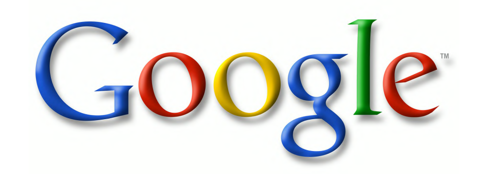
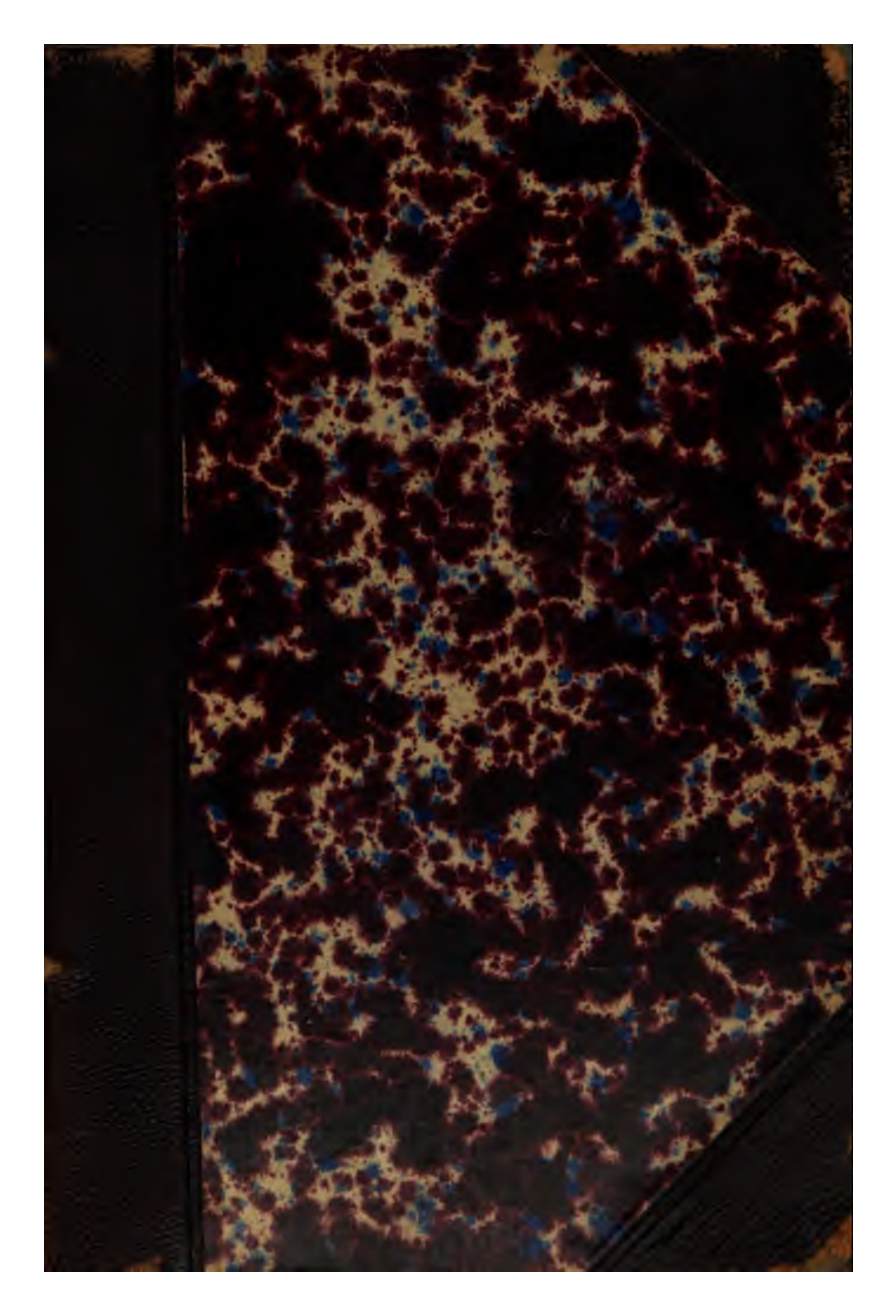






LE BALKAN

ET

L'ADRIATIQUE

DU MÊME AUTEUR

A la librairie académique DIDIER & Ce

L'ADMINISTRATION ET LA PROPAGANDE PRUSSIENNES EN ALSACE, 1 vol. in-12.

MÉLANGES ARCHÉOLOGIQUES, in-8o.

Chez Ernest THORIN

JOURNAL DE LA CAMPAGNE que le grand-vizir Ali-Pacha a faite en 1715, pour la conquête de la Morée, 1 vol. in-16.

INSCRIPTIONS CÉRAMIQUES DE GRÈCE (XIV planches, bois dans le texte), 1 vol. in-8o.

RAPPORT SUR UN VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN THRACE, in-8o.

MÉMOIRE SUR LA POPULATION DE L'ATTIQUE, d'après les inscriptions récemment découvertes, in-4o.

MÉMOIRE SUR LES VASES PEINTS DE LA GRÈCE PROPRE, in-4o.

Chez Firmin DIDOT frères

ESSAI SUR LA CHRONOLOGIE DES ARCHONTES ATHÉNIENS postérieurs à la CXXIIe olympiade, 1 vol. in-8o.

ESSAI SUR L'ÉPHÉBIE ATTIQUE (*sous presse*), 2 vol. in-8o.

LES CÉRAMIQUES DE LA GRÈCE PROPRE par MM. DUMONT et CHAPLAIN, gravures de M. JACQUET, 100 planches gravées sur cuivre ou chromolithographiques ; bois dans le texte, 2 vol. grand in-4o (*sous presse*).

Pour paraître prochainement :

LES BANQUETS FUNÈBRES (ouvrage couronné par l'Institut).

PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU.

LE BALKAN

ET

L'ADRIATIQUE

LES BULGARES ET LES ALBANAIS
L'ADMINISTRATION EN TURQUIE. — LA VIE DES CAMPAGNES
LE PANSLAVISME ET L'HELLÉNISME

PAR

(Charles)

ALBERT DUMONT

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1874

Je réunis en un volume des études qui ont paru récemment dans la Revue des Deux-Mondes. *J'ai cherché à y peindre la vie orientale, surtout celle des campagnes et des villes de province, les nuances du sentiment et de la pensée chez des peuples qui nous ressemblent si peu. Il importait certes d'être attentif aux moindres détails extérieurs; mais ces formes sensibles à tous — j'espère ne l'avoir jamais oublié — ne sont que l'expression du caractère : c'est le caractère même qu'il faut analyser et comprendre.*

Quatre races habitent la péninsule du Balkan : les Turcs, les Albanais, les Slaves et les Grecs. J'ai décrit l'état moral et politique de chacune

d'elles; j'ai voulu voir ensuite si, dans ce mélange de facultés si variées, il n'en est pas un certain nombre qu'il soit possible de définir, de classer, de subordonner les unes aux autres pour les expliquer; comment les faiblesses et les imperfections de ces races sont dans un rapport étroit avec leurs qualités. Cette longue enquête a fait un des principaux intérêts des huit années de voyages que j'ai passées en Turquie. J'ai lu, en même temps, ce qu'on avait écrit sur le sujet. Après ce qui avait été dit, il m'a paru qu'il restait beaucoup à dire. Je crois qu'en général on a trop négligé l'étude des mœurs, des sentiments, des idées. En considérant chaque peuple séparément, on s'est exposé à n'en juger aucun avec équité; en refusant de consulter le passé, on a mal vu le présent.

L'historien est un voyageur qui, passant de siècle en siècle, s'assied au foyer des hôtes les plus divers, écoute leurs discours, partage leurs sentiments, éprouve leurs passions, se pénètre de leurs idées et quitte parfois sa propre nature pour prendre la leur. Le voyageur est un

historien qui, de pays en pays, s'enchante de la variété de spectacles toujours nouveaux et cherche à comprendre les mille formes de la vie morale. Il n'y a pas de plaisir plus charmant que l'analyse, il n'y a pas de méthode plus féconde ; mais la loi de la science nous impose de ne considérer le particulier que pour remonter au général. Dans ces êtres collectifs qui forment les sociétés, tout est harmonie, puisque tout est vivant. Les détails n'ont de prix que s'ils trouvent une place naturelle dans cet ensemble qu'ils permettent de reconstituer et qui cependant les explique seul.

On trouvera partout, dans ce livre, une foi profonde dans l'avenir des sciences historiques. Le temps est venu où elles entrent enfin dans le magnifique domaine ouvert à leur activité. Comme leurs sœurs aînées, elles ont toutes les ambitions, et toutes ces ambitions sont légitimes. Leur méthode est l'observation, la comparaison des caractères et des événements ; leur but, la connaissance des lois sociales : leur résultat sera de mettre en nos mains ces lois mêmes pour

que la volonté humaine, dirigeant et dominant ces lois, marche d'étape en étape et d'un pas sûr, non vers un idéal chimérique, mais vers le bien qu'elle peut atteindre et pour lequel elle est créée.

VOYAGES
EN TURQUIE

I

LA MER DE MARMARA. — LES COMMUNAUTÉS GRECQUES ET LES PAYSANS TURCS.

La Turquie d'Europe est encore peu connue. Chaque année, la Sublime-Porte adresse à nos chancelleries de longues circulaires qui ont pour objet de nous apprendre ce que nous devons penser de l'administration du sultan et du sort fait aux raïas. Ces documents officiels, où on sent la main de politiques habiles, ne sauraient contenir toute la vérité. C'est beaucoup que la Turquie s'occupe de l'opinion de l'Europe; elle

admettra sans peine que nous ne puissions de tout point la croire sur parole. Les rapports de nos agents diplomatiques — ceux du moins qui sont publiés — ajoutent peu aux renseignements que la Porte fournit elle-même. C'est une habitude des recueils présentés aux chambres de ne donner que des faits très-généraux. Le *livre bleu* anglais échappe en partie à cette critique. Le *foreign office* fait imprimer non-seulement les conventions intervenues et les messages des ambassadeurs, mais les rapports de ses consuls; il impose à ses secrétaires d'ambassade l'obligation d'étudier tous les trois mois, dans le pays où ils sont fixés, une question importante de politique, de législation ou de commerce. La série de ces travaux forme aujourd'hui une belle collection qui doit faire envie à la France; il faut espérer que nous finirons par suivre un exemple aussi honorable. Si riches cependant que soient les documents britanniques, le point de vue national y domine presque toujours, et ils sont loin d'être complets. De plus, à l'intérieur du pays, très-souvent la Grande-Bretagne n'a pas de représentants, ou confie ses intérêts à des Levantins naturalisés Anglais. Si précieux donc que soit le *blue-book*,

et bien qu'il faille toujours le lire avec soin, pour connaître la Turquie cette lecture ne saurait suffire.

Le désir de comparer la vraie Turquie à celle que ne cesse de nous dépeindre le grand-vizir Ali-Pacha a été un des principaux motifs de ce voyage. Que sont dans la pratique ces réformes tant vantées? Quel est le sort fait aux raïas? que devons-nous penser de leurs plaintes? Comment s'exerce dans les provinces l'influence des grandes nations européennes? On n'étudie pas ces questions en se bornant à parcourir Constantinople, Le Caire, Smyrne. Il est certes fort agréable de visiter les grands seigneurs du Bosphore et de recevoir chez eux une hospitalité princière; ils vous diront cependant très-peu de chose de leur pays, et leurs rares confidences ne pourront que vous tromper. Fuad-Pacha, qui semblait représenter l'esprit occidental dans l'empire, excellait à déjouer la curiosité la plus habile. Il le faisait avec une grâce charmante. Quand, après des heures passées dans ses kiosques et dans ses jardins, il vous avait parlé de l'Opéra, de nos politiques célèbres, du roman du jour, on le quittait ravi de son accueil; mais on ne savait rien, sinon qu'il avait beaucoup d'esprit. Fuad-Pacha

a fait école. Pour juger les Turcs, il faut les voir en province, loger sous leurs toits, vivre de leur vie ; il faut être, autant qu'il est possible, un inconnu au milieu d'eux. Alors que d'agréables surprises, et que la vérité se montre aisément ! On ne saurait non plus connaître les Grecs, les Bulgares, les Arméniens, si on se borne à voir la société chrétienne de Constantinople. Dans la capitale, elle se compose, elle s'arrange pour faire illusion à l'étranger. On doit se résoudre à quitter le Bosphore et ses caïques, à s'en aller un peu au hasard dans ce vaste empire, d'autant plus sûr de bien observer qu'on sera un voyageur plus modeste.

A la fin du mois d'août 1868, je quittais Constantinople pour gagner par mer Rodosto. Je devais de là me diriger vers Andrinople, la plus grande ville de la Turquie européenne après Stamboul, visiter Filibé, chef-lieu d'une vaste province, voir ainsi toute la grande plaine de Roumélie, monter ensuite dans cette région montagneuse qui sépare la Roumélie de la Macédoine, descendre la Maritza et revenir au point de départ par Énos, Gallipoli et les villes de la côte. C'était une excursion de quatre mois environ. La Roumélie compte trois races très-différentes, des

Turcs, des Grecs et de Bulgares, sans parler des Israélites, des Arméniens, des Tcherkess et des Persans-babistes. Ce mélange de populations si diverses devait être un des principaux intérêts du voyage. Il était curieux de comparer les Hellènes de la Grèce libre à leurs frères soumis encore à une domination étrangère, de voir de près ces Bulgares qui ont soulevé tout d'un coup en Europe une question religieuse si importante, prélude de leur réveil politique, de rapprocher les administrateurs turcs de ce pays de ceux qu'on voit en Égypte, en Syrie, en Asie-Mineure. A un autre point de vue, ce voyage ne pouvait manquer d'un attrait tout particulier. La Roumélie est la Thrace des anciens, ce pays encore mystérieux qui se trouve mêlé aux plus lointaines origines de la Grèce. Les ruines de la Thrace, ses monuments, n'avaient jamais été étudiés. Se pouvait-il qu'un premier explorateur ne trouvât, dans ces contrées, une riche moisson de faits nouveaux? — Le lecteur sait maintenant le lien qui unit entre elles ces pages, écrites jour par jour, souvent sous des impressions très-diverses.

Rodosto, 15 septembre. 1868

Rodosto est bien une ville turque; on y voit des négresses, des hommes qui portent de longues robes de couleurs variées, et des femmes voilées. La première fois que je mis le pied en Turquie, je débarquai à Volo, à quelques heures de la Béotie. La Grèce, malgré son soleil et ses costumes, est occidentale. A Volo, nous rencontrons tout de suite deux employés de la douane coiffés du turban vert, vêtus de longues pelisses grises; une nourrice, la figure couverte d'une bande d'étoffe gros bleu, étale sans scrupule une puissante poitrine noire comme l'ébène; un Arabe traîne un dromadaire. Nous sommes en pays oriental; même pour le voyageur le moins attentif, l'aspect d'une ville grecque et celui d'une ville turque, dès le premier abord, sont très-différents.

Rodosto s'étage sur un amphithéâtre de collines. Quand on la voit de la mer, l'aspect en est charmant : des minarets, des arbres verts, des maisons blanches, que faut-il de plus sous cette lumière? De loin, toutes ces villes de la côte de Marmara se ressemblent; qui en a vu une les a

vues toutes. A l'intérieur, elles ne diffèrent pas beaucoup non plus les unes des autres ; ce sont partout des rues irrégulières, souvent en escalier, toujours défoncées et semées de grosses pierres, de vastes cimetières plantés de cyprès, de longs murs sur lesquels s'élèvent des maisons ornées de *schaknisirs* — balcon fermé qui fait partie de la chambre — d'après l'étymologie persane le lieu où le shah prend l'air.

La ville a deux ou trois khans, ce sont les seuls hôtels du pays ; il faut plaindre le voyageur qui se voit forcé d'y loger. Le khan n'a de bon que les écuries. Les chambres sont des cellules de quelques pieds où vous chercheriez en vain un seul meuble ; les plus belles ont un petit banc de bois et une glace. L'étranger balaie le plancher, y étend la couverture qu'il a eu soin d'apporter, et dort quand il peut. On m'avait procuré à Constantinople une lettre pour un des maîtres d'école de Rodosto, Constantini ; cet excellent homme m'a reçu comme le meilleur de ses amis. Les Grecs sont le peuple le plus hospitalier du monde. Ils se vantent d'être *philoxènes*, amis des hôtes, ce titre leur est bien dû ; pour eux, les étrangers viennent toujours de Jupiter. M. Constantini avait si grande hâte de me fêter,

qu'il n'a pas lu tout entière la lettre que je lui remettais; il m'a dit plus tard qu'il ne reconnaissait ni l'écriture, ni le nom du signataire. Mon ami Petro avait parlé de mon voyage à un de ses parents appelé Dimitri. Dimitri ne connaissait personne à Rodosto, il s'est adressé à Nicolas, Nicolas à un autre; d'intermédiaire en intermédiaire, on a fini par me trouver une lettre que Petro m'a remise; il ignorait qui l'avait écrite, mais ne doutait pas de l'accueil qui me serait fait. Ce brave garçon ne se trompait guère. Ainsi sont les Grecs. L'hospitalité est certainement un devoir dans des villes où il faut rester dans la rue, ou, ce qui ne vaut guère mieux, loger au khan, si on n'a pas quelque maison amie pour s'abriter; heureusement le caractère grec se prête très-bien à pratiquer les devoirs de ce genre. Un hôte est une distraction pour des gens qui en ont si peu; il sait des nouvelles — que de beaux discours ne va-t-on pas échanger avec lui! — Un Grec n'hésite jamais à vous recommander à un Grec. Je viens de faire quelques excursions sur la côte, où les villages sont tous helléniques. « Savez-vous où aller loger? Allez chez un tel de ma part. » Mon carnet est couvert d'adresses que m'ont données, celle-ci un petit marchand

de tabac chez lequel je faisais une emplette, celle-là un brave homme qui est venu s'asseoir à côté de moi pendant que je prenais mon café sur la *marine*. Ces adresses étaient excellentes. C'est un plaisir pour un Grec de vous recevoir; seulement d'ordinaire, quand ses discours sont épuisés, vous ferez bien de prendre congé de lui. Dès que la conversation languit, le temps de seller votre cheval est venu. La période d'enthousiasme pour un hôte grec, Constantini et quelques autres exceptés, dure quarante-huit heures, un peu plus, un peu moins.

On sait que dans l'antiquité chaque ville avait des *proxènes*. Un Athénien par exemple était proxène de Corinthe, un Amorgien de l'île d'Ikos. Le proxène recevait les étrangers de la ville qui lui avait donné ce titre. Les hôtelleries de la Grèce antique ne valaient guère mieux que les khans d'aujourd'hui. Les archéologues ont démontré que les auberges sont une création romaine. La proxénie était une nécessité dans le monde grec d'autrefois; si elle imposait certains devoirs politiques, comme de suivre des procès d'étrangers, de faciliter leur commerce, elle était surtout, semble-t-il, une institution d'hospitalité. Et de fait, si un Grec de Thasos

par exemple fût arrivé autrefois à Bisanthe comme je viens de débarquer à Rodosto [1], il n'eût eu qu'à se féliciter de trouver dans la ville un proxène de son pays.

Quiconque a voyagé dans les pays grecs garde de nombreux souvenirs de ses hôtes. C'est un plaisir que d'entendre cet inconnu de tout à l'heure, qui vous appelle mon ami et mon frère *(philé, adelphé)*, vous prodiguer sa science, dérouler devant vous ses raisonnements, écouter le rhythme de ses belles phrases. L'an dernier, dans un petit village d'Arcadie, près du Styx, à peine étions-nous assis que le proxène nous dit : « C'est une belle journée pour moi, vous allez me tirer enfin d'une grande inquiétude; dites-moi, est-il vrai que ce pauvre abbé de Condillac soit mort? Ce serait une grande perte ! » Un Grec de Paris avait donné sa bibliothèque au village; déjà on y apprenait le français, la philosophie; le hasard voulait que l'abbé de Condillac y fût devenu légendaire. Notre hôte du lendemain, un petit cultivateur comme le précédent, dans une maison perdue au fond d'une vallée sauvage, n'eut point de repos qu'il n'eût enten-

1 Bisanthe est le nom ancien de Rodosto.

du notre opinion développée sur l'utilité d'un conseil d'Etat. Ce sont des exemples entre mille ; mais un Grec a toujours un motif particulier de curiosité quand il vous fait si largement les honneurs de chez lui.

Rodosto est la ville la plus peuplée de la côte européenne sur la mer de Marmara. Bien qu'elle soit déchue de son ancienne grandeur du moyen âge, elle est encore une petite capitale. La grande province de Roumélie (vilayet d'Andrinople) est divisée en cinq arrondissements ou *sandjaks*. Rodosto est le chef-lieu d'un de ces arrondissements que les Turcs appellent sandjak de Tekfourdaghi (la montagne de l'empereur). Située à mi-chemin entre Constantinople et Gallipoli, à dix ou douze heures par mer de chacune de ces deux villes, elle est une escale de commerce assez fréquentée. C'est là qu'arrivent en partie les produits de l'intérieur, c'est là qu'on vient débarquer quand on se propose de pénétrer au centre de la province. La population y offre ce mélange des religions et des races les plus diverses qui se retrouve si souvent en Turquie. On compte à Rodosto treize mille Turcs, six mille Arméniens, quatre mille Grecs, cinq cents Juifs, soixante catholiques et vingt-cinq protestants.

Chacune de ces religions forme une communauté qui a sa vie propre.

Les Turcs font ici triste figure. Leur quartier est délabré, leurs maisons tombent en ruine ; on n'y reconnaît guère le luxe oriental qu'on cherche par habitude dans tous les lieux qu'ils habitent. Il est vrai qu'à l'intérieur ces maisons presque toujours sont d'une propreté minutieuse ; mais les canapés recouverts de toile blanche, les planchers bien lavés, les murs crépis à neuf, la verdure que les Ottomans savent distribuer autour d'eux avec tant de goût, ne peuvent faire illusion ; les hôtes de ces demeures sont pauvres. Ils semblent s'interdire tous les métiers qui leur donneraient un peu d'argent, la plupart vivent péniblement du revenu de quelques terres, restes d'une ancienne prospérité ; ils n'ont pas le courage de les cultiver eux-mêmes, et, comme la corvée n'est plus à leur disposition, ils laissent en friche la moitié de leurs domaines. Presque tous sont accablés de dettes. Leur grande ressource est d'obtenir un petit emploi chez le gouverneur, une place à la douane, et de faire payer alors ce qu'ils peuvent aux raïas qui s'adressent à eux. Cette incurie est étrange, elle frappe les yeux de tous les côtés. Le télégraphe

passe à Rodosto, qui est une station importante, les employés sont Grecs. On ne trouverait pas dans la ville un médecin turc, les sages-femmes sont les seules personnes de religion ottomane qui pratiquent la médecine; on hésite encore dans les provinces à mettre les chrétiens dans la confidence des harems, les Turcs de Constantinople ont moins de scrupule. La ville n'a pas de port, les bateaux s'arrêtent assez loin en mer, et, quand le temps est mauvais, on court risque de ne pas débarquer; les anciennes digues byzantines seraient pourtant peu difficiles à réparer. Des barques montées par des Juifs viennent vous chercher au bateau pour vous amener à la *marine*. Sur la mer de Marmara, un grand nombre de bateliers sont Israélites, c'est là un fait qui ne se retrouve guère dans le reste de l'Orient. Arrivé près du bord, il faut s'aventurer sur des pilotis délabrés où se tiennent le douanier et l'inspecteur des passeports, tantôt en sautant d'une pierre sur une autre, tantôt en suivant une planche mal assujettie, vous parvenez au bureau du directeur du port. Rien n'est plus misérable, rien n'indique plus d'abandon. Une compagnie turque dessert Rodosto, c'est-à-dire que la compagnie est officiel-

lement ottomane, reçoit une subvention de l'Etat, et figure sur les statistiques, à l'usage de l'Europe, parmi les institutions d'utilité publique dues à l'initiative de la Porte. Sur le prétendu bateau osmanlis qui m'a amené, le capitaine était Épirote, les matelots étaient Grecs : le salon, si on peut appeler ainsi la misérable cabine des premières, avait pour tout ornement une magnifique gravure qui représentait deux vapeurs grecs célèbres dans tout l'Orient pour avoir franchi plus de vingt fois le blocus de Crète ; des drapeaux helléniques complétaient la scène. Les Turcs regardaient cette image sans y voir mal, ou plutôt n'y faisaient pas même attention. Nous ne sommes qu'à quelques heures de Constantinople ; il n'y a cependant ici de poste turque qu'une fois par semaine, et encore ne s'y fie-t-on guère. Depuis le dix-septième siècle, l'Autriche a gardé le droit d'envoyer tous les huit jours un courrier de l'ambassade qui traverse la Roumélie par Rodosto, Andrinople et Sofia. C'est à ce courrier que l'on remet les lettres importantes et surtout les valeurs précieuses. La poste turque et la poste autrichienne sont servies par des Tatars qui vont toujours au grand trot ; selon le nombre des co-

lis qu'ils ont à porter, ils tiennent en laisse deux et trois bêtes. La force de l'habitude les rend insensibles à tout ce qu'a de dur un métier aussi fatigant; par la pluie, par le soleil, en tout temps, ils dorment sur leur cheval. On peut, si on le veut, voyager en leur compagnie à un prix modéré; mais l'étranger qui les a suivis seulement un jour est brisé pour longtemps. Prendre la poste est une école qu'on ne fait pas deux fois en Turquie. Les Turcs semblent ne point s'inquiéter des correspondances; ce serait là pourtant un service de première utilité. Sur le Bosphore, qui est une longue suite non interrompue de villages et de palais, on n'a aucun moyen d'envoyer régulièrement une lettre; il faut avoir recours à des exprès, et cependant toutes les demi-heures des bateaux-omnibus font escale aux principaux points. Le contraste est grand avec la Grèce. Dans les cantons les plus reculés, le courrier d'Athènes arrive tous les jours. Un peuple qui a plus de cinquante journaux quotidiens, et qui écrit autant qu'il parle, devait sentir la nécessité des postes.

La population ottomane à Rodosto diminue visiblement. En présence d'une misère qui ne cesse de grandir, les familles nombreuses devien-

nent très-rares ; des gens de noble origine ont un enfant ou deux tout au plus. Il n'en est ainsi que depuis peu ; les chrétiens se rappellent très-bien l'ancienne puissance des beys. Il est facile de retrouver dans ce pays l'histoire de ruines très-rapides. Amourat-Effendi avait dans sa jeunesse dix ou douze fermes, des haras magnifiques et de belles maisons. Ses régisseurs l'ont volé ; il s'est laissé engager dans des spéculations sur les blés. L'intervention plus active des Européens dans les affaires de la Turquie a rendu impossible cette justice sommaire que les Ottomans exerçaient autrefois à leur profit. Aujourd'hui il est vieux et réduit à de pauvres revenus. « Du reste, disent les Grecs, c'est un brave homme : il prêtait sans compter ; beaucoup d'entre nous ont profité de sa bonté, » c'est-à-dire l'ont exploité. La dilapidation est une habitude des maisons turques ; dans les harems riches où il y a quelquefois dix ou quinze personnes, tant femmes du maître que domestiques, les exigences sont excessives ; la clientèle nombreuse dépense aussi de son côté ; une maison qui souvent n'a pas un luxe éclatant épuise une grande fortune faute d'ordre et de comptes bien faits.

Mahomet, pour qui j'avais une recommandation

d'un personnage important, est venu me rendre ma visite. Il paraissait soucieux; comme il parle très-bien grec — ce qui est rare — la conversation était facile. Je me suis enquis de ses tristesses. « Voici bientôt la fête où j'ai coutume d'habiller mon harem à neuf; comptez : deux femmes et neuf suivantes, c'est là une grosse dépense; tuniques, voiles, férédjés. Une de mes femmes a rapporté de la dernière foire de Silivri des fourrures dont je n'avais nul besoin et des bijoux très-chers, ce qui diminue de beaucoup mon revenu de cette année. » Comme je m'étonne qu'il ne puisse mettre son monde à la raison : « Vous en parlez bien à votre aise ! Du coucher du soleil jusqu'au lendemain, je suis enfermé dans le harem, où il n'y a d'homme que moi; je n'ai pas la liberté de vivre ailleurs : là je suis non pas maître, mais esclave. Ce que mes femmes peuvent me donner d'ennuis quand elles s'entendent, vous ne l'imaginez pas; les suivantes sont plus tracassières encore que les autres. Il faut céder, elles le veulent; mais j'y perdrai mes derniers paras. »

Le palais du gouverneur est une maison de médiocre apparence. On arrive jusqu'à la pièce de réception au milieu des soldats qui ont leur

poste dans l'antichambre. Ce sont des *zaptiés* (des gendarmes) vêtus avec ce négligé qui distingue les soldats ottomans en province; à peine reconnaît-on leur uniforme d'étoffe sombre; ils font la cuisine à la porte même du salon. Cinquante de ces gens-là sont toute la garnison de la ville, et je ne sais si dans le sandjak on trouverait cinquante autres soldats. Le gouverneur porte le costume de la réforme, fez rouge, gilet blanc, redingote noire à pans droits; il est accroupi sur un canapé, dans une chambre mal crépie qui n'a ni rideaux ni ornement. C'est un jeune homme de bonne mine; il a passé quelque temps dans la clientèle d'un grand seigneur; on lui a donné ce poste pour lequel il n'avait aucune préparation. Il supplée à son insuffisance par une dignité froide et aussi par cette habileté prudente qu'ont le plus souvent les hommes de sa race. Créer à la Porte le moins de difficultés possible, ne pas provoquer de plaintes, maintenir les chrétiens des différents rites dans l'obéissance en les flattant tour à tour, assurer, ou peu s'en faut, la levée de l'impôt, tel est le principal de son rôle; s'il le remplit à peu près, il restera ici jusqu'à la chute de ses protecteurs; d'ici là, il espère réunir assez de *batchichs* pour

attendre durant la disgrâce des jours plus heureux. Le percepteur des douanes assiste à ma visite. Ce pauvre homme est très-embarrassé; un ordre de son ministre l'envoie dans la même fonction à Bagdad; l'avancement est de quelques centaines de francs. Il ne parle pas mieux l'arabe que le grec, cela ne l'inquiète guère ; il est indifférent à la longueur du voyage, qui va lui faire perdre quelques mois et lui coûter ses appointements d'une année; mais quelle route suivre? il soupçonne que Bagdad est très-loin. Je le renseigne de mon mieux, non sans admirer l'habileté des Turcs, qui sont propres, paraît-il, à remplir une fonction en tout pays, et aussi l'aisance, qui m'avait déjà étonné, avec laquelle on leur fait traverser dans toute sa longueur ce vaste empire.

Tous les raïas, c'est-à-dire les non-musulmans, sont divisés en communautés selon la religion. Chaque communauté se gouverne par elle-même et comme elle l'entend ; pour ses affaires propres, son indépendance est absolue. Un conseil la représente dans ses relations avec la Porte. Ces conseils sont électifs. Une fois par an on se réunit au temple ou à l'église, et là on nomme par l'élection ceux qui doivent veiller

aux intérêts de tous. En temps ordinaire, ce conseil a l'initiative des décisions à prendre ; mais, quand des questions graves se présentent, tous les membres d'une même communauté se réunissent et discutent. Les Grecs surtout excellent à pratiquer ces libertés communales. C'est là la seule forme de gouvernement qu'ils comprennent. Très-inexpérimentés quand il leur faut, à Athènes par exemple, se faire aux règles du régime constitutionnel, ils ont toutes les qualités que demande la gestion de leurs affaires municipales. La vie politique est très-active dans ces petites républiques ; comme autrefois, l'éloquence et la brigue y tiennent une grande place, et cependant les affaires n'en vont pas plus mal. Le raïa doit au gouvernement la dîme et les autres impôts ; en échange de ces sacrifices, l'État ne lui fait aucun avantage ; il ne s'occupe ni de travaux publics, ni de l'instruction, ni de l'église. L'instruction et l'église sont le grand souci des communautés grecques. « Un village grec sans *didaskal* (sans maître d'école), dit un proverbe, est aussi rare qu'une vallée sans montagne. » Aux environs de Rodosto, dans de pauvres bourgs, où on ne compte pas plus de cent maisons, le maître d'école me montrait sa bi-

bliothèque ; il avait là les classiques de la collection *Tauchnitz*. A Rodosto, la communauté a créé depuis longtemps deux écoles primaires ; elles comptent — l'une cent cinquante élèves, l'autre soixante-dix ; l'enseignement n'est pas obligatoire, mais personne ne consentirait à en priver ses enfants. Le gymnase ou *école hellénique* devrait être ce qu'on appelle en France un lycée. On y enseigne les mathématiques, l'histoire, les figures de style, la géographie et même le français. Les classes sont au nombre de cinq. Le directeur n'a d'ordinaire qu'un ou deux aides, ce qui est bien peu. Les élèves les plus instruits servent de moniteurs aux autres ; c'est donc l'enseignement mutuel, général du reste dans toutes les villes grecques de la côte. Les frais de l'instruction publique ne demandent à la communauté que 6 ou 7,000 francs en moyenne. Les maîtres sont peu payés, les redevances individuelles et volontaires, toujours nombreuses en pays grecs, rendent leur position moins difficile.

La caisse de la communauté reçoit : 1° les fonds laissés par héritage, 2° une partie des revenus des églises, 3° le montant des cotisations annuelles. Le budget se règle tous les ans d'après les dé-

penses prévues. Selon les ressources, on décore les églises, on en bâtit de nouvelles, on élève un hospice, on fait venir d'Athènes un maître excellent, on envoie à l'Université un jeune homme qui donne des espérances, on répare un chemin dans le quartier. La communauté ne se borne pas à régler ses dépenses, elle institue des conseils de justice qui arrangent à l'amiable les différends entre orthodoxes. Il serait triste de voir trop souvent des Grecs aller au tribunal turc pour un procès grec. Les anciens sont nommés arbitres; au besoin, on élit une commission spéciale, et même on remet une décision au vote du peuple tout entier. Parfois aussi les intérêts locaux nécessitent le départ d'une délégation pour Constantinople; ces petites ambassades portent la supplique de tous. Rien ne fait plus d'honneur aux Grecs que le bon sens avec lequel, sans loi écrite, sans constitution, ils savent régler leurs affaires intérieures. La démocratie la plus large est la loi de ces communautés. L'égalité d'éducation y est presque complète; la fortune n'y établit pas de grandes différences entre les uns et les autres. Le pauvre est rare parmi eux; celui même qui vit de son travail quotidien n'est jamais soumis à ces durs labeurs si fréquents dans

nos sociétés. Sa vivacité d'esprit ne s'altère jamais ; à l'agora, à l'église, au cabaret, le marin, l'ouvrier, le riche propriétaire, sont toujours des égaux.

La communauté arménienne a été autrefois plus puissante qu'aujourd'hui ; les Arméniens, si nombreux au moyen âge et jusqu'au siècle dernier en Roumélie, quittent le pays à mesure que la pauvreté y fait des progrès. Cette race est avant tout commerçante : elle ne se livre ni à l'agriculture, ni à la marine ; elle fait le courtage, la banque, la commission ; il ne lui déplaît pas de rendre beaucoup de services aux Turcs, et pour cette raison elle est souvent mal vue des autres sociétés chrétiennes. Douée de finesse sous une apparence lente et presque lourde, elle n'a ni l'indépendance ni l'esprit si brillant des Grecs. Elle rappelle par beaucoup de traits de caractère la nation juive ; mais elle a plus de tenue, plus de respect de soi. A Rodosto, les Arméniens ont quelques belles maisons meublées avec luxe, une église très-ornée ; ils aiment à vivre chez eux, en famille, sortent peu, si ce n'est pour leurs affaires ; les notables presque seuls dirigent la communauté, dont les tendances sont surtout aristocratiques.

Les quelques protestants que l'on compte à Rodosto ne savent pas pour la plupart très-bien à quelle religion ils appartiennent. Depuis vingt ans, les sociétés bibliques font en Orient une propagande active, leurs missionnaires vont partout; les cartes qu'ils publient des lieux où ils ont prêché et fait des conversions sont intéressantes. En Syrie, en Palestine, en Égypte, en Asie-Mineure, en Grèce, jusqu'en Arménie, ils ont des églises. Leurs pasteurs, anglais, américains et allemands, disposent de sommes considérables; ils font preuve d'une rare intelligence, et cherchent plutôt encore à répandre la civilisation que les dogmes d'une secte particulière. C'est ainsi qu'ils s'attachent surtout à montrer l'importance du travail et des sciences modernes. A Beyrouth, ils ont créé de toute pièce un laboratoire de chimie industrielle pendant qu'ils établissaient une imprimerie arabe. Dans des pays peu peuplés, comme ici, ils ont dû se borner à de courtes visites; la seule prédication a peu d'influence sur des Grecs ou des Arméniens. Cependant de pauvres gens, attirés par les aumônes, sont venus les entendre lors de leurs passages, quelques-uns ont été séduits par l'élévation et la charité de leurs discours; mais dans peu

d'années, si la prédication ne se renouvelle pas, ces prosélytes seront retournés à leurs premières croyances.

Voir le mieux possible les religions diverses qui se partagent cette ville est certainement l'intérêt principal d'un séjour à Rodosto. L'industrie locale est à peu près nulle ; la culture des vers à soie, qui occupe quelques habitants, ne fait que des progrès médiocres. Un mur antique, formé de pierres colossales, est peut-être tout ce qui reste de l'ancienne Bisanthe. L'église de la *Panagia Rheumatocratorissa* (la vierge impératrice du torrent) conserve un office manuscrit qui explique ce nom bizarre. Au moyen âge, la Vierge, patronne du sanctuaire, a dispersé des barbares sur les bords d'un ruisseau encaissé. On remarque dans cette même église les longues épitaphes en latin oratoire d'exilés hongrois qui reçurent un asile sur ces côtes après la paix de Carlovitz. Les Magyars ont le culte de ces tombes, ils y viennent presque chaque année en pèlerinage de Pesth et de plus loin.

Panidon, 20 septembre.

De Rodosto à Panidon, la route est d'une heure le long de la plage ; c'est un plaisir de la faire à

pied. La campagne, plate et dénudée, offre peu d'intérêt; mais la mer de Marmara est admirable. L'île de Proconèse au premier plan, les côtes de la Bithynie à l'horizon, sont baignées dans une vapeur étincelante de ce gris lumineux propre à l'Orient; la mer immobile et chaude est du plus beau bleu, couverte au loin seulement de teintes plus pâles. Le village de Panidon est grec, le maître d'école et les notables me reçoivent; ils veulent que j'interroge les élèves, et, comme je leur laisse ce soin, ils leur font raconter la bataille de Salamine, puis celle de Platée, puis celle de Marathon, l'histoire de leurs pères, comme ils disent. Ces bambins ont très-bien lu leur Plutarque. Après l'examen, j'emmène maître et écoliers à la recherche des inscriptions. Il y avait évidemment, au temps romain, sur l'emplacement qu'occupe Panidon, une ville importante qui a laissé de nombreuses ruines, mais dont le nom est encore inconnu. C'est au tour du maître d'école de s'instruire; il veut porter dans sa classe chaque objet que j'étudie. Nous inaugurons un musée; le didaskal se complaît à faire un long discours où Xénophon et les dix mille, qui sont venus par là autrefois, les Grecs d'Athènes, qui y viendront un jour,

ont leur place. J'ai le plaisir d'examiner en détail une hypogée très-intéressante, un tombeau souterrain où la niche principale est ornée d'une architrave gréco-thrace. Nous n'avions aucun monument de la sculpture propre aux Thraces. Ce sont les motifs du style grec, mais ornés de bucranes et surchargés de torsades d'un goût barbare. Pour comble de bonheur, Panidon possède cinq mesures de capacité de la belle époque grecque, des étalons officiels, objets presque introuvables dans les plus riches collections de l'Europe, où on n'a pu en jauger jusqu'ici que trois seulement. Il faut être archéologue pour comprendre la joie infinie que donnent de pareilles trouvailles. Voilà une ville que l'histoire ne nomme pas, et dont la science retrouve aujourd'hui la topographie, le culte, les arts, la constitution.

Chora, 21 septembre.

Pour suivre la mer au sud de Rodosto, il n'y a pas de route ; je suis allé à cheval à Koumbaou, joli petit village sur la côte, ensuite à Awdin, qui est perdu au fond d'une grande vallée, puis à Ganos, enfin à Chora. Le loueur de chevaux était un guide excellent. A Awdin, village de cent cin-

quante feux, on ne voit pas moins de trente-huit églises. Ce nombre n'a rien d'étonnant en pays grec. La petite ville d'Ios par exemple, dans l'île de ce nom, au nord de Santorin, compte autant de sanctuaires que de maisons, et, ce qui est assez curieux, ils tiennent presque tous à des habitations dont ils dépendent. Aucun peuple n'élève plus facilement des chapelles; pour un vœu, pour un succès, on veut être agréable à la Panagia ou aux saints. Dans certaines parties de la Grèce, il est très-peu de familles, pour peu qu'elles soient seulement dans l'aisance, qui n'aient bâti leur église. Il en était de même avant le christianisme. De là cette foule d'édifices en l'honneur des héros ou des dieux. Pausanias, dans sa description de la Grèce propre, en cite à chaque pas, et encore a-t-il dû en oublier beaucoup; le goût pour les nombreuses chapelles a été dès l'origine et reste un trait du caractère national chez les Hellènes. Toute la côte, depuis Constantinople jusqu'à Gallipoli, est occupée presque exclusivement par des Grecs. Chaque village s'administre comme la communauté orthodoxe de Rodosto. Les Turcs y viennent une fois par an pour l'impôt; on pourrait les oublier, si un Grec ne haïssait à toute heure ses maîtres infidèles.

C'est partout pour l'étranger qui passe le même accueil, la même gaîté, la même amitié improvisée. Tous ces petits ports ont des bateaux qui font le cabotage. L'activité y est très-grande, les fortunes n'y sont pas rares. On trouve dans les maisons un confortable suffisant; les chambres, vastes, aérées, ouvertes presque toujours sur la mer, garnies de divans qui font le tour de la pièce, sont élégantes et simples. Les *peplomata* qui servent de lit, grandes et moelleuses couvertures qu'on étend le soir sur le plancher, m'ont toujours paru excellents.

Ce matin, pendant que je suis sur la plage, je m'entends appeler par mon nom; c'est Dimitraki, le tailleur de la rue de Minerve, à Athènes, qui me fait ses amitiés. Ce Dimitraki avait un petit commerce qui n'allait pas mal. Qu'est-il venu faire ici, à 100 lieues de chez lui? J'apprends qu'on lui a parlé d'une bonne spéculation; il a fermé boutique, laissé sa femme et ses enfants, et s'est embarqué. Ses espérances étaient un leurre; il avait eu trop de confiance. Pour se consoler d'avoir fait 100 lieues en vain, il va en faire 500. Ses bagages sont prêts; il a roulé tout son bien dans sa couverture; son passage est arrêté sur un bateau à voile qui part pour

Beyrouth et arrivera on ne sait quand. « Vous connaissez Beyrouth, n'est-il pas vrai que j'y trouverai de bonnes affaires? » Que s'il réussit en Syrie aussi mal qu'en Thrace, que s'il fait d'ici de là des escales de deux mois, qu'importe? la mer est calme, ses compagnons sont bons causeurs. O Dimitraki, que vous êtes bien de votre race! vous vous laissez prendre au moindre mot, et toutes les déceptions du monde n'altèrent pas votre bonne humeur. Jamais un voyage n'a effrayé un Grec; le mouvement lui plaît, la nouveauté le ravit. Quant à l'avenir, il lui faut si peu pour vivre, il est si ingénieux! Beaucoup de Grecs passent leur vie sur les grands chemins; ils dorment sur le pont des navires et dans les khans, vivent de peu, travaillent quelquefois, et sont contents. Un Grec qui n'a vu que sa ville ou son village est introuvable.

Les journées durant cette excursion sont toujours les mêmes. Le matin, on serre la main de ses hôtes; pour prix de leur hospitalité, ils ne veulent qu'une chose, la promesse cordiale que vous les recevrez quand ils viendront à Paris. Paris tient une grande place dans ces rêves que bien peu réaliseront. Vers midi, les chevaux s'arrêtent au khan; vous allez frapper à une nou-

velle porte. Après les salutations d'usage, les confitures et le café, il faut visiter la ville. On se promène par les rues, causant, interrogeant, non sans faire les stations obligées aux *bakhals* les plus renommés par leurs sucreries. Le soir est venu ; le riz au citron et la poule cuite à l'eau ou le mouton rôti sont sur la table : la maîtresse et les filles de la maison s'empressent à vous servir. Votre hôte vous parle de la Grèce, de la tyrannie des Turcs, de la *grande idée*. A quoi s'est passé tout le jour ? A mieux comprendre les Grecs anciens en écoutant les descendants de Périclès et de Thucydide.

2 septembre.

Retour à Rodosto. Quand on a visité un certain nombre des villes ou villages grecs des environs, on peut négliger les autres. Les Grecs connaissent bien tous les lieux de ce pays qu'occupent les leurs, et vous donnent des renseignements qui suffisent. La variété du reste n'est pas le caractère de ces petites communautés. Ainsi Midia et Derkos sur la mer Noire, villes du sandjak de Tekfourdaghi, de même que Vyza, doivent ressembler beaucoup à Rodosto. Depuis e Bosphore jusqu'aux Dardanelles, on trouve

une vingtaine de gros villages presque exclusivement grecs, à peu près tous bâtis sur l'emplacement de colonies antiques. — Beaucoup conservent, du moins pour les chrétiens, leurs noms primitifs ; les noms turcs ne sont en usage que dans les relations avec l'autorité. Tcharkeui s'appelle Tiristasis, Eregli Heraclea, Silivri Selymbria, et ainsi des autres. Dès le sixième siècle avant notre ère, il y a plus de deux mille ans, les Hellènes étaient venus s'établir dans cette partie de la Thrace. Les barbares occupaient l'intérieur du pays, comme aujourd'hui les Turcomans et les Slaves ; ces cités avaient pour elles la mer, qui était leur domaine, et quelques champs autour de leurs murs. Leur histoire est inconnue. Il n'est pas difficile de s'imaginer au milieu de quelles préoccupations s'écoulait leur vie. Leur organisation politique ne différait guère de ce que nous voyons aujourd'hui. Le receveur des impôts ne venait pas une fois par an, il est vrai, chercher la dîme ; mais il fallait compter avec les rois odryses, qui étaient les Turcs de ce temps. Beaucoup de ces cités devaient un tribut régulier : moyennant cette redevance, elles restaient libres chez elles. Les habitants faisaient le commerce : ils étaient comme au-

jourd'hui les intermédiaires des hommes de l'intérieur et des marchands étrangers. Chaque cité avait ses archontes, son sénat : c'étaient les notables et les proëdres (présidents) d'aujourd'hui. La religion, les écoles, le commerce et les beaux discours restaient comme maintenant la grosse affaire. Chaque année, quelques jeunes gens s'en allaient courir le monde, soit pour s'enrichir, soit pour entendre les philosophes à Nicomédie, à Nicée ou à Athènes.

On ne saurait vivre dans toutes ces villes sans reconnaître combien les Grecs se modifient peu. La persistance de ce peuple à garder ses caractères est un des faits qui frappent le plus en Orient ; comme les Juifs, il est immortel. Voici cette côte par exemple ; que d'invasions n'a-t-elle pas subies ! Dans l'antiquité, ces cités si éloignées de leur métropole étaient menacées tous les jours ; leur vitalité a résisté à tous les barbares. Plus tard, ni les Turcs, ni les Slaves, ni Normands, ni les Francs, n'ont pu les détruire. Plusieurs d'entre elles ont été renversées, brûlées ; elles renaissaient de leur ruine. Après tant d'années de misères, elles conservent encore d'antiques traditions. C'est déjà une chose surprenante qu'elles n'aient pas oublié

leurs noms. Leur langue diffère assez peu du grec ancien ; le romaïque n'est qu'un dialecte, peut-être un idiome populaire d'autrefois, qu'on parlait, mais qu'on n'écrivait pas. Je vois tous les jours ici des usages aussi vieux qu'Homère. Tous les samedis par exemple, on porte au cimetière, sur les tombes récentes, du blé bouilli et des raisins secs, les fruits de Déméter et ceux de Dionysos. Les assistants mangent pieusement le repas funèbre en répétant des chants dont le sens est tout païen : « Il faut nourrir le mort, qui est à l'étroit sous la terre ; nous ne le laisserons manquer de rien, nous lui prouverons que nous pensons à lui. » Que cette idée est peu chrétienne ! Le pope assiste à la cérémonie, mais pour la forme ; ces *colyvia* sont un souvenir du passé le plus lointain. Ce culte si étrange se retrouve dans le monde grec tout entier. Les Pères de l'Eglise l'ont proscrit en vain, force leur a été de céder aux exigences de la race, à cette piété qui s'occupe peu de l'âme et du paradis, mais qui veut assurer le bonheur tout matériel des ombres. Le banquet est devenu chrétien ; les théologiens l'expliquent par vingt raisons toutes subtiles et fausses. Un des bas-reliefs antiques les plus fréquents dans ces contrées représente

un cavalier qui tue une bête fantastique. Sous le nom de saint George, nombre de ces marbres, qu'on a simplement ornés d'une croix, décorent beaucoup d'églises et reçoivent des offrandes ; dans le culte, que de détails moins chrétiens que païens ! La piété des Grecs pour les souvenirs est incomparable. Aucun sanctuaire, si ruiné qu'il soit, n'est abandonné ; on y brûle des cierges, la fête du saint s'y célèbre régulièrement. Un Grec découvre une chapelle au milieu des pierres et des ronces, là où vous ne verriez rien, si on ne vous avertissait. Le séraï de Constantinople renferme une source consacrée autrefois à Jésus sauveur chalcéen (du palais de Chalcé). Durant trois cents ans, les Grecs n'ont pu venir y faire leurs dévotions ; le palais du grand-seigneur était inaccessible aux raïas. Chaque année cependant, à jour fixe, les fidèles se réunissaient au pied du palais pour honorer de loin et en secret cette source pieuse ; aujourd'hui elle n'a rien perdu de sa célébrité. La persistance du souvenir va quelquefois bien plus loin. Sur le Bosphore, que les Turcs ont couvert de villages, les paysans grecs les moins instruits n'ont pas oublié certains noms classiques sur lesquels les hellénistes disputent. Ils ont appelé de tout temps

Hiéron (sacré) le promontoire où s'élevait au quatrième siècle avant notre ère le temple le plus célèbre du Bosphore, et cependant l'archéologie n'a fait sur ce point de découvertes décisives que depuis quelques jours. A deux heures plus loin, un joli fleuve, qui était connu des anciens depuis l'expédition des Argonautes, se nomme encore pour les Grecs le Rivas, comme au temps de Jason et de Médée. L'antiquaire fera toujours bien de se laisser guider par ces souvenirs populaires. Les Grecs, si mobiles, ont par certains côtés une immobilité tout orientale.

Aujourd'hui le trouble est grand chez le gouverneur du sandjak; notre ambassadeur, M. Bourée, demande par le télégraphe quelle est la population de la ville. L'autorité turque ne peut dire aucun chiffre précis; les chrétiens ne sont pas beaucoup mieux renseignés. Cependant un voyageur européen ne renonce pas facilement au désir de rapporter des données aussi exactes que possible. Pour le canton ou *cazas* de Rodosto, qui s'étend à deux ou trois lieues tout au plus autour de la ville, en faisant l'enquête soi-même, on a quelque chance d'arriver à un résultat certain. Cinq bourgs sont exclusivement grecs : Neochorio, Scholari, Panidon, Koum-

baou, Naipkeui, qui contiennent en moyenne de deux cents à six cents maisons ; une maison suppose en général cinq habitants. J'ai compté vingt-quatre bourgs turcs contenant au total trois cent dix-huit maisons, ce qui fait seulement une moyenne de treize feux par bourg. Ces villages turcs, comme on le voit, ne sont que de gros hameaux. Dans la campagne de Rodosto, la population, si mes calculs sont exacts, serait de mille six cents Turcs et de huit mille Grecs, ce qui, en tenant compte de la population de la ville, donnerait pour le canton quinze mille Turcs et douze mille Grecs. Dans le sandjak, les autres chefs-lieux de kazas sont Khireboli, Lulé-Bourgas, Tchorlou, Kérékli et Vyza. Les Turcs et les Grecs s'y trouvent à peu près en égal nombre. Bourgas a mille six cents maisons, Tchorlou mille cent dix, Vyza six cents, Khireboli cinq cents, Kérékli deux cents. A Vyza et à Tchorlou, les Grecs ont un gymnase ou école d'enseignement secondaire. A Tchorlou seulement, on trouve une communauté arménienne ; elle est de cent maisons. D'après les renseignements qu'a recueillis avec soin M. Constantini, la population totale du sandjak serait de cent dix mille habitants. Quant à étudier comment fonctionnent les différentes adminis-

trations du sandjak, les bureaux de finances (l'*escaf* et l'*emlac*), les conseils de justice, ce n'est pas quand on n'a vu encore qu'une province qu'il faut le tenter.

23 septembre.

Nous avons quitté Tekfourdagki; toute la journée, trois forts chevaux nous traînent en arabas. L'arabas est une longue voiture très-solide. On y étend un matelas sur lequel on se couche; des coussins supportent la tête, et, comme une vaste couverture vous enveloppe tout entier, on peut dire qu'on voyage sur un lit roulant. Chemin faisant, nous rencontrons d'autres voitures pareilles; il faut quelque temps pour ne pas sourire quand on voit ainsi passer un bon ménage grec, l'homme et la femme couchés comme des personnages de contes de fées et traînés par un attelage aux sonnettes bruyantes. Adami est accroupi à mes pieds. Cet homme est un bon domestique, il a chargé de provisions nos valises; il sait par expérience que, si on n'emporte rien, on ne mange pas. En sortant de Rodosto, la voiture s'engage au milieu d'une vaste plaine; il n'y a pas de route, mais on reconnaît les traces

des voitures, et c'est là un renseignement excellent. De temps en temps nous traversons des marais : c'est la seule partie du voyage qui soit bonne ; quand le terrain est solide, les cahots deviennent vite insupportables. Adami répète qu'on se fait à tout ; pour un Européen, une expédition de ce genre est une courte maladie où il a seulement la bonne fortune d'être alité. Adami est Grec ; il est né sur le Bosphore, à Thérapia. Voici trois mois que je l'ai à mon service ; il a été tailleur, jardinier, orfèvre, cuisinier ; l'espérance d'un beau voyage l'a engagé à me suivre. Il diffère beaucoup de mes domestiques précédents. Christo, l'Épirote, était venu à Athènes avec la pensée de faire son droit à l'université ; il m'accompagnait pour gagner quelque argent en attendant qu'il passât sa thèse. Le code et la grammaire le préoccupaient trop ; il était toujours à cheval sur les lois et sur la syntaxe. Nikolaki, le Macédonien, avait la manie des longs discours ; il se perdait dans des subtilités très-harmonieuses, mais qui prennent du temps ; les allitérations et les proverbes étaient sa passion. Il ne pouvait faire une emplette sans s'attarder à une série de dilemmes tout socratiques pour embarrasser le marchand ; il était subtil à

l'excès, sophiste et rhéteur. Ce sont là des défauts grecs, mais en voyage ils deviennent dangereux. Adami parle quand on l'interroge; il doit n'être Grec qu'à moitié.

Le pays que nous traversons est désert; ce sont d'immenses plaines. La terre est grasse et fertile, mais on ne la cultive pas. S'il y avait une route praticable dans cette province, ces campagnes ne pourraient être aussi désolées. Les Ottomans d'autrefois avaient moins d'incurie. Nous côtoyons une magnifique route pavée de grosses dalles, comparable aux plus belles œuvres romaines; elle était construite dès le seizième siècle, les inscriptions sont encore à leur place et nous donnent cette date. De tous les côtés, les ruines des villages abandonnés indiquent une ancienne prospérité; les habitants sont partis, ils sont allés s'enfermer dans les villes; les ronces ont tout envahi, on est venu là chercher des pierres. Beaucoup de ces villages étaient encore peuplés il y a un demi-siècle, d'autres sont déserts depuis longtemps; on n'y reconnaît plus ni les rues, ni les maisons; le cimetière seul, objet d'une piété particulière, est encore intact. Tout ce pays est désolé. Il est facile de comprendre maintenant pourquoi on ne charge à

Rodosto que sept cent mille kilés [1] de blé.

A midi, nous déjeunons à Buyuk-Kara-Kerli *(grande neige noire)*. C'est un très-petit village turc, la première étape sur la route de Rodosto à Andrinople. Adami apporte sous l'auvent du khan la table du pays, haute d'un pied ; force est de s'asseoir à la turque ; le khan n'a à nous offrir que du café. Le cabaret est rempli de paysans osmanlis qui fument en silence ; ils s'enferment là dès le matin, allument leur pipe et passent des heures entières dans la plus étrange apathie, plutôt endormis qu'éveillés. — Nous n'avons aucune idée d'une paresse aussi complète ; leur démarche même indique une mollesse profonde, ils traînent dans la rue leurs babouches comme s'ils avaient peine à marcher. Les babouches et la pipe sont les signes extérieurs de la décadence ottomane. Comment imaginer des hommes actifs chaussés de pantoufles qui ne tiennent pas dans les pieds, et avec lesquelles on ne peut marcher qu'à pas comptés ? Quelques peuples de l'Europe fument autant que les Turcs, les Allemands par exemple, qui consomment par tête trois fois plus de tabac que les

1 Le kilé vaut un peu plus d'un hectolitre.

Français, les Grecs, qui ne quittent guère la cigarette; mais la pipe turque est un monument. On ne peut sortir avec le narghilé sans un domestique qui porte la carafe où on met l'eau, le foyer où il faut sans cesse attiser le feu, et les tuyaux de deux ou trois mètres qu'on fixe à la bouteille. La pipe plus simple est encore très-longue; il faut la poser à terre pour s'en servir. Un peuple qui s'embarrasse de tant de difficultés ne peut guère songer qu'à s'asseoir, et c'est ce qu'il fait. Le Turc fume depuis le lever du jour. Dans le cabaret, on ne prend ni liqueurs, ni vin, mais des sucreries, des sirops, qui ne sont pas des toniques, et surtout l'éternel café, servi dans des tasses un peu plus grandes que nos dés à coudre.

En face de nous, un Turc assez jeune sort de sa maison; sa pelisse verte, bordée de fourrure, indique une certaine aisance; un domestique tient derrière lui une pipe et un tapis. Il vient s'asseoir près de moi sous l'auvent, et, après m'avoir regardé avec indifférence, me demande de quel commerce je m'occupe: — Je ne fais aucun commerce. — Mais alors pourquoi voyagez-vous? — Pour voir le pays. — Il n'y a pas grand'chose à voir ici. Cependant à Andrinople vous trou-

verez des arbres ; à une lieue de Baba-Eskisi; vous verrez une fontaine et des cyprès ; ne manquez pas de vous y arrêter. — Pendant ce temps, son narghilé est allumé : mon interlocuteur se tait, ses yeux vagues n'ont plus d'expression, il aspire lentement les bouffées du toubéki ; il restera là jusqu'à ce que le muezzin monte sur le minaret pour la prière du soir et crie de sa voix perçante : Allah ! Allah !

En passant dans les rues, j'aperçois la cour et l'intérieur de quelques maisons ; tout cela est très-pauvre. Les femmes y font la grosse besogne. Elles sont ici moins réservées qu'à Constantinople. Pendant que je cherche sur une inscription turque la date d'une fontaine, quelques-unes viennent y puiser de l'eau ; la chaleur du jour leur a fait ôter leur voile, elles ne le remettent pas en ma présence : — D'où est l'étranger? veut-il boire? Comme il est fatigué ! que dirait sa mère, si elle le voyait ainsi ? — et mille propos d'une grande bonté. Elles ne sont pas jolies ; la fatigue altère leurs traits de bonne heure.

Autour du village, nous voyons quelques champs cultivés ; le paysan turc laboure juste ce qu'il faut pour qu'il ait de quoi vivre l'année qui

vient. A une demi-heure de Kara-Kerli, le désert reprend ses droits. Un champ reste inculte cinq ou six ans, quelquefois sept; la charrue rappelle celle d'Hésiode, c'est à peine si elle égratigne le sol. On ne connaît pas ici l'usage du fumier, et cependant la terre donne un assez bon rapport. — A Baba-Eskisi, gros village turc peu remarquable, où nous arrivons le soir, l'accueil d'Achmet-Effendi est cordial. Il sait quelques mots de français. Il est venu ici pour essayer d'appliquer nos méthodes d'agriculture. Les bœufs du pays ne peuvent traîner nos charrues; c'est là un fait qu'on a souvent signalé en Orient; les bêtes de somme y ont moins de vigueur que chez nous. Les charrues du reste se sont brisées; on ne peut faire venir des ouvriers de France pour les réparer, puis le paysan est très-tenace dans ses habitudes. — Il n'y a rien à faire, voyez-vous, me dit Achmet. — Il fume et dessine de grandes lettres arabes rouges et or sur fond noir. Il est jeune et intelligent; comme beaucoup de Turcs de la nouvelle génération, il est désespéré. Récemment je visitais les grands *tchifliks* (fermes) qui sont à l'embouchure de la vallée de Tempé. Selim-Effendi, qui les administrait, était élève de notre école de Grignon. Il avait là dix-huit gran-

des fermes dans une situation excellente ; les héritiers du grand-vizir Reschid-Pacha l'avait chargé d'y essayer les procédés européens ; il l'avait tenté, mais bientôt il avait fallu laisser la vieille routine reprendre son cours. Ces belles terres paraissaient abandonnées. J'ai vu depuis à Constantinople le propriétaire de ces tchifliks, un très-illustre colonel de vingt ans qui aura sans doute un jour ou l'autre de hautes-fonctions à la Porte; il m'a demandé si ses fermes de la vallée de Tempé étaient sur l'Adriatique, et si en huit jours il pourrait espérer s'y rendre sur un bateau à vapeur de l'État. L'ignorance des Turcs est sans limite. Ce colonel m'avait reçu dans un cabinet de travail meublé à l'européenne et du meilleur goût. Voltaire, Rousseau, tous nos classiques ornaient sa bibliothèque ; nos journaux étaient sur sa table, à côté de *l'Esprit des lois,* ouvert au chapitre de la constitution anglaise. A six mois de là, j'ai trouvé le livre à la même page ! — Nous visitons un des tchifliks d'Achmet. La terre est souvent fertile en Orient ; on s'étonne que les procédés européens appliqués par des hommes intelligents y réussissent si mal. Achmet et Selim savent quelques-unes des raisons de ce fait ; il faut ajouter que sous ce soleil nos engrais sont

d'un mauvais usage, que les moyens de communication restent toujours difficiles. Puis la mort appelle la mort; dans un pays généralement bien cultivé, tout réussit, les ressources abondent; ici tout est difficulté. Quelques étrangers qui se sont établis en Grèce, en Eubée par exemple, près de Chalcis, près de Xérochori, dans des conditions qui paraissaient excellentes, font leurs frais, et rien de plus. — Si nous nous étions donné la moitié moins de peine en Amérique ou chez nous, me disait l'un d'eux, nous serions millionnaires.

Comme presque tous les Turcs, Achmet n'a pas l'empressement oratoire des Grecs; — il est rare qu'un Osmanlis ne sache pas garder une réserve qui nous touche; — il parle peu, répond souvent qu'il ne sait pas; sa distinction et son bon sens sont réels. La soirée toutefois est un peu longue, quand, par une heureuse fortune, arrive un très-petit nain qui se présente sans se faire annoncer. C'est un *fou* du moyen âge, comme on en trouve beaucoup en Turquie, le seul pays où ils existent encore; il monte sur la table; par ses gestes, ses tours de force, ses propos joyeux, il ravit mon hôte; demain il passera dans l'appartement des femmes; puis il ira

ailleurs. Il voyage ainsi depuis de longues années, toujours bien reçu, toujours logé, nourri et payé. Quand il frappe à une porte, on sait ce que cela veut dire, — cette vie turque est si triste, qu'elle accepte les distractions les plus puériles.

Ce matin, grand émoi à Baba-Eskisi. Le mudir de Filibé, qui revient du pèlerinage de La Mecque et retourne à son poste, s'est arrêté ici; il ramène quatre femmes achetées à Constantinople; contre l'habitude des Turcs, il parle trop haut, et raconte imprudemment que cette acquisition lui a coûté très-cher, mais qu'il espère retrouver son argent : il offrira une de ces femmes à l'iman, la seconde au cadi, la troisième au moutésarif; une seule entrera dans son harem. Cette conversation est revenue aux oreilles de M. B..., Autrichien logé au khan. Mme B..., qui est Levantine et qui sait le turc, est allée trouver ces pauvres filles; il n'est que trop vrai, elles ne suivent pas le mudir de bon gré; une sorte de patron qui les nourrissait à Constantinople les a vendues. Elles ne savent pas bien comment elles sont tombées autrefois dans les mains de l'homme qui les avait depuis leur enfance. Autant qu'on peut le deviner par les

renseignements très-vagues qu'elles donnent, elles sont originaires du Caucase. La Porte répète très-haut que, depuis les réformes d'Abdul-Medjid, on ne vend plus d'esclaves dans l'empire : voilà une vente bien constatée. M. B... veut signaler ce scandale, reprocher au gouvernement turc ses mensonges : il ira voir le vali d'Andrinople ; mais, de ce côté, il n'espère guère ; le fils de ce gouverneur a reçu lui-même, la semaine dernière, une belle esclave en cadeau. Mieux vaut écrire tout de suite à l'internonce d'Autriche, M. le baron de Prokesch-d'Osten, pour qu'il proteste, au nom des traités, contre un acte aussi honteux. Le ministre des affaires étrangères est habitué à ces sortes de plaintes qui ne l'effraient pas ; avec un peu d'habileté, tout s'arrangera ; le mudir gardera ses femmes, mais une autre fois il sera moins imprudent. Cependant l'intervention d'un *Franc* lui paraît désagréable : sa grosse figure est pourpre de colère. Il fait monter ses femmes en arabas, et s'en va. Ce sont de petites personnes, leurs mains sont blanches, leur teint rosé, leur taille fine. Leur type, autant qu'on peut le reconnaître sous le voile qui les couvre, est charmant.

Il n'y a plus de marché public d'esclaves dans l'empire ottoman, mais l'Abyssinie fournit toujours des eunuques; on en décharge chaque année de belles cargaisons au Caire; ce sont les jeunes enfants que vous voyez ensuite dans les grandes villes bouffis de graisse et d'insolence, couverts de bijoux d'or, vêtus avec un luxe du plus mauvais goût. Quant aux femmes, ce n'est point un secret qu'on en vend à Constantinople; elles sont, en général, Circassiennes; les Turcs prisent davantage les Européennes et, dit-on, les Françaises. Il est hors de doute qu'assez souvent des hommes au service des pachas viennent chercher des odalisques en Occident; une fois entrées dans les harems, elles sont musulmanes, et personne ne sait plus ce qu'elles deviennent. Il arrive à ce propos des aventures assez étranges. Un Français voyageait, il y a un an ou deux, sur le chemin de fer de Lyon à la Méditerranée en compagnie d'un Levantin. A une station, cet homme, qu'il avait trouvé aimable et poli, le quitte un instant. « J'ai là, dit-il, une douzaine de femmes que je mène sur le Bosphore; je leur fais la vie douce durant la route, elles auront le temps de s'ennuyer dans les harems. »

La femme du moutésarif de Filibé, qui est une personne de noble origine, encore belle, mais un peu sur le retour, vient de passer ici avec un train princier, trois voitures et douze cavaliers d'escorte. Mme B... la connaît et a été la saluer. Elle a remarqué dans sa suite une fille de quinze ans qu'elle n'avait pas vue autrefois en visitant le harem du gouverneur; comme elle en faisait l'observation : — Que voulez-vous, *koukouna* (c'est le mot qui, en turc, répond à madame), il faut bien faire quelque chose pour son seigneur! — Ces sortes de cadeaux, dans l'aristocratie ottomane, ne sont pas rares [1].

24 septembre.

Au matin, nous quittons Achmet. — Les Osmanlis, me dit-il, étaient autrefois le peuple le plus riche du monde; ils ne manquaient jamais

[1] Je devais rencontrer plus tard à Filibé M. Guillaume Lejean, déjà atteint du mal qui vient de l'enlever et cependant toujours énergique, toujours possédé, malgré sa santé compromise par tant de fatigues, de la passion de voir et de voir encore des pays nouveaux. Les observations qu'il avait faites sur l'esclavage en Orient se trouvaient d'accord avec les miennes. Voyez du reste la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1870.

de donner à leur hôte les présents de l'hospitalité. Tout cela est bien changé. Il n'y a rien ici au bazar que je puisse vous offrir; prenez du moins cette piastre toute neuve, si vous avez soin de la garder elle vous sera bientôt précieuse; elle vous rappellera le pauvre Achmet; avec les années elle sera pour vous le talisman de l'amitié! — Certes, je ne perdrai pas ce souvenir si simple. Achmet me reconduit sur la route; je lui demande ce qu'il va faire aujourd'hui. — Mon Dieu, ce que je fais tous les jours: fumer et dessiner des lettres arabes. — Nous nous serrons la main. — Vous écrirez peut-être un jour, ajoute-t-il en me quittant, que vous êtes venu chez moi; je l'écrirai aussi. Vous ne lirez pas mes paroles turques, je ne lirai pas vos paroles françaises; mais elles se rencontreront dans l'éternité et elles en seront heureuses.

Le plus simple est de faire quelques lieues à pied; l'arabas portera les bagages et Adami. La plaine est toujours brûlée et triste; mais cette immensité a son charme. Parfois nous apercevons de grands ponts monumentaux qui s'élèvent à droite ou à gauche sur de petits ruisseaux; les bords sont marécageux; puis il a fallu

compter avec les débordements de l'hiver : ce sont là de beaux restes de l'ancienne puissance osmanlis. Je vérifie la date de quelques-uns inscrite sur des plaques de marbre en chiffres turcs ; presque tous remontent au seizième et au dix-septième siècles, au temps où la Roumélie avait des voies pavées. Dans ces solitudes, par leur masse imposante, par leurs hautes arcades, ces ponts rappellent les aqueducs de la campagne de Rome, ils en ont la majesté et la tristesse.

Tatar-Keui, petit village créé d'hier, ne figure pas sur la carte excellente de Viquesnel, datée de 1854. Après la guerre de Crimée, la Porte a donné asile aux musulmans du Caucase qui voulaient quitter leur pays. Elle en a transporté un grand nombre en Roumélie; il était facile de leur attribuer des terres dans ces solitudes. Les petits villages tatars prospèrent peu; ces hommes sont à peine sortis de la barbarie; plutôt que de cultiver leurs champs, ils exploitent les voyageurs. Il n'est pas rare de les voir se réunir, et tomber à l'improviste sur un village turc ou grec, qu'ils mettent à rançon. Quand les *zaptiés* arrivent, les pillards ont disparu. Ces Tcherkess font le désespoir des fonctionnaires turcs, auxquels ils créent mille difficultés. Ce sont de

beaux hommes, fortement charpentés et très-alertes; leur nez busqué, leurs yeux noirs, leur visage énergique, leur donnent un aspect étrange, ils sont la terreur d'un pays qui sans eux connaîtrait, sinon le bonheur, du moins une paix profonde.

A Hafsa, Adami ne veut pas que nous déjeunions au khan, il avise un paysan turc qui consent à nous recevoir. Cet homme, qui n'est pas riche, a une maison de triste apparence; quand on entre cependant, elle est agréable : une terrasse de sapin bien équarri donne sur un jardin; des plantes grimpantes montent le long des poteaux et retombent en guirlandes; quelques fleurs bleues, quelques cactus, tranchent sur cette verdure si fraîche. La pièce principale, qui s'ouvre sur une terrasse, est très-propre, sans autre meuble qu'un vaste canapé recouvert de perçale blanche; à droite est la chambre du mari, à gauche celle de la femme. Bientôt les tapis sont étendus sur la terrasse; quatre petits coussins, autour de la table, indiquent les places du maître, de son fils, d'Adami et la mienne. Le fils apporte un vaste gâteau cuit au four et couvert d'une pâte aux œufs et au lait. L'eau de groseille sucrée remplace le vin. Le repas se fait

en silence ; le bambin nous sert, puis dîne dans l'intervalle ; sa gravité est irréprochable, on croirait voir un mufti au conseil de justice. Ce calme est un don de nature chez les Turcs, ils naissent dignes et réservés. Dans cette maison si petite, la femme, qui a tout préparé, s'est si bien cachée que nous partons sans l'avoir vue.

Hafsa a un beau khan, en ruine depuis des années. C'est un vaste édifice, comme on en trouve beaucoup sur la route de Rodosto à Sofia ; ils datent du temps où s'élevaient les ponts gigantesques que nous remarquions tout à l'heure. Des écuries, de vastes cuisines, un grand nombre de petites chambres, des cours de 100 mètres de long et plus le composent ; le voyageur y trouvait un confortable à souhait. Les hautes portes sont monumentales ; une mosquée ornée de deux minarets, des salles de bains chauds, complètent ce caravansérail. On s'est servi pour le construire de grosses pierres de taille bleuâtres. Aujourd'hui ce khan est une carrière où on vient chercher des matériaux, en attendant qu'on le vende aux enchères publiques à quelque Grec entrepreneur de démolitions. Les Turcs font de l'argent avec leur gloire passée.

En sortant d'Hafsa, un commencement de

route nous étonne agréablement : deux fossés en indiquent la largeur. Il est donc vrai que la Porte songe à faire un chemin carrossable dans cette plaine! Un peu plus loin, vingt Bulgares, requis par corvée, apportent des pierres pour un pont d'une arche. Bientôt nous apercevons Andrinople (en turc : Ederné, l'Adrianopolis des Grecs); déjà les arbres deviennent moins rares, les jardins commencent à border la route. La ville apparaît au loin sur une vaste colline ; c'est un monceau de verdure au-dessus duquel s'élèvent de longs minarets et des coupoles. Les maisons se cachent dans des jardins, au milieu des platanes et des cyprès ; aux abords seulement, quand déjà nous traversons les cimetières, les toits couverts de briques rouges nous apparaissent. C'est bien ainsi que je m'imaginais la première capitale des Osmanlis en Europe.

Je dis à l'*arabdji* (cocher d'arabas) de me conduire au meilleur khan ; le khan principal d'une si grande ville doit être logeable. La voiture s'élance au galop au milieu des trous et des pierres qui remplissent les rues ; nous nous arrêtons à l'*auberge de l'Étoile;* l'enseigne est en français. Je paie au cocher, qui est Turc, les 45 fr. convenus ; il veut un certificat comme quoi je suis

content de lui ; j'écris les plus grands éloges qu'on puisse donner à un arabadji, et je signe. Le pauvre homme me rend mon attestation. — Cela ne vaut rien — et il imite le geste d'un Turc qui couvre d'encre son cachet, passe le papier sur sa langue et y applique l'empreinte ; — mais je n'ai pas de cachet ; ma signature vaut autant. — Je vous prenais pour un honnête homme, et vous me donnez un certificat sans cachet ! Je lui promets d'aller demain au bazar et de me faire graver un cachet turc, où j'ajouterai à mon nom, selon l'usage, de splendides épithètes : « très-fort, très-puissant et savant en toute science. » Ce cocher était tout à fait du peuple ; les Turcs lettrés commencent à savoir ce que valent les signatures. Cependant, même à la Porte, chaque fonctionnaire a un sceau ; un Osmanlis ne quitte jamais le sien. L'usage du sceau est aussi vieux que l'Orient lui-même. Les contrats sur brique en caractères cunéiformes, qu'on trouve à Ninive, portent les cachets des vendeurs et des acheteurs ; les Grecs anciens ne signaient pas non plus ; ils appliquaient sur les tablettes leur *symbolon*.

Le khan de l'*Étoile* est digne de sa réputation. Quatre corps de maison entourent une vaste cour

au milieu de laquelle s'élève un jolie fontaine ; les murs blancs sont ornés de bordures bleues très-discrètes ; les boiseries en sapin, rabotées avec soin, ont toute leur fraîcheur. Les chambres occupent le premier ; elles donnent sur une grande galerie bien aérée : celle que j'ai choisie a une table, une glace et un canapé ; le prix est de trois piastres par jour (60 centimes). On ne sert pas à dîner au khan ; mais tout près est une *cuisine*. Tous les voyageurs ont vu en Orient ces restaurants turcs ; ce sont de très-petites pièces où le public n'entre pas : les plats, les marmites, les fourneaux les remplissent, et laissent juste au patron une place où il circule ; pour quelques paras, il vous passe dans la rue ce que vous choisissez. Les restaurants de Pompéi ressemblent tout à fait aux cuisines des Osmanlis. Les plats turcs sont excellents, très-simples, mais un peu gras ; les viandes grillées, le pilau de riz, les brochettes de morceaux de mouton roulés et rôtis *(le kébab)*, ne peuvent manquer de plaire aux Européens.

Mon voisin de gauche au khan parle français ; c'est un officier de l'armée régulière musulmane détaché près de l'école militaire d'Andrinople ; il a fait ses études à Saint-Cyr. Comme il n'a

pas de famille, que l'auberge est neuve, qu'on y trouve de l'air et du soleil, il loge à l'auberge. Sa chambre est aussi peu meublée que la mienne; j'y remarque seulement un beau tapis et quelques livres. Il est sérieux et d'une réserve parfaite; comme il arrive si souvent chez les jeunes gens turcs, le fond du caractère chez lui paraît triste. Le gouverneur envoie des élèves en Europe; on croira difficilement qu'à leur retour, s'ils ne sont pas très-protégés, on leur tient peu de compte de leurs voyages et de leurs études. On les place mal, sous les ordres d'hommes ignorants et du vieux parti; ils se voient froissés de toutes les manières, bientôt ils deviennent des mécontents et tombent en disgrâce. C'est là un fait presque général. Le nombre des jeunes gens d'avenir en Turquie est assez grand; on les décourage, leurs qualités finissent par se perdre. Dix ans après sa sortie de Saint-Cyr, Selim-Effendi est encore lieutenant, tandis que le grade de colonel est donné à des adolescents.

Mon voisin de droite est un Grec de Péra; il est arrivé au khan au mois de mai dernier pour suivre un procès devant le tribunal de commerce. Tous les mardis il se rend à la séance, mais sa cause ne vient pas; il voit qu'il passera l'hiver à

Andrinople. S'il avait prévu tant de difficultés, eût-il fait ce long voyage pour une créance de 1,000 piastres? Ces ennuis toutefois n'ont pas altéré sa bonne humeur; il songe seulement à trouver une chambre mieux close pour quand viendra le mois de décembre. — Je passe une soirée intéressante avec Selim-Effendi; demain nous commencerons à visiter cette ville d'Andrinople, qui compte plus de cent mille habitants. Ce doit être là une des étapes principales de mon voyage.

II

ANDRINOPLE. — L'ADMINISTRATION D'UNE PROVINCE TURQUE.

Andrinople est le chef-lieu d'une province qui ne compte pas moins de deux millions d'habitants. Bien que dans l'empire ottoman il faille renoncer à des chiffres précis, la population de la ville dépasse certainement cent mille âmes. On trouve au palais du gouverneur un bureau du recensement, mais il affecte le plus grand mystère; l'employé qui le dirige ne semble pas du reste avoir une idée très-nette des procédés modernes de la statistique. Voici cependant les chiffres que je lui dois. La ville possède trois mille boutiques, soixante-trois khans ou halles en pierre, cent soixante-seize fontaines, cent cinquante mosquées, sept écoles grecques, deux écoles arméniennes, deux écoles bulgares, treize églises

grecques, deux églises arméniennes, une église bulgare, deux églises catholiques, douze synagogues et sept ponts en pierre. Quant à déterminer la population exacte de cette capitale en calculant ce qui se consomme de blé dans la ville, quelques voyageurs n'ont pas reculé devant de telles entreprises ; c'est faire beaucoup d'honneur au chef de la douane que de lui supposer une précision que ne saurait avoir son collègue du recensement. La Turquie a envoyé dernièrement au congrès de statistique tenu à Vienne un délégué qui a fait, en fort bon langage, l'éloge de cette science. Il n'est pas impossible que dans quelques années nous connaissions, à dix mille habitants près, la population d'Andrinople.

La ville est bâtie dans une vaste plaine au confluent de trois grands fleuves, la Maritza (l'Hèbre d'Orphée et des anciens), la Tondja et l'Arda. Ces fleuves réunissent presque toutes les eaux du vaste bassin que forment l'Hémus et le Rhodope, hautes montagnes qui décrivent autour de la Roumélie un arc de cercle, et que les Turcs appellent partout le Balkan. On voit que la situation d'Andrinople est unique dans la province. Aux temps légendaires de la Grèce,

c'était là que s'élevait la ville d'Orestias; les rois thraces y eurent plus tard une capitale; les Romains y bâtirent Adrianopolis; dès le quatorzième siècle, les sultans y établissaient leur résidence, en attendant que Constantinople tombât en leur pouvoir. Andrinople est une suite de grands villages partout arrosés par des eaux vives, perdus dans les platanes, les cyprès et les peupliers. Sauf au centre de la ville, dans la citadelle, qu'on appelle encore d'un nom grec le *castro,* les jardins sont plus nombreux que les maisons. L'étranger peut donc tous les jours faire des excursions intéressantes, sans compter les séances au bazar, dont personne ne se lasse en Orient, les visites aux notables, les longues heures passées dans les petits cafés, nombreux sur les bords de la Maritza; mais l'intérêt qui prime ici tous les autres, c'est de voir de près, s'il est possible, l'administration ottomane. Le *vilayet* ou province d'Andrinople est, avec celui de Rutchuk, sur le Danube, le premier où la Porte ait mis en pratique les réformes promises par le *hatti-houmaïoum* du 18 février 1856. Cette grande ville renferme tous les conseils, tous les tribunaux et même les hautes écoles promises par la réforme. Les institutions nouvelles y fonc-

tionnent depuis déjà quelques années, tandis que dans d'autres parties de l'empire on commence à peine à les créer. L'espérance d'étudier le mieux qu'il me serait possible cette administration m'engageait à faire un long séjour à Andrinople, malgré mon désir d'être au plus tôt en plein pays bulgare. Il me semblait que le temps passé ici ne serait pas perdu, que par la suite je comprendrais mieux les plaintes des raïas et leur véritable situation.

I

Le vilayet d'Andrinople a pour limites à l'ouest et au nord le Balkan, au sud la mer Egée, à l'est la mer de Marmara et la mer Noire. La superficie en est évaluée à 80,000 kilomètres carrés; elle est donc à peu près égale à celle de treize de nos départements; c'est avec de pareils chiffres qu'il faut compter en Turquie. Les gouvernements de Bulgarie, d'Albanie, de Bosnie, ne sont pas moins étendus; en Asie-Mineure, les vilayets présentent généralement des surfaces plus considérables encore. L'Europe n'a aucun État dont les subdivisions administratives comprennent des territoires aussi vastes, un nom-

bre aussi élevé d'habitants. On voit que le vali ou pacha d'Andrinople est un puissant seigneur. Son palais, que les habitants appellent le *séraï*, sans confondre ce mot avec celui de *harem*, s'élève au milieu de la ville. C'est une maison moderne où les corps de bâtiments, disposés en carré autour d'une cour, présentent de longues surfaces blanches, crépies à neuf et sans style aucun. Tous les services de la province s'y trouvent centralisés; le palais renferme même la prison, que tout gouverneur turc veut toujours avoir sous la main. Le fond de l'édifice est réservé aux femmes, la partie qui donne sur la rue aux diverses administrations. Au rez-de-chaussée sont les bureaux du sandjak ou arrondissement d'Andrinople, au premier ceux de la province entière. On entre dans un vestibule encombré de soldats, de domestiques qui font la cuisine, de solliciteurs qui dorment ou causent en attendant leur tour d'audience; c'est la confusion la plus bigarrée qui se puisse imaginer. Chaque bureau donne sous ce vestibule; comme la chaleur est très-grande, les portes restent ouvertes. Chacune de ces chambres offre le même aspect. Des employés sont accroupis sur des canapés; tout en prenant du café que des serviteurs ne

cessent d'apporter, ils écrivent lentement sur leurs genoux, mieux vaudrait dire qu'ils dessinent, tant il leur faut de peine et d'attention. Il n'y a là ni dossier, ni carton, ni registre, ni tout le mobilier ordinaire de nos administrations. De grands sacs de percale blanche pendus au mur contiennent les archives de cette bureaucratie ; ces actes ne sont pas pliés, mais roulés comme des rubans. Quand on veut consulter une pièce, on vide par terre un sac, puis deux, et on développe ces innombrables rouleaux. Un employé passe quelquefois la journée à chercher une note peu importante ; les Turcs sont admirables pour supporter ces ennuis, qui ne les lassent jamais. Après une longue enquête de ce genre, le plus souvent infructueuse, l'heure d'aller dîner est venue ; un *zaptié* (ces gendarmes remplissent au séraï l'office d'huissier) remet tous les rouleaux dans les sacs, presque toujours au hasard. C'est un lieu-commun qu'un bureau ne peut jamais fournir la pièce qu'on lui demande. Une réforme très-simple, qui n'est pourtant pas dans le *hatti-houmaïoum,* serait de prescrire aux employés de ne plus rouler les pièces administratives, et de remplacer les sacs traditionnels par des cartons.

Autrefois, dans l'empire ottoman, les pièces écrites étaient très-rares ; pour cette raison, les tribunaux en appelaient presque toujours au serment, la parole remplaçait l'écriture. Il en a toujours été ainsi dans le monde oriental ; la Grèce antique elle-même multipliait très-peu les documents écrits. On voit bien dans les procès qui nous sont connus que les juges, pour les contrats, les hypothèques et tous les sujets de contestation, demandent aux plaideurs de jurer par les dieux qu'ils disent la vérité. La bureaucratie romaine, bien que déjà tout occidentale, nous a laissé de curieux échantillons de ses procédés. Nous avons un grand nombre de quittances du bureau des douanes de l'île d'Éléphantine datées du siècle des Antonins : ce sont de grossiers tessons, des morceaux de pots cassés, devenus des pièces officielles, couverts de chiffres, de calculs, d'attestations aussi bien rédigées que celles de nos percepteurs. On n'imagine guère que les receveurs de ce bureau, Arpaësis ou Ammonios par exemple, aient eu dans leurs archives beaucoup plus d'ordre que les employés du sérail à Andrinople. Les Turcs peuvent encore dire qu'ils ont pris les Arabes pour modèle, que ceux même du règne d'Haroun-al-Raschid n'ont jamais connu

d'autres procédés administratifs. Cette manière de faire n'en est pas meilleure, elle ne peut avoir à nos yeux que l'avantage de nous expliquer quelques habitudes anciennes, quelques usages modernes assez étranges. C'est parce que les pièces sont roulées qu'un ministre turc n'a de portefeuille que par métaphore, et marche toujours suivi d'un domestique qui porte une petite valise. On voit encore quelquefois dans la Grèce constitutionnelle des hommes du vieux parti, arrivés aux plus hautes charges, ne pas consentir à prendre sous le bras un dossier commode et d'un faible volume, mais se rendre chez le roi ou à la chambre tenant à la main un mouchoir où ils ont renfermé les dépêches les plus importantes. Ces vieillards sont les fils des anciens primats; ils n'ont pu abandonner une coutume qui du temps de leur père était toute naturelle.

Au premier étage est le cabinet du vali. S'il est peu aisé pour un Européen de se figurer comment fonctionnent des bureaux turcs, il lui est bien plus difficile de comprendre comment un gouverneur suffit aux affaires qui lui incombent. Il est le maître souverain de la province, chef de la police, général d'armée, directeur des finances, président des conseils de gouvernement et

des tribunaux ; il doit voir à tout, s'occuper de tout, et en même temps que d'affaires privées, combien de minimes détails ne sont pas soumis à sa décision suprême ! Pour une injure, pour un *bakchich* donné inutilement, pour la moindre faveur, c'est à lui qu'on s'adresse. Du lever au coucher du soleil, il reçoit quiconque se présente. Les plus simples Turcs arrivent sans se faire annoncer ; on dirait un chef patriarcal qui connaît tous ses administrés. Certainement les inférieurs arrangent à leur guise beaucoup de contestations, mais en principe le vali est seul responsable ; puis, qu'il est commode de lui renvoyer les difficultés trop embarrassantes ! Qu'il est naturel de s'adresser à un homme dont la décision est sans appel ! Un gouverneur de province, du reste, ne fait que se soumettre, dans son ressort, aux exigences que subit le grand-vizir lui-même. A Constantinople, vous voulez dessiner un bas-relief, visiter un palais, un arsenal, obtenir la moindre permission, le plus sûr est de présenter requête au premier ministre ; le cachet de ce haut magistrat est un talisman des *Mille et une Nuits*. Il y a quelque temps, l'*Ajaccio,* bateau à vapeur attaché au service de notre ambassade, demanda aux chantiers de l'État une

pièce de bois pour réparer une légère avarie. Après deux mois d'instance auprès de fonctionnaires qui craignaient de se compromettre ou ne comprenaient pas ce qu'on attendait d'eux, force fut d'aller trouver Ali-Pacha. Vers le même temps, un artiste parle dans la rue à deux soldats qu'il veut placer dans un tableau oriental, les colonels et les généraux s'en mêlent; on hésite, on refuse, on promet, on temporise : il fallut présenter un placet au grand-vizir. Le lendemain, le peintre reçut deux colonels en grande tenue qui avaient l'ordre officiel de poser. Ce qui augmente encore le travail d'un vali ou d'un vizir, c'est que, la loi n'étant jamais stricte, tout le monde, pour s'y soustraire, cherche les protections les plus hautes; c'est que, tout étant irrégulier, chacun des sujets du sultan peut espérer une faveur personnelle. Il ne faut pas oublier non plus que des événements qu'on ne saurait prévoir réclament souvent l'intervention toute particulière d'un gouverneur. Au commencement de 1867, on avait signalé en Bulgarie une invasion effrayante de rats qui venaient, dit-on, des montagnes de l'Oural; jour par jour, il fallut suivre leur progrès, les dépêches télégraphiques se succédèrent sans interruption. Le vali de Rutchuk

leur faisait une guerre acharnée; beaucoup échappèrent, franchirent le Balkan et parurent dans la vallée de l'Hèbre. Le gouverneur ne put se borner à publier un arrêté; il dut donner l'exemple. Il réunit les hauts magistrats, les arma de bâtons, et, se transportant dans un champ, montra à tous comment on tue ces animaux dans leurs trous; les cadis, les muftis, les mollahs et les généraux l'imitèrent, tout le peuple fit comme les chefs : il fallait une cérémonie aussi solennelle pour frapper les esprits. Dans le vilayet d'Andrinople, quand les Tcherkess pillent sur les routes, le pacha monte à cheval et les poursuit. S'il ne donne pas l'exemple de la bonne police, que ne dira-t-on pas à Constantinople! Pour peu qu'un incident ait quelque importance, le vali doit payer de sa personne.

L'immense empire ottoman présente un spectacle qui n'est pas sans grandeur. Les peuples les plus divers : Arabes, Arméniens, Grecs, Slaves, Albanais, sont gouvernés par une aristocratie administrative qui compte à peine quelques milliers de personnes. On voit sur le Bosphore un certain nombre de belles demeures où vivent des gens qui n'ont jamais rien appris; ils ont pour mission d'aller à tour de rôle régir les pro-

vinces. Chaque année, la Porte en fait partir quelques-uns. Le hasard détermine les pays où on les envoie, ils vont en Asie comme en Europe, avec une égale facilité, presque partout ils trouvent une population ennemie bien supérieure en nombre aux sujets osmanlis; ils ignorent la langue de leurs administrés, ils savent du caractère des habitants, de leurs usages, de leur histoire, ce qu'ils en ont entendu dire dans quelques rares conversations. Ni le courage des Arabes, ni l'activité des Grecs, ni l'énergie des Albanais, ni le sérieux et la ténacité des Slaves ne les effraient. A peine dans leur gouvernement, ils se sentent à leur place, ils y parlent en maîtres et s'y font respecter : ces hommes ont l'instinct du commandement. Le gouverneur le plus modeste vous reçoit toujours avec gravité ; si obligeant qu'il soit, si désireux qu'il se montre de vous être agréable, vous ne pouvez oublier qu'il est la puissance. Il n'a garde de se compromettre par des paroles inconsidérées ; il se renferme dans une réserve polie. A cette dignité extérieure, les hauts fonctionnaires turcs joignent souvent une rare finesse, d'autant plus précieuse qu'elle sait mieux se dissimuler. Le principal de leur rôle consiste à tout arranger à l'amiable, sans oublier leur

intérêt personnel, à veiller à la perception de l'impôt, surtout à maintenir l'ordre. On a souvent répété que le *zaptié* du Saint-Sépulcre à Jérusalem était le symbole de la puissance des Osmanlis. Ce gendarme est assis à l'intérieur de l'église, sous le porche ; il passe là tout le jour, regardant à peine ce qui s'accomplit sous ses yeux ; il fume, fait bouillir son café, cuire un plat de riz ou de légumes ; dans son immobilité somnolente, il paraît être l'image du mépris et de l'indifférence. C'est lui cependant qui règle les heures où chaque confession peut entrer au Saint-Sépulcre, qui ouvre et ferme le portail, qui d'un mot fait cesser le bruit ou chasse un intrus. Sans lui, l'église serait un lieu de luttes perpétuelles ; grâce à lui, l'ordre règne au tombeau de Jésus-Christ. A Pâques seulement, l'affluence est trop grande, il ne saurait suffire à sa tâche ; on lui substitue alors une compagnie de soldats turcs. Cette comparaison, déjà vieille, sera longtemps vraie : tout vali est plus ou moins un *zaptié* d'un ordre supérieur.

Quand on dit qu'une aristocratie administrative régit la Turquie ou plutôt l'exploite, il ne faut pas entendre que tous ces fonctionnaires sont de haute naissance. Ils sont tous, sinon

Osmanlis de race, tout au moins musulmans; beaucoup pourraient être appelés des parvenus. La voie ordinaire des honneurs, c'est de vivre dans la clientèle des grands. On ne peut trop insister sur l'importance de la clientèle en Turquie; le client arrive le matin chez son patron, fait antichambre des heures entières, se joint au cortége du maître quand celui-ci se rend à la mosquée, à la promenade, aux affaires. Vous voyez dans les grandes villes turques un homme suivi de vingt autres qui l'accompagnent respectueusement; souvent il ne les connaît pas tous, mais cette foule indique son autorité. Il en était de même dans la Rome ancienne. Un client assidu et adroit trouve toujours le moyen de rendre quelque service au patron, d'attirer son regard. L'usage ottoman des présents entre hommes se rattache au même principe : la nécessité de capter un protecteur. Dès que votre situation vous y autorise, vous ne manquez pas de multiplier les cadeaux; les belles fourrures tiennent une grande place dans ces présents, un pacha influent en reçoit par année jusqu'à deux ou trois mille : c'est là une véritable fortune. Il y a dans tous les palais une chambre des *fourrures*, qui souvent est le trésor de la maison. Un économe

de Roumélie m'en a montré avec orgueil une collection qu'il évaluait à vingt-cinq mille ; cinq ans dans un vilayet avaient suffi à la réunir. Quelquefois un pacha a le goût des fleurs ou des animaux curieux ; d'autres fois, mais plus rarement, il laisse voir la passion des *antika* (médailles, bas-reliefs, objets grecs et romains) ; cet archéologue improvisé possède bientôt un cabinet sinon choisi, du moins encombré. Personne ne voit mal à ces cadeaux. Il est tel ambassadeur de la Porte, très-connu dans le monde diplomatique et *gentleman* distingué, qui chaque année envoie au ministre des affaires étrangères une bague, une broche ou quelque autre objet précieux. Dans une telle société, les majordomes, les économes, les eunuques, les jeunes esclaves même exercent une réelle influence. Un client ne néglige aucun des serviteurs qui voient le maître dans l'intimité ; de là un art de l'intrigue qui est arrivé en Orient à la perfection. Il faut souvent vivre longtemps avec les domestiques avant de devenir pacha ; comment alors ne pas garder de sympathie pour ces hommes d'une condition inférieure ? A tout prendre du reste, le fonctionnaire le plus élevé a leurs goûts, leurs habitudes, leur éducation. Dans ce sens, l'aris-

tocratie ottomane conserve toujours des caractères très-démocratiques. Le pacha actuel d'Andrinople a eu des débuts modestes ; il est, dit-on, fils d'un pauvre boulanger chrétien de Roumélie. Dans sa jeunesse, un Turc puissant l'a pris à son service ; il l'a *étourkisé,* selon le mot du pays, c'est-à-dire circoncis. Ce petit domestique excellait à faire le café, nul mieux que lui ne savait entretenir le feu du narghilé ; il ne quittait pas son maître, il a appris à connaître les hommes en allumant les pipes des solliciteurs. De *cafedji* (faiseur de café), son talent l'a élevé à la charge d'économe ; il est devenu confident, secrétaire, employé à la poste, pacha de Syrie, enfin vali d'Andrinople. Hassam-Pacha, qui gouvernait Larisse en 1866, n'avait pas eu des débuts plus brillants ; à trente-cinq ans, il administrait une des provinces les plus importantes de l'empire, celle de Thessalie. Il m'a montré chez lui un *cafedji* de quinze ans qui apprenait à lire et auquel il préparait les plus belles destinées.

Les médecins tiennent leur place dans les intrigues des clients. Que ne peut un médecin sur un malade ! Mettre une femme de sa famille dans un harem est toujours aussi une rare fortune. Le *moutésarif* actuel de Filibé (gouver-

neur placé sous les ordres du vali), poursuivi par ses créanciers, est souvent menacé de destitution; quand ses affaires vont trop mal, sa femme, la *koukouna* (la dame) que nous avons rencontrée à Baba-Eskisi, part pour Stamboul, et là, grâce à ses amies et à ses parentes, obtient que son mari reste en charge. On dit parfois que la Turquie est gouvernée par les femmes. C'est là une assertion dont les Européens ne peuvent apprécier au juste la valeur; cependant il leur est facile de comprendre tout ce qu'il doit y avoir de vrai dans ce paradoxe. Les femmes turques sont actives et n'ont pas dans la vie ottomane la réserve timide que nous leur supposons. L'autre jour, pendant que je présentais mes *salamaleks* au vali d'Andrinople, entre une Turque de vingt ou vingt-cinq ans, elle traverse le salon d'un pas décidé et s'arrête devant le gouverneur; là, sans attendre, elle lui dit que son mari est à l'armée — elle ne sait où — qu'il ne touche pas sa solde, puisqu'il ne lui envoie pas un para, que c'est là une indignité. Sa voix s'élève, le ton devient impérieux; le pacha trouve la chose toute naturelle, et ordonne de donner un à-compte à la plaignante. Les femmes sont sûres de l'impunité. Un homme qui les rudoie-

rait serait déshonoré. On les voit partout à Constantinople, dans les ministères, pénétrer jusqu'aux fonctionnaires les plus hauts et plaider leur cause avec cette insistance qui ne cédera pas, parce qu'elle est sous l'empire d'une idée fixe. On sait que la Turquie a créé à Péra un collége français. Quand on afficha le règlement, on y mit, pour la forme, que les mères musulmanes pourraient venir voir leurs fils le vendredi. Il semblait qu'il ne dût pas y avoir foule. Le premier jour de parloir, la maison vit arriver deux ou trois cents femmes turques, qui, sans rien entendre, sans s'inquiéter d'autre chose que de leur volonté, se répandirent dans toute la maison. Ce fut une invasion : cours, dortoirs, cuisines, classes, appartements des répétiteurs, rien ne fut respecté. Le directeur, M. de Salves, dut les laisser maîtresses de la place; le lendemain, on supprima du règlement le malheureux article. Ces femmes ne sont pas seulement des enfants espiègles, elles ont beaucoup de bon sens et savent très-bien suivre un raisonnement. Ici, à Andrinople, une maison chrétienne, où je vais quelquefois, a pour propriétaire une jeune femme turque de condition assez ordinaire; il est intéressant de l'entendre

discuter avec le chef de la famille, refuser ou promettre une réparation, réfuter les mauvais arguments. Pour parler à travers un voile de tulle qui relève sans doute sa beauté et qui donne à ses yeux un éclat éblouissant, pour cacher sa taille sous les vastes plis d'un domino rose, cette petite personne ne manque ni d'esprit, ni de fermeté; elle en remontre aux Grecs eux-mêmes. Du reste, dans cette capitale du vilayet, le voyageur a un sujet d'études qui peut l'instruire : ce sont les écoles mixtes ottomanes. Filles et garçons s'y trouvent confondus, chaque banc compte une vingtaine d'écoliers des deux sexes, le plus capable est le moniteur des autres. J'ai toujours remarqué que les filles avaient le privilége de régenter les petits garçons. Il faut les voir diriger la lecture, imposer silence, choisir les modèles, conduire la main de ceux qui apprennent à écrire. Leurs figures très-fraîches que ne cache pas encore le voile des femmes, leurs robes de couleurs voyantes semées d'or, relevées par de grandes fleurs rouges et vertes, donnent à ces maîtresses d'école un air étrange et charmant; votre visite ne les effraie guère, elles ont la gaîté des enfants les plus aimables. L'école finie, elles chaussent leurs babouches et s'en vont

gravement, leur Coran sous le bras. L'infériorité native des femmes dans ces contrées, vis-à-vis des hommes, est une chimère. A Brousse, où on emploie les paysannes turques dans les fabriques de soie, elles sont des ouvrières excellentes. Il est telles dames osmanlis du Bosphore qui savent le français et qui envoient régulièrement leur eunuque acheter à Péra, à l'arrivée des paquebots de Marseille, nos romans du jour. Ce sont là, il est vrai, des exceptions, mais ne sait-on pas que beaucoup ont une instruction orientale assez développée et se plaisent à la poésie? Avec le temps, dans le harem, cette vie d'intrigues et de querelles sans fin, l'abandon où la plupart tombent forcément, l'abus des sucreries et des cigarettes, peuvent atteindre en partie leur santé et par suite leur intelligence; elles gardent encore assez d'esprit pour avoir sur les hommes une grande influence. N'en point tenir compte quand on se propose en Turquie de devenir un personnage de quelque importance, ce serait négliger une grande force.

Les divisions administratives turques sont très-simples : un vilayet ou province est partagé en arrondissements ou *sandjaks,* le sandjak en *kazas,* qui répondent à nos cantons, le kazas en

communes ou *naïés*. Un moutésarif gouverne le sandjak, un caïmacan le kazas, un mudir la commune. La province d'Andrinople comprend cinq sandjaks, celui de Rodosto, que nous avons visité en partie, ceux d'Andrinople, de Filibé, de Gallipoli et d'Islimié; dans chaque sandjak, on compte sept ou huit kazas. Les chefs administratifs, depuis la réforme, sont assistés de conseils destinés à représenter les intérêts des habitants, musulmans et chrétiens. Le conseil ou grand *mesliss,* qui siége au chef-lieu du vilayet, se compose du président de la magistrature, des trois directeurs des finances, de la correspondance, des affaires étrangères, des chefs religieux des communautés non musulmanes et de quatre autres membres : deux de ces membres sont élus par la population musulmane, deux par la population non musulmane. Le mot *élu,* dont se servent les habitants de la Roumélie, n'est pas très-juste. Les membres qui font partie de droit du conseil d'administration dressent une liste de douze personnes, six musulmans et six non musulmans, habitants notables qui paient 500 piastres [1] de contributions

1 La piastre vaut 23 centimes.

directes, et l'envoient en même temps aux cinq sandjaks; dans chaque sandjak le conseil administratif de cet arrondissement choisit sur cette liste les huit personnes qu'il souhaite de voir entrer au grand mesliss. Le secrétaire du vilayet forme un tableau récapitulatif sur lequel figurent seulement les huit noms qui ont obtenu le plus de voix. Le vali prend alors sur ce tableau deux musulmans et deux non musulmans qu'il propose au grand-vizir comme membres du conseil. Les mesliss des sandjaks sont formés d'après les mêmes règles. Pour les conseils d'administration de kazas, les listes, faites au sandjak, sont adressées aux communes, qui éliminent un tiers des éligibles. Ce sont les anciens qui sont chargés de cette tâche; la nomination définitive appartient au moutésarif [1].

1 Le conseil administratif du sandjak est composé du cadi du kazas central, des chefs spirituels de la population non musulmane, du sous-directeur des finances, du directeur de la correspondance du sandjak et de quatre membres, dont deux musulmans et deux non musulmans. Dans chaque sandjak est un comité électoral composé du moutésarif, du cadi, du mufti du chef-lieu, du sous-directeur des finances, des chefs religieux des communautés non musulmanes et du secrétaire-général du sandjak. Le comité, sur la liste des éligibles, choisit pour le conseil d'administration des personnes en nombre égal au triple de celui des membres à

Ce système d'élection, en apparence très-compliqué, se ramène à quelques principes faciles à comprendre. Un fonctionnaire turc forme une liste d'éligibles, la soumet à des conseils qui peuvent écarter un tiers des noms, et nomme ensuite le membre qui lui plaît, ce qui équivaut à la nomination directe par l'autorité.

Le § 13 du *hatti-houmaïoum* est ainsi conçu : « Il sera procédé à une réforme dans la composition des conseils provinciaux et communaux pour garantir le choix des délégués des communautés musulmanes, chrétiennes et autres, et la liberté des votes dans les conseils. Ma Sublime-Porte avisera aux moyens les plus efficaces pour connaître exactement et contrôler les résultats des délibérations et des décisions pri-

nommer à ce conseil, la moitié représentant la population musulmane, et les autres les communautés non musulmanes. La liste des membres formée par le comité est distribuée aux kazas formant le sandjak. Le conseil d'administration et le tribunal réunis de chaque kazas choisissent sur cette liste un nombre d'éligibles égal au double de celui des membres à nommer au conseil, et transmettent la liste des élections au chef-lieu du sandjak. Au chef-lieu du sandjak, les listes d'éligibles sont dépouillées par le secrétaire de la correspondance. La liste des éligibles est réduite aux deux tiers en retranchant les noms qui ont obtenu le moins de voix ; un procès-verbal est rédigé et adressé au vali, qui choisit sur cette liste deux musulmans et deux non musulmans.

ses. » La Turquie, comme on le voit, ne s'est pas compromise par des promesses formelles; une certaine solennité vague est le ton ordinaire de ses déclarations diplomatiques. Cependant il a suffi qu'elle mît dans la loi des vilayets le mot *élection* pour que les publicistes d'Occident se fissent l'idée la plus étrange de ces réformes. N'a-t-on pas écrit des phrases comme celle-ci : « L'institution des vilayets établit une participation de tous à la gestion de leurs intérêts, c'est en un mot une égalité de droits et de devoirs qui dépasse toutes les espérances, » ou encore : « les conseils provinciaux et communaux sont élus au moyen du suffrage universel; les chrétiens ont leur part dans les affaires publiques; la loi leur accorde les mêmes droits qu'aux musulmans; l'autorité ne présente jamais ses candidats aux électeurs, elle n'exerce pas la moindre influence sur les élections? »

Pour admettre un seul instant de pareilles affirmations, il faut connaître bien peu la Turquie. Dans la province d'Andrinople par exemple, qu'est le grand *mesliss?* Une assemblée où le président est Turc; viennent ensuite les cinq premiers fonctionnaires du gouvernement, tous Osmanlis, puis deux musulmans élus, en tout

huit musulmans. A côté d'eux, nous trouvons l'archevêque grec, l'évêque bulgare-uni, le rabbin et deux chrétiens, c'est-à-dire cinq non-musulmans. L'évêque bulgare-uni n'a aucune autorité; chef d'une petite communauté sans influence, il est de plus l'adversaire naturel de l'archevêque grec; j'en dirai autant du rabbin. Depuis Mahomet II, les Juifs ont toujours été les serviteurs dévoués des Turcs. Quant à l'archevêque orthodoxe, il faut se garder de croire qu'il représente une opposition active; sauf quelques rares exceptions, les chefs du clergé grec sont de véritables Byzantins. Ils exploitent leur évêché comme le vali sa province; ils ont besoin de l'autorité musulmane pour maintenir les fidèles dans l'obéissance, pour toucher les redevances qui leur sont dues. Ce sont le plus souvent des moines d'une surprenante ignorance, qui n'ont que bien peu l'intelligence et l'activité propres à leur race. Il faut reconnaître que de longs siècles de soumission ont contribué à leur faire perdre le sentiment de leur dignité. Le patriarche de Constantinople du reste leur donne l'exemple; on sait par quel discours, rempli d'éloges emphatiques, il accueillit le sultan lorsqu'il revint de l'exposition de Paris. Dans nom-

bre d'évêchés et d'écoles ecclésiastiques, le portrait d'Abdul-Aziz est orné des légendes les plus élogieuses. Parfois le caïmacan et l'évêque grec sont d'excellents amis; à Volo, en 1866, ces deux notables personnages passaient les soirées ensemble; ils étaient, répétaient-ils, l'un et l'autre des exilés volontaires qui avaient consenti à venir habiter cette ville pour refaire leur fortune, singulièrement endommagée; ils comptaient s'en aller le plus tôt possible; ils se consolaient dans un tête-à-tête où ils buvaient du *raki* (sorte d'anisette bien connue des voyageurs en Orient) jusqu'à en perdre la raison. Les deux membres non musulmans du mesliss sont choisis parmi les personnes sûres; le gouverneur n'a pas de peine à les trouver. Il ne faut pas s'imaginer les riches chrétiens de Roumélie toujours en fureur contre les Turcs. Beaucoup sont fermiers de l'impôt, d'autres ambitionnent une protection qui leur permette d'obtenir de sérieux avantages commerciaux. A l'occasion sans doute ils revendiqueraient énergiquement leur indépendance; en attendant, ils s'accommodent à leur mal; il y a même parmi les Grecs des hommes trop prudents qui ne voudraient pour rien au monde être soupçonnés de sympathie en faveur du royaume hel-

lénique. Les projets de la Grèce les effraient; ils répètent que ce petit État ne tient pas ses promesses, qu'il n'a su en trente ans que jeter des pillards sur la Thessalie, qu'au lieu de s'y réfugier en foule de la Turquie, les raïas qui ont eu la folie d'y émigrer doivent aujourd'hui en revenir. Cette riche bourgeoisie se défie parfois de l'université d'Athènes, qui exalte, dit-on, les jeunes gens; elle préfère envoyer ses fils en France ou en Angleterre. Un des banquiers les plus importants d'Andrinople, personnage très-réservé, m'emmena l'autre jour faire une longue promenade; quand nous fûmes à deux lieues de la ville au milieu d'une grande plaine, il regarda avec soin à l'horizon, et, sûr que personne ne nous écoutait, m'avoua à voix basse la préoccupation qui l'obsédait. « Est-il vrai que la Grèce songe à une invasion en Thessalie? Ce serait notre ruine à tous! »

On doit tenir compte de ce parti, il est influent; la démagogie athénienne ne fait trop souvent que le confirmer dans ses opinions. Toutefois il faut reconnaître que la haine des Turcs et l'habitude de les flatter s'accordent naturellement dans l'âme d'un Grec. Tel grand propriétaire qui envoie ses offrandes à l'association de Paris pour

l'encouragement des études grecques et au *syllogos* de Constantinople, académie hellénique qui a déjà fourni une carrière honorable, n'aura pas de repos qu'il n'ait décidé le pacha d'Andrinople à venir passer un jour à sa maison de campagne. Ce sera alors une fête splendide, pour laquelle il aura fait venir de Belgrade, de Constantinople, de Vienne même, les objets les plus luxueux. Un savant de cette province vient de publier sur l'histoire ancienne du pays une monographie en grec moderne; c'est un patriote émérite; cependant il n'a pas assez d'éloges pour le sultan, et rien ne l'y forçait, car ce souverain n'a aucun rapport avec les rois odryses, et quel Turc lira cette brochure? Tous les contrastes sont dans ces natures à demi orientales. Un journaliste de Constantinople, qui en Grèce passait pour très-philhellène, n'a pas fait difficulté de solliciter la place de secrétaire chez le vali de La Canée; il ambitionnait la mission de soumettre l'île à la puissance ottomane; ses amis politiques n'ont vu aucun mal à cette conduite. Un des membres les plus distingués de la diplomatie turque contemporaine a passé sa jeunesse à Athènes dans les bureaux des affaires étrangères. Durant la guerre de Crète, les mêmes ban-

quiers à Constantinople s'inscrivaient en secret pour donner des armes aux insurgés et offraient un emprunt à la Porte. Si bien disposés que nous soyons à l'égard des Grecs, il faut nous habituer à ces antithèses sous peine de ne rien comprendre à l'Orient.

Ce n'est pas assez de remarquer le petit nombre de voix accordées aux non musulmans dans le conseil général des vilayets, il faut noter qu'il n'y a pas dans la province plus de sept cent mille Turcs ; ainsi un million trois cent mille non musulmans n'ont que cinq représentants pendant que les Osmanlis en ont le double. Dans d'autres provinces, les proportions sont plus étonnantes encore. En Epire, par exemple, les chrétiens sont dix fois plus nombreux que les musulmans ; ils n'ont cependant pas plus de conseillers que ceux de Roumélie. Dans le sandjak de Janina, nous avons le tableau suivant : un vali président, sept fonctionnaires, trois élus mahométans, en tout onze mahométans sur quatre mille deux cent quarante-six habitants de religion musulmane, soit un sur trois cent quatre-vingt-six — deux chrétiens élus sur soixante-un mille cent cinquante habitants, soit un sur trente mille cinq cent soixante-

quinze, — un élu israélite sur un mille cinq cents habitants. Dans les sandjaks d'Arta et de Prévésa, les chrétiens sont vingt fois plus nombreux que les musulmans. Ce qui est plus étrange, c'est que, dans beaucoup de cantons où les musulmans n'avaient autrefois aucune autorité, la loi sur les vilayets leur donne une sérieuse puissance ; l'administration mixte en effet, c'est l'introduction forcée des musulmans dans le conseil, n'y eût-il dans ce kazas que cinquante Turcs. — Metzovo n'est habitée par aucun musulman ; en 1856, pour la première fois, les habitants ont vu les autorités chrétiennes partager leur pouvoir avec le mudir et le cadi.

Les deux chrétiens du conseil d'administration à Andrinople et dans les autres villes de Roumélie ne peuvent avoir la vocation du martyre. Ils vont à jour fixe au séraï, assistent aux délibérations ; tout ce qu'on en doit exiger, c'est que dans certaines occasions ils présentent quelques remontrances sur une mesure trop absurde. En général, quand vous demandez à un raïa : « Que fait le conseil ? en êtes-vous satisfait ? » il vous regarde tout étonné : le conseil tient si peu de place dans ses soucis ! A force d'insister, vous finissez par être compris « Ah ! oui, le

conseil des *péké;* par la Panagia (par la Vierge), que voulez-vous qu'il fasse ? » Le mot *péké* veut dire *oui;* il désigne en langage populaire ces assemblées où, pour le moment, les membres ne disent jamais non.

II

Dans le vilayet de Roumélie, l'organisation des tribunaux est moins imparfaite que celle des conseils administratifs. La hiérarchie judiciaire comporte un tribunal civil et criminel par kazas, un tribunal supérieur par sandjak, une haute cour au chef-lieu de la province ; d'Andrinople, on peut appeler en cassation à Stamboul. Dans chacun de ces tribunaux, le nombre des juges ou *mumeisz* est de six, trois musulmans et trois non musulmans. La loi dit qu'ils sont élus par les musulmans et les chrétiens, ce serait là une disposition d'un libéralisme inconnu aux États de l'Europe les plus avancés ; ils sont nommés par les mêmes procédés que les conseillers de gouvernement, c'est-à-dire par l'autorité administrative. Dans le sandjak et le kazas, le cadi est président de droit, la haute cour a pour chef le *muffetichi;* un fonctionnaire ottoman désigné

par le gouverneur assiste à toutes les séances, enfin les secrétaires sont Turcs. Aux termes de la loi, ces tribunaux devraient juger d'après les codes français, modifiés seulement dans quelques parties. Le code pénal a été introduit à Andrinople en 1866 ; il était officiellement en usage à Rutchuk dès 1864. Dans la pratique, ces tribunaux diffèrent encore assez peu de l'ancienne justice musulmane. Les cadis et les muftis, qui ont passé leur jeunesse dans les médrésés ou écoles religieuses, connaissent le Coran ; ils ont une répugnance instinctive pour nos codes, qu'ils ne veulent pas étudier. Ces hommes, qui gardent obstinément le costume d'autrefois, représentent toujours l'ancienne Turquie. On les voit dans les mosquées, accroupis sur une natte, enseigner la loi à des élèves qui seront, comme eux, partisans des vieilles idées. Ils chantent leur leçon sur un ton traînant et se balancent sans se fatiguer, laissant tomber le corps en avant, puis le ramenant en arrière avec une régularité parfaite; ainsi faisaient les mollahs du temps de Mahomet II et même les contemporains des Ommiades. Si vous leur parlez, ils ont peine à ne pas vous appeler *giaour*. Je m'étais assis dans une excursion à côté de l'un d'eux qui ex-

pliquait la loi à l'ombre d'un grand platane. « Je vois bien, me dit-il, que tout est perdu; vous autres infidèles, vous voyagez librement chez nous, et le sultan va dans votre pays! » En 1866, à Larisse, Hassam-Pacha m'avait convié à un dîner. Tous les invités, au nombre d'une trentaine, beys, employés des administrations, officiers, portaient le costume de la réforme; le linge damassé et l'argenterie brillaient sur la table, le vin étincelait dans les carafes de cristal, on eût pu se croire en Europe. C'était le 25 juin, jour de la fête d'Abdul-Aziz. « En attendant qu'on serve, me dit Hassam, il faut que je vous montre la Turquie d'autrefois. » Nous traversons tout le séraï; à l'autre extrémité, dans une chambre à peine éclairée, nous trouvons cinq Turcs accroupis en silence autour d'une vaste chambre. Ils fumaient sans mot dire : c'étaient le cadi, le mufti et trois mollahs. Ils n'avaient pu refuser de venir à la fête de leur seigneur et maître, ils firent au pacha avec une politesse froide les salamaleks d'usage, mais ne dirent pas un mot; le lieu où ils se tenaient, leurs turbans verts, leurs longues robes, leur profonde tristesse surtout et le dédain avec lequel ils nous accueillirent, tout cela n'était-il pas

la plus éloquente des protestations? Comment veut-on que ces vénérables antiquités aient quelque sympathie pour notre code?

Les parties engagées dans un procès n'ont pas la moindre connaissance de nos lois, c'est ce qui augmente la confusion; il n'y a dans le pays, ni avocats, ni écoles où ils puissent se former. On trouve à Andrinople quelques jeunes gens qui font le métier de renseigner les plaideurs; on les appelle d'un mot turc qui signifie les rusés *(mousévir)*. L'indépendance des juges chrétiens est à peu près nulle; effrayés de la mission dont ils sont chargés, ils ont surtout à cœur de ne pas se faire d'ennemis. Dans une grande ville comme Andrinople, le tribunal ne peut refuser toujours d'accepter le témoignage des chrétiens, les consuls interviennent, menacent, intimident; mais dans les trois quarts des sandjaks vingt témoins chrétiens ne suffisent pas, si on ne peut en même temps produire un Turc. C'est au point que, si l'affaire à juger s'est passée dans un village où il n'y ait pas de musulmans, le plaignant se voit forcé d'acheter le témoignage du premier Turc venu, qui vient affirmer ce qu'évidemment il ne peut connaître. L'opinion générale veut que tous les juges soient plus ou moins sensibles au

bakchich; « point de bakchich, pas de juge, » dit un proverbe grec. Je sais qu'un voyageur ne peut croire sur ce point tout ce qu'on lui raconte; cependant les Turcs avouent facilement l'influence des présents sur les tribunaux. La Sublime-Porte dans ses rescrits officiels a fait plusieurs fois des aveux surprenants à cet égard. D'après ce que je vois ici, un procès civil est une affaire qu'il faut arranger à l'amiable; on visite longuement ses juges, on fait agir tous les moyens d'influence dont on dispose; la cause n'arrive au tribunal que pour le prononcé de la sentence. Les contestations commerciales, soumises à une chambre spéciale qui porte le nom de *tidjaret,* sont l'objet d'un examen plus sérieux. Le plus souvent ceux de ces procès qui ont quelque importance sont soutenus par des Européens; les drogmans y interviennent, force a été aux tribunaux de connaître nos lois, force leur a été de les appliquer; c'est une habitude qu'ils commencent à prendre. Pour les affaires criminelles, quand les questions de race ou de religion n'y sont pas trop évidemment mêlées, la sentence est d'ordinaire équitable; mais, comme on le pense facilement, c'est le cadi seul qui prononce, et il applique les lois du Coran.

Chaque sandjak a un juge d'instruction qui, assisté de deux aides, est chargé des enquêtes. L'activité et le zèle de ce personnage sont toujours modérés. « Il n'y a pas de route, me disait l'un d'eux. Le climat de ce pays-ci est pluvieux; les distances sont immenses; avec la meilleure volonté du monde, je fais 5 ou 6 lieues dans ma journée. Quelle espérance voulez-vous que j'aie de saisir un voleur on un assassin? » Ce fonctionnaire découragé prenait placidement le parti de son impuissance. Quand un crime est commis dans un canton éloigné, si les intéressés ne prennent pas l'affaire en main, avant que le juge soit prévenu et qu'il se soit décidé à se mettre en route, le coupable peut être loin. Il n'y a guère que les crimes éclatants, par exemple les vols à main armée dans les lieux très-fréquentés, que l'autorité ait à cœur de poursuivre. C'est qu'alors le vali a de bonnes raisons pour ne pas rester indifférent. N'est-il pas responsable de la sécurité de la province? Les Européens qu'on trouve fixés en Orient prétendent d'ordinaire qu'en ce pays il n'y a pas de justice, que tout y est donné à la faveur; étudier ces tribunaux leur paraît la plus étrange des naïvetés. Dans cette inextricable confusion, ils ne voient qu'un prin-

cipe, le *bakchich*. L'ordonnance sur les tribunaux est encore nouvelle, c'est là son plus grand tort. Quant à l'intimidation que les Osmanlis exercent sur les juges, il est un peu surprenant que dans la Turquie d'Europe, où on compte onze millions de chrétiens contre quatre millions de musulmans, la majorité, qui a le droit légal d'exprimer son opinion, se plaigne toujours de ne pouvoir le faire. Qu'on imagine les circonstances les plus défavorables, dix fois sur vingt les chrétiens peuvent essayer de parler hautement. Par malheur les vieilles habitudes sont tenaces : on aime mieux faire de la diplomatie avec les Turcs, transiger avec eux, et, il faut dire le mot, à certains jours être leur complice. Pour les notables qui exercent les fonctions de juges, cette manière d'agir est certainement fructueuse ; mais elle ne relève ni la morale, ni la dignité des raïas. Les Grecs en Turquie vous citent mille décisions scandaleuses ; vous en avez les oreilles assourdies; je ne sais ce qui doit le plus indigner, ou de l'iniquité des jugements rendus par le cadi ou du silence des chrétiens qui ont simplement apposé leur cachet au bas d'une sentence qu'ils savaient injuste. Si imparfaite que soit la loi actuelle, les chrétiens doivent accepter ce qu'elle a

de bon ; qu'ils soient des juges sérieux et intègres, surtout qu'ils sachent bien que la liberté ne se conquiert pas par des compromis. Ils ont raison, rien au monde n'est plus précieux que l'indépendance, mais ceux qui en sont privés n'ont-ils jamais aucun reproche à se faire?

On trouve au séraï huit bureaux de finances, quatre pour les revenus du sandjak d'Andrinople, quatre pour ceux du vilayet tout entier. Le bureau de l'*emelac* pour le sandjak perçoit les droits sur les ventes, les héritages, conserve les titres de propriété; celui de l'*escaf* touche les redevances dues autrefois aux mosquées, et que l'État s'est attribuées il y a quelques années ; le troisième est chargé des passeports ou *teskérés*, qui sont soumis à une taxe. D'après la loi, un habitant ne peut faire une courte absence sans un permis qui indique le nom et le domicile du voyageur ; dans la pratique, ces prescriptions sont rarement observées. Le quatrième bureau, plus important que les précédents, centralise les dîmes, la capitation, la taxe dite du rachat militaire et tous les autres impôts. On ne comprend pas aisément comment fonctionnent ces quatre services. Vous venez faire constater une

hypothèque, l'employé vous donne une attestation écrite, mais n'en garde aucune inscription, ce qui, selon nos habitudes, est tout à fait bizarre. En échange du droit sur les héritages ou sur les ventes, le contribuable ne voit pas ses titres de propriété transcrits sur des registres publics, les impôts de cette classe ne sont en réalité que des droits de timbre. De longues bandes de papier portent l'indication des biens des mosquées des propriétés de l'État, et le cadastre, ou ce qu'on appelle de ce nom en Turquie; mais comment se reconnaître sur ces rubans, surtout si le fonctionnaire n'a pas un zèle irréprochable? Il en est de même pour tous les états, auxquels, dirait-on, il faut sans cesse recourir. Les quatre bureaux chargés de réunir les revenus du vilayet ont les mêmes noms que les bureaux du sandjak, mais des attributions plus larges. On y remarque de grands sacs de cuir à deux poches qui servent à porter l'argent à Stamboul; le directeur des finances charge ces sacs sur un cheval, et le Tatar s'en va avec ces trésors au milieu de la Roumélie jusqu'à la capitale.

La plupart des impôts sont affermés. C'est le conseil d'administration qui les adjuge, c'est-à-dire le gouverneur. La loi défend au vali de s'at-

tribuer lui-même les fermes : on voit facilement qu'il lui est aisé de trouver des prête-noms et surtout de favoriser qui lui plaît. Ce système des fermes est déplorable. Une anecdote entre mille. Dimitraki, qui est influent et possède un capital disponible, achète la dîme d'un canton pour mille bourses [1] ; il la revend le soir même pour mille deux cents bourses à Nicolas, qui est moins avancé dans l'amitié du gouverneur. Nicolas traite de gré à gré avec les gros propriétaires, qu'il pourrait beaucoup ennuyer, si la fantaisie lui en prenait ; les contribuables riches s'arrangent à l'amiable avec le dîmier ; à ce prix, ils sont libres de couper leur blé, de le battre et de le rentrer quand il leur plaît. Restent les pauvres gens ; ceux-là sont à la merci du fermier des impôts. D'ordinaire, il les livre à des agents inférieurs, quelquefois à ses domestiques, auxquels il cède par portions les revenus à toucher. Il faut voir dans les villages aux environs d'Andrinople l'homme de la dîme, souvent un Juif ou un Arménien, aux prises avec les paysans bulgares. Son insolence, la soumission et la terreur de ceux qui se regardent comme ses esclaves,

1 La bourse vaut 112 francs

sont un des plus tristes souvenirs que laisse un voyage en Orient. Le paysan est sans défense ; il n'a ni force pour résister, ni esprit pour se retourner. Souvent des coches sur une baguette de bois sont le seul document qu'il possède pour prouver qu'il a déjà acquitté en tout ou en partie ce qu'il devait. Ainsi l'impôt passe par quatre et cinq intermédiaires ; qu'importe maintenant qu'il soit fort ou faible, ne sera-t-il pas toujours écrasant? En 1851, M. Cor, attaché à l'ambassade de France, estimait les revenus de l'empire à cent soixante-huit millions de francs tout au plus ; depuis qu'en 1861 la Turquie, comme si elle avait une comptabilité sérieuse, essaie de publier des budgets, les revenus officiels n'ont guère dépassé trois cents millions. Ces chiffres, sans doute exagérés, sont bien faibles pour un empire de trente-six millions d'habitants ; mais la somme que touche le trésor est-elle autre chose qu'une minime partie de ce qui a été enlevé aux contribuables?

Les impôts en Turquie n'ont d'autre objet que de faire vivre l'aristocratie ottomane, qui exerce les charges publiques. La liste civile du sultan et les traitements des hauts fonctionnaires accaparent le plus net des revenus ; on consacre aussi

quelque argent à la marine pour que le drapeau rouge à croissant blanc puisse se promener sur les côtes, et on paie l'armée quand on le peut. Il n'est pas rare que la solde des troupes soit due depuis six mois et plus. Les petits employés aussi sont loin d'être toujours payés; les généraux, les valis, les mollahs, ont le privilége de ne pas attendre leurs traitements. Le président du tribunal d'appel à Andrinople touche soixante mille francs par an, le vali plus de cent mille francs, le sous-directeur du vilayet dix-sept mille francs, le moutésarif et le cadi de chaque sandjak vingt-huit mille francs, le caïmacan de kazas de six à huit mille francs. Ces chiffres paraîtront très-élevés pour un pays qui a de si médiocres revenus; mais telles sont les dépenses que le harem et le manque d'ordre imposent aux Turcs, que presque tous ces fonctionnaires ont peine à vivre avec leur traitement. Quant aux petits employés, un grand nombre touchent à peine deux cents piastres par mois, ce qui, dit-on tout haut dans le pays, leur donne le droit de voler; d'autres ne touchent même rien du tout, ils sont surnuméraires dix et douze ans de suite.

Andrinople possède une des quatre écoles militaires fondées en 1847 dans l'empire ottoman;

les autres sont à Brousse pour l'Anatolie, à Damas pour la Syrie, à Monastir pour la Bosnie, l'Albanie et la Macédoine. Elles sont destinées à former des élèves pour l'école impériale militaire de Constantinople. Le nombre des élèves à Andrinople varie de quatre-vingts à cent; ils ont de douze à vingt ans. Les classes sont au nombre de cinq. On apprend dans la première les grammaires arabe et persane, la religion et l'écriture; dans la seconde, la syntaxe, la littérature et l'arithmétique; dans la troisième, la grammaire turque, la géographie, les éléments du français; dans la quatrième, l'histoire ottomane, la grammaire française, l'algèbre, l'art épistolaire; dans la cinquième, la géométrie, la cosmographie; cette classe comporte de plus des exercices de composition et de conversation en notre langue. Le cours de dessin est obligatoire pour les cinq années. Presque tous les élèves sont mahométans; je n'ai compté que deux Grecs, deux Bulgares et un Arménien. Le régime de l'école est l'internat, le costume celui de l'armée. Chaque enfant reçoit une paie de 25 piastres par mois; l'habillement et l'entretien sont aux frais de l'État. Si les parents déclarent que leur fils ne restera pas au service de la Porte

soit dans l'armée, soit dans l'administration, ils doivent une pension de 3,000 piastres par an. L'école compte onze professeurs, placés sous les ordres d'un chef d'escadron ; plusieurs d'entre eux ont étudié en France.

On remarquera que dans le programme l'arabe et le persan précèdent l'étude du turc ; le turc littéraire en effet ne peut s'enseigner, si on ne connaît auparavant ces deux langues, qui lui prêtent une partie de leur vocabulaire. C'est là une des raisons qui rendent difficile l'instruction dans l'empire ottoman ; ce sont trois syntaxes et non une qu'il faut apprendre pour écrire le turc littéraire et même la langue administrative. Le français tient une place importante dans l'enseignement de l'école : il n'y figure pas pour la forme. Des élèves osmanlis qui n'ont jamais quitté la Turquie soutiennent parfaitement une conversation dans notre langue ; dans la cinquième classe, plusieurs la parlent avec une rare correction : ils ne feraient pas, il est vrai, comme les petits Arabes de Syrie, des narrations dignes de notre baccalauréat ; il est déjà surprenant que leurs progrès soient aussi complets. On ignore en général que depuis quinze ans une partie de la jeunesse d'Orient parle le français : ce n'est

pas ici le lieu d'insister sur une nouveauté aussi importante; mais, à la fin de ce voyage, quand nous essaierons de préciser le genre d'influence que chacune des nations européennes peut exercer sur l'empire ottoman, il sera nécessaire de tenir grand compte de ce fait. Si les élèves de l'école d'Andrinople savent aussi bien le persan et l'arabe que la géographie, l'histoire et l'arithmétique, le succès de l'enseignement est remarquable. Des deux histoires turques dont ils se servent, l'une, celle de Djeveded-Pacha, est composée d'après les historiens ottomans; l'autre, due à Haïdoulla-Effendi, s'inspire parfois des ouvrages européens. J'ai pu interroger plusieurs élèves, même les voir d'assez près en dehors de la classe; ils m'ont laissé une impression excellente. Ils sont sérieux et sensés; la discipline est à peine nécessaire pour les faire obéir. Il est étrange qu'avec de pareils éléments la Turquie ne puisse réformer son personnel administratif; il faut que la force de l'habitude, l'empire des vieilles idées, soient encore bien puissants.

Au-dessous de l'école militaire se trouvent deux *ruchdiés* ou colléges secondaires, ils ont été créés en 1858; l'un compte trente élèves, l'autre

cinquante; l'enseignement y est aussi tout laïque, par opposition à celui des mosquées; il comporte le turc littéraire, c'est-à-dire le persan et l'arabe, la géographie, l'arithmétique et la calligraphie, qui, en Orient, est toujours un art assez difficile. Cinquante-deux écoles primaires ottomanes enseignent la lecture et les éléments de l'écriture. C'est dans ces petites classes, où les garçons et les filles sont mêlés, qu'on peut, comme on l'a vu déjà, le mieux se rendre compte de l'intelligence des femmes turques. Il y a de plus à Andrinople dix-sept *médrésés* où se forment les muftis, les cadis et tous ceux qui se destinent aux fonctions religieuses. Dans ces médrésés, les kodjas ou savants enseignent gratuitement. Chaque médrésé dépend d'une mosquée qui paie les professeurs; les élèves sont nourris par des *cuisines* publiques, fondations pieuses qui ont aussi pour objet de distribuer des soupes, du pain et de la viande aux mendiants. La prosodie, la logique, l'astronomie, l'ancienne physique des Orientaux du moyen âge, la théologie, la philosophie, les mathématiques et la rhétorique, occupent la plus grande partie du temps dans les médrésés; l'enseignement s'y fait en arabe. Chaque médrésé compte en moyenne

cinq ou six élèves. Dans ces vénérables écoles, les élèves consacrent de longues heures à des études qui perdent tous les jours de leur intérêt depuis que la Porte cherche à emprunter à l'Occident ses méthodes et ses procédés. — On suppose peut-être qu'une armée considérable maintient le vilayet d'Andrinople dans l'obéissance. Cette force militaire se compose de deux mille hommes, tous Polonais, qui forment une légion étrangère. Ces quelques chrétiens et un petit nombre de gendarmes turcs sont les seuls soldats de la province. Il est telle ville de six mille et sept mille âmes qui a pour unique garnison dix *zaptiés* et un sergent.

III

Le Vieux-Séraï, ou palais du sultan à Andrinople, fut bâti dans la seconde moitié du quatorzième siècle, sous le règne de Murat I[er]. Bien qu'il soit aujourd'hui en ruine, il n'en reste pas moins un des monuments les plus précieux que possède l'empire ottoman. Le séraï de Stamboul, élevé par Mahomet II à l'entrée de la Corne-d'Or, sur l'emplacement occupé au moyen âge par la demeure des césars byzantins, a au-

jourd'hui disparu. On n'y trouve plus au milieu des cours et des jardins que des kiosques tout modernes; sauf un ou deux pavillons persans, toutes les chambres ne présentent guère que l'ameublement européen, des fauteuils achetés à Paris, des tapis, des tentures de soie et des bronzes de France. Malgré l'état d'abandon où le laissent les Osmanlis, le palais de Murat Ier conserve encore un aspect tout oriental. Il s'élève à un quart d'heure au nord d'Andrinople, sur les bords de la Tondja; une antique forêt le sépare de la ville; on y arrive en traversant deux ponts monumentaux jetés sur les bras de la rivière; quelques *zaptiés,* gardiens indifférents de cette demeure, vous laissent entrer et tout voir à loisir. Le visiteur pénètre d'abord dans une cour immense, qui n'est qu'une prairie entourée d'auvents que soutiennent des piliers de bois. C'est là que se tenait la garde du sultan; l'espace ne manquait pas à cette foule asiatique pour dresser ses tentes et laisser paître ses chevaux. En face, de l'autre côté, est la *Porte, cette porte sublime de félicité* dont parlent tous les documents osmanlis. Elle est proprement l'entrée du palais et d'une simplicité qui étonne, sans sculpture, sans ornement. Fermée par deux

épais battants garnis de fer, elle donne accès sous un passage voûté. Les ambassadeurs, les grands de l'empire, les sujets tributaires qui venaient voir le chef des Osmanlis, avaient libre accès jusqu'à cette porte ; il leur était interdit d'aller plus loin. Le khan quittait l'intérieur du palais et se transportait lui-même en ce lieu ; là, renfermé dans une petite chambre, caché par un treillage doré, il écoutait les requêtes. Il est facile de comprendre des phrases comme celles-ci : « Vous serez admis à ma Porte souveraine ; vous viendrez à ma Porte chercher votre pardon. » Cette chambre du sultan, qui occupe seule un petit pavillon isolé, ne peut guère contenir plus de trois ou quatre personnes ; elle était autrefois occupée presque tout entière par un divan. Le souverain, accroupi sur des coussins, avait à droite le guichet par lequel lui parlait le grand-vizir, à gauche celui qui était réservé aux solliciteurs. Les murs sont recouverts de peintures sur bois dont le temps n'a pas altéré la fraîcheur : ce sont des oiseaux, des bouquets, des guirlandes du plus vif éclat ; on ne peut mieux les comparer, pour la finesse des détails et la grâce, qu'aux décorations des glaces et des coffrets persans. Ainsi ce puissant mat-

tre, qui devait souvent donner des ordres cruels, était entouré des images les plus riantes. Au milieu d'une seconde cour moins grande que la première, mais encore très-étendue et qui nous sépare du palais proprement dit, s'élève une tour gigantesque qui domine toute cette habitation, la campagne environnante et une partie de la ville. On y monte par un double escalier extérieur de marbre blanc qui donne accès sur un perron monumental. Au sommet de l'édifice est une loge circulaire de bois qui fait saillie de tous les côtés. Le séraï de la Corne-d'Or possédait un beffroi pareil que Choiseul-Gouffier a encore vu et qu'il a fait dessiner. L'aile gauche du palais, qui contenait le harem, a été détruite, l'aile droite subsiste encore en partie. On y remarque surtout un salon de réception séparé du jardin par de larges fenêtres; cette pièce est une sorte de *loggia* qui devait se fermer en hiver; on y monte par quelques marches. Quand le jardin est en fleurs, les arbustes et les bouquets d'arbres qui le remplissent se confondent avec ceux qui décorent les fenêtres et la chambre elle-même. Là, au milieu des plantes grimpantes, au bruit des fontaines qui, dans le salon et au dehors, ne cessaient de lancer dans l'air des

gerbes d'eau, le sultan pouvait oublier qu'il était renfermé dans les murs étroits d'un palais.

A côté de ce salon sont trois chambres peu étendues, garnies dans toute leur hauteur de briques émaillées bleues et vertes du plus beau travail. Les dessins en sont très-simples, ils représentent des fleurs et des arabesques; cependant plusieurs briques conservent le plan de la *Kaaba;* bien qu'il soit réduit à l'indication sommaire des principales parties, il est très-exact. J'ai pu le comparer à des photographies qu'un officier musulman revenant de La Mecque m'a montrées à Damas en 1868. Toutes les autres dépendances du palais, écuries, cuisines, chambres des serviteurs, n'offrent plus aucun intérêt. Des architectes persans ont bâti ce palais; mais ils ont dû se conformer au goût du maître. Cette profusion de beautés naturelles, ces cours où on voyait autrefois des peuplades entières, cette salle d'audience, ce salon qui, ouvert sur le jardin, était un jardin lui-même, cette ornementation qui évite les contrastes violents, ces chambres admirables couvertes de briques, ce beffroi qui rappelait sans cesse aux sujets la présence du maître, font revivre pour nous la cour des premiers princes osmanlis. L'Europe a peu de

monuments historiques plus précieux. On dit qu'Abdul-Medjid vint visiter ce palais, et qu'en voyant l'état de ces ruines il ne put retenir ses larmes.

Des cent cinquante mosquées d'Andrinople, huit sont surtout remarquables par la beauté des proportions et l'antiquité. L'une d'elles, l'*Eski djami* (la mosquée vieille), date du temps de Mahomet Ier, la *Muradié* a été bâtie par Murat Ier. Constantinople n'a aucun édifice turc aussi ancien [1]. Ces mosquées appartiennent déjà au style que les Ottomans vont conserver pendant les époques suivantes. Il ne faut les comparer ni à la célèbre mosquée de Brousse, autrefois couverte de faïences, ni à celles du Caire, brodées, découpées comme des dentelles, chefs-d'œuvre de légèreté et d'élégance. Ce sont des œuvres byzantines construites par des architectes grecs. Bien avant la conquête de Constantinople, les Osmanlis avaient à leur service des artistes chrétiens; ils leur confiaient la construction des édifices religieux, comme ils demandaient aux Persans de leur élever des

1 Les cinq autres furent élevées par Murat II, Selim II, Bajazet Ier, Bajazet II, Moustapha III et Soliman.

palais. Rien n'est tout à fait turc dans les monuments de cette époque, et la raison en est simple : rien n'a été fait par des Turcs. On connaît le plan général des mosquées osmanlis, ces minarets, ces cours, ces fontaines, ces ombrages, ces sanctuaires sans décoration aucune qui produisent cependant une vive impression de grandeur religieuse. Ce qui est beau à l'intérieur d'une mosquée, c'est la coupole suspendue à une si grande hauteur, c'est la nudité absolue de ces espaces. Les curieux remarquent ici un grand nombre de colonnes antiques que les sultans ont enlevées aux ruines de l'Asie-Mineure. Les caravansérails d'Andrinople, dont plusieurs datent du quatorzième et du quinzième siècle, nous reportent également à une époque florissante. Ce sont de longues galeries en granit, où on entassait les marchandises et qui contenaient aussi des logements d'habitation et des écuries. Cette ville, plus peuplée autrefois qu'aujourd'hui, était entièrement pavée ; partout on voit encore les pierres bouleversées et qui ne font plus que rendre les rues impraticables. Dès le temps de Mahomet II, une grande route dallée allait de Rodosto à Bellegarde, traversant toute la Roumélie, une partie de la Bulgarie et la Ser-

vie. C'était une œuvre digne des Romains ; le voyageur y trouvait plus de trente ponts et autant de khans : ces khans, comme ces ponts, étaient des monuments ; nous en avons rencontré quelques-uns en venant à Andrinople. De si belles œuvres donnent une grande idée de l'ancienne puissance des Ottomans, de leur bon sens pratique et de leur activité. Au seizième siècle, aucun Etat de l'Europe n'avait construit des travaux d'utilité publique plus vastes et mieux entendus.

Les Persans ne sont pas rares à Andrinople ; ils ont la réputation de marchands très-habiles ; les Turcs, qui ne les aiment pas, et dont ils diffèrent beaucoup par la vivacité de caractère et la rapidité d'esprit, les accusent de manquer de bonne foi. La ville possédait encore au mois d'août 1868 une colonie venue de Téhéran. C'étaient des *babistes*, partisans du *Bab*, novateur qui a essayé de fonder, il y a quelques années, dans l'empire du schah une religion dont l'Orient et l'Europe se sont également préoccupés. Après une longue et sanglante persécution où les sectateurs du Bab ne montrèrent aucune faiblesse, mais renouvelèrent, par le courage avec lequel ils désiraient et acceptaient le martyre, des scènes que nous croyions disparues de l'his-

toire, l'autorité, qui en avait mis à mort un grand nombre, et parmi eux leur chef, prit le parti d'exil erles autres. La Turquie, qui n'est jamais en bonne amitié avec la cour de Perse, donna volontiers asile à ces persécutés; elle leur assigna pour résidence Andrinople et quelques villages de Roumélie; le frère du Bab fut interné au chef-lieu du vilayet. La vie de ces exilés était un perpétuel sujet d'édification. A peine installés, ils prirent tous un métier — c'est un principe de leur foi que tout homme doit travailler — et parurent vivre comme les autres musulmans avec cette seule différence, qu'ils ne cessaient de donner l'exemple de la charité et de la douceur. Ils assistaient régulièrement aux prières publiques dans les mosquées. Cependant ils ne renonçaient pas à leur croyance; chacun d'eux était un prédicateur et un apôtre. Un Turc venait-il acheter du tabac à la boutique d'un babiste, le marchand lui parlait de salut, de la réforme des âmes, de la vertu; il le faisait d'un ton familier et avec cette souplesse propre à sa race, non sans mêler à ses discours des images et des paraboles. Si l'interlocuteur s'intéressait à l'entretien, le babiste touchait à quelques points plus particu-

liers de la doctrine nouvelle. Cet apostolat populaire et tout individuel, fait dans les bazards, en raccommodant des chaussures ou en tressant des nattes, est essentiellement oriental. Il est intéressant de retrouver de nos jours des procédés et des habitudes que nous avons peine à comprendre quand nous les voyons dans les récits anciens, en particulier dans les *Actes des apôtres*. Les babistes firent des prosélytes ; c'en fut assez pour que la Porte s'effrayât ; le vali ne connaissait rien à cette religion, il s'en souciait même assez peu ; le légat de césar non plus ne s'occupait guère des idées religieuses qui pouvaient se trouver au fond des querelles des Juifs à Jérusalem, le gouverneur romain et le gouverneur turc n'aimaient pas ces agitations ; le vali coupa court à la propagande. Les babistes reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir, sans qu'on leur dît où on allait les mener ; le frère du Bab les réunit et leur annonça ces nouvelles épreuves ; « son petit troupeau, disait-il, n'avait pas à s'affliger, puisqu'il était resté uni pendant ces premiers temps d'exil ; chacun pouvait se rendre justice qu'il avait été bon, charitable, digne de la pieuse mémoire du chef martyr qu'ils vénéraient. Un seul resterait à Andrino-

ple, et ne partagerait pas le voyage qui leur était imposé ; il n'avait pas été coupable, mais en se mariant à une femme turque il avait perdu la confiance de ses frères. » Ce malheureux, qui assistait à ce discours, rentra chez lui désespéré et se coupa la gorge : fait surprenant, si on se rappelle que le suicide est à peu près inconnu des Orientaux. En 1866, les babistes ont été transportés, m'a-t-on dit, à Chypre ; peut-être ont-ils dû bientôt quitter cette île, comme ils avaient quitté Andrinople.

On a fait beaucoup de bruit en Europe, aux environs de 1860, d'un mouvement catholique bulgare auquel la cour de Rome s'est intéressée. Peu s'en est fallu qu'on ne s'imaginât tous les Slaves de la Turquie soustraits à l'autorité du patriarche grec de Constantinople. On peut voir aujourd'hui à Andrinople quels résultats a produits ce mouvement. Du onzième au treizième siècle, l'histoire signale en Roumélie et en Bulgarie des évêques qui reconnaissent la suprématie romaine. Leur puissance, toujours mal assurée, et dont les vicissitudes sont peu connues, s'éteignit sans laisser de souvenirs chez les habitants du pays. La propagande catholique de ces dernières années a été le fait de mis-

sionnaires polonais qui, parlant le slave, étaient facilement compris des populations. Les pères de la Résurrection furent les premiers à entreprendre la conversion des Bulgares. La Porte se montra favorable à leurs projets ; une communion de plus en Turquie, c'est un nouveau principe de faiblesse pour les raïas. Pendant que de Rome le cardinal Barnabo saluait, sans s'exagérer les espérances qu'il convenait de former, la renaissance de la foi dans la vallée de la Maritza, Kuprili-Pacha, gouverneur d'Andrinople, parcourait la province, et encourageait les conversions. Les chrétiens d'Orient renoncent plus difficilement qu'on ne le pense à leur église ; moitié par habitude, moitié par lenteur d'esprit et par ignorance, les Bulgares sont insensibles à la prédication religieuse. Une révolution qui, en modifiant très-peu les caractères extérieurs du culte, les eût enlevés à la tyrannie des évêques grecs eût seule pu les séduire. Ce n'était pas ainsi que les missionnaires polonais l'entendaient, leurs efforts échouèrent complétement. Ils avaient voulu bâtir une église près de l'archevêché grec ; l'archevêque démontra au *mesliss* que le terrain était *vacouf*, c'est-à-dire propriété d'une mosquée ; l'église fut abandon-

née. Les Polonais se transportèrent à Kérischané, village situé aux portes d'Andrinople; ils y ont eu pendant cinq ans une école où ils n'ont pas réuni plus de trente élèves, et qu'ils ont abandonnée. Les Bulgares catholiques-unis sont aujourd'hui au nombre d'environ deux mille. Leur évêque, Mgr Raphaël, auquel la Porte s'est empressée de reconnaître le titre de chef de communauté en lui donnant place au mesliss à côté de l'archevêque grec, ne cache pas son peu de sympathie pour les Polonais. Deux pères assomptionistes de Nîmes et quatre sœurs du même ordre viennent de fonder une nouvelle école et d'ouvrir une nouvelle église dans la capitale du vilayet; cette mission, bien qu'elle ait des revenus médiocres, rendra des services par son dévoûment et sa charité; il ne faut guère espérer qu'elle reprenne avec succès l'œuvre dans laquelle ont échoué les Polonais.

Bien qu'Andrinople soit en pays bulgare, la population de la ville est surtout ottomane et grecque; l'archevêque orthodoxe estime à trente mille le nombre de ses coreligionnaires, le vali à trente mille également celui des Turcs. La ville renferme aussi un nombre exceptionnel de Juifs, plus de huit mille, les uns originaires du Le-

vant, les autres venus d'Espagne au seizième siècle. On peut porter à deux mille le chiffre des Arméniens; les Bulgares, presque tous cultivateurs et peu puissants, forment le reste de la population. Les petits boutiquiers et les ouvriers grecs sont ici tels que nous les avons vus sur la côte, tels qu'on les voit partout; mais Andrinople possède une société polie où les Hellènes tiennent la place principale, et qui se fait honneur de suivre les usages de l'Europe. Les femmes y jouent du piano et y portent les modes de Paris, les hommes y lisent nos livres; il est facile d'y trouver des interlocuteurs qui parlent français. On est si surpris de rencontrer les habitudes de France ou tout au moins l'extérieur de notre civilisation sur les bords de l'Hèbre qu'on serait mal venu à regarder cette société avec un esprit trop critique. Mieux vaut accepter simplement l'accueil cordial qu'elle vous fait, et passer le soir quelques heures de repos dans ces grands salons du Levant meublés d'air et de lumière, au milieu de femmes qui ont toujours un peu l'étrangeté de l'Orient, au milieu d'hommes qui recouvrent de notre langage une pensée si différente de la nôtre. On fume des cigarettes sur des divans, tout en buvant le

café et en prenant des confitures. Si d'Alexandrie jusqu'à la mer Noire et jusqu'au fond de la Thrace le même piano joue toujours les mêmes airs, cette monotonie n'a rien qui doive choquer en ces climats. On pense bien aussi que ce ne sont pas les modes les plus nouvelles qui, malgré l'impatience des dames du pays, arrivent dans ces petits centres européens. Je sais en Orient une ville isolée où on adore la France et où la société est charmante. Un concours bizarre de circonstances a voulu que la belle société y conservât jusqu'à ce jour les modes élégantes de 1820. Les hommes y portent des jabots et des manchettes de dentelle, les femmes des robes qu'on ne voit plus que dans les portraits historiques; cette ville a un cercle où on trouve un journal français.

Il ne faut faire aucune comparaison entre l'intelligence que les chrétiens ont de nos usages et celle qu'on trouve chez les Turcs désireux de prendre les manières de l'Europe. Il entre dans le programme de la réforme ottomane de forcer les fonctionnaires à prendre nos habitudes extérieures. Ils doivent donner des bals à l'européenne, des dîners à trois services, échanger des visites de politesse. — Le vali d'Andrinople,

plusieurs fois chaque année, ouvre ses salons, de vastes granges ornées de canapés. Les dames chrétiennes, en robes décolletées, sont naturellement les seules femmes admises à ces fêtes. Quelques militaires turcs ont reçu l'ordre de danser; ils n'ont pas d'objection à faire : à l'heure fixée, ils ouvrent les quadrilles. De là les aventures les plus étranges. Si par hasard vous revenez, le bal fini, dans le salon, vous vous heurtez à des masses informes roulées dans des couvertures; ce sont les officiers requis des villes environnantes, qui ont dansé, comme le veut la discipline, et qui dorment tout habillés sur le théâtre de leurs exploits. Parfois le vieil élément osmanlis diversifie l'aspect de ces fêtes. A Larisse, à une réception du pacha, l'ornement de la soirée fut un homme merveilleux, qui imitait le cri de tous les animaux. « Voyez, me dit Hassam, comme les Turcs sont civilisés ; au milieu de leurs fêtes, ils aiment à entendre des chants qui leur rappellent les forêts et la nature ! Ne manquez pas de raconter cela dans votre récit. » Les dîners officiels ne sont pas mauvais ; les gouverneurs ont la bonne idée d'y servir surtout des plats turcs ; ce sont les seuls auxquels il faille goûter. L'étranger doit surtout se défier d'un vin

de Champagne qu'on sert dans ces repas, et qui provient sans doute de quelque officine israélite. Les petits vins du pays sont bien meilleurs. Les musulmans, pour montrer qu'ils n'ont pas de préjugés, y font honneur, mais parfois ils boivent alternativement ce vin et du lait frais, usage que nous ne saurions imiter. Les fourchettes et les cuillers sont dans toutes les mains; cependant votre voisin, quand il a trouvé un morceau à son goût, ne manque pas, pour montrer combien il vous estime, de le diviser en deux avec ses doigts et de vous en donner la moitié. La conversation est peu animée, mais les toasts se renouvellent fréquemment : toasts au sultan, aux consuls, à l'Europe, à la France, aux personnages notables; ce sont de vrais discours suivis de hurrahs d'autant plus accentués que le dîner touche à sa fin.

Le grand mérite dans ces improvisations est de montrer qu'on sait emprunter à l'arabe et au persan des expressions élégantes et multiplier les métaphores. Voici un de ces toasts qui transporta d'aise tout l'auditoire : « Je bois à la santé d'Abdul-Aziz-Khan, heureusement régnant, qui gouverne des peuples nombreux en Europe, en Afrique, en Asie, et qui compte beaucoup d'en-

fants, tant filles que garçons. C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa glorieuse naissance ; mais ce jour est plus beau cette année que toutes les autres : la fortune nous a envoyé un étranger, soleil qui nous illumine, nous qui ne sommes que de simples lunes. Hurrah ! hurrah ! » L'étranger répond dans les mêmes termes, en ayant soin seulement de remarquer que ses hôtes sont tous des soleils. Hurrah ! hurrah ! Vingt et trente toasts de ce style sont l'accessoire obligé de tout dîner européen dans le monde officiel de la jeune Turquie. C'est pour se conformer aux usages de l'Europe que le vali d'Andrinople a fait dessiner aux environs de la ville un jardin public qu'on appelle, je crois, Tivoli. La musique militaire s'y fait entendre deux ou trois fois par semaine. Le gouverneur a aussi un coupé, acheté à Vienne et très-élégant, mais dont il ne peut se servir sans danger dans des rues semées de vastes trous, encombrées de pierres énormes. Par respect pour la civilisation, il confie de temps en temps ses jours à ce véhicule, et se promène aussi gravement qu'il est possible dans les quartiers les plus fréquentés. Certes de pareils usages prêtent à sourire. Cependant, puisque les Turcs veulent modifier leurs vieilles habitudes,

il faut leur savoir gré de ces efforts. Des réformes tout extérieures ont une grande influence en Orient. Le jour où le sultan Mahmoud a créé le nouveau costume, il a imposé à son peuple un changement qui le faisait rompre avec le passé; les Osmanlis en turban ne pouvaient être des Européens. Ces fêtes, ces dîners, ces jardins publics, ces musiques militaires, ces voitures, sont des choses neuves, par suite excellentes. Il ne faut pas croire que le gouvernement turc, dans les petites choses comme dans les grandes, manque volontairement de franchise; quoi de plus sincère, par exemple, que les essais tentés dans les écoles d'Andrinople? N'y a-t-il pas aussi dans l'organisation des mesliss et des tribunaux mixtes des éléments qui ne peuvent manquer de porter leurs fruits? Par malheur, sans cesse les Turcs se heurtent à des obstacles; leur passé, leurs traditions, sont autant d'embarras qui les empêchent de marcher, sans compter que les harems et ces longues heures de repos qu'on appelle le *kief* suffiraient pour détruire l'énergie la mieux trempée. Le progrès chez eux a toujours la lenteur d'un cadi du vieux temps, enveloppé de sa vaste robe, courbé sous son turban, chaussé de babouches qui lui font

faire à chaque instant des faux pas ; puis, si les Orientaux dans leurs essais de réforme sont souvent de bonne foi, il faut bien avouer, comme me le disait l'un d'eux, que beaucoup n'ont pas la foi.

III

PHILIPPOPOLIS. — LE RÉVEIL BULGARE.

Geoffroy de Villehardouin, qui chevauchait en Roumanie — la Roumélie actuelle — au treizième siècle, dit que d'Andrinople à Philippopolis on compte trois ou quatre journées. Ce voyage ne se fait pas plus vite aujourd'hui qu'en 1205; il faut se résigner aux lenteurs de la route. Du moins en sortant d'Andrinople les paysages deviennent plus variés; nous avons quitté les solitudes sans limites où s'élèvent à peine d'heure en heure quelques arbres mourants, quelques ponts en dos d'âne sur lesquels depuis des siècles personne n'a passé. Ces steppes ont une réelle grandeur; elles font songer au désert, mais à un désert auquel manquent le ciel embrasé et la toute-puissance du feu. L'esprit s'endort au milieu de ces plaines; la

lourde torpeur qui vous accable rappelle bien peu la somnolence si chère à ceux qui ont traversé les sables de la Syrie ou de l'Égypte, alors que sous le poids du jour la fatigue physique semble stimuler l'imagination. Dans les pays du soleil, le voyageur, bercé sur sa monture, s'avance au milieu de rêves aussi insaisissables, aussi charmants que les nuages de poussière dorée qui s'élèvent à l'horizon. Dans les régions que nous venons de visiter, le ciel est gris, les campagnes sont mornes, rien ne compense la tristesse de cette monotonie.

La province de Philippopolis (pour les Turcs Filibé), où nous entrons maintenant, est enserrée entre deux chaînes colossales. Au nord, l'Hémus décrit un long arc de cercle où les sommets de 2,000 mètres ne sont pas rares; au sud, le Rhodope, vaste entassement de montagnes, forme un massif de 20 à 30 lieues de profondeur. Les deux chaînes se rejoignent à l'ouest. A chaque pas, le paysage se diversifie; souvent il atteint jusqu'au grandiose, sans parler des surprises que procurent les gorges escarpées, les grands bois de pins, les cimes couvertes de nuages, les torrents qui se perdent et reparaissent. La plaine même n'a pas la tristesse de la

Roumélie orientale. La Maritza, jaune comme le *flavus Tiberis,* glisse à l'ombre des platanes et des saules, arrose de fraîches prairies; la terre est moins inculte, l'abandon moins complet.

Cette province compte plus de six cent mille âmes; une statistique qui, bien que faite par l'administration musulmane, doit peu s'éloigner de la vérité évalue ainsi la population mâle, la seule que l'autorité turque cherche parfois à connaître : cent douze mille mahométans, cent soixante-douze mille chrétiens orthodoxes, cinq cent soixante-onze Arméniens, dix mille quatre cent soixante-quatre Tziganes ou Bohémiens, mille quatre cent quinze Israélites. Ici la race bulgare l'emporte de beaucoup sur toutes les autres. Toutes les communautés grecques réunies ne dépassent pas le chiffre de soixante mille âmes; ces Hellènes sont répartis entre le chef-lieu et quelques autres villes, dispersés ensuite par petits groupes, et alors tout à fait à l'état d'exilés temporaires dans les villages. Les musulmans des campagnes n'appartiennent pas à la race turque; ce sont des chrétiens qui ont accepté l'islamisme lors de la conquête. Ils vont, il est vrai, à la mosquée, mais souvent dans les villa-

ges mixtes ils ont toutes les superstitions des orthodoxes, vénèrent les mêmes *hagiasma* (fontaines sacrées), croient aux mêmes talismans. La plupart d'entre eux parlent encore le bulgare; ils reviendraient à leur foi première avec la facilité qu'ils ont mise à la quitter. Ils n'ont pas une intelligence bien nette des différences qui séparent le Coran et l'Evangile. Leur pauvreté les a préservés de la polygamie, l'abandon où les laissent les imans et les muftis, du fanatisme. La fraternité des religions les plus différentes n'est pas nouvelle dans ce pays. Quelques inscriptions chrétiennes du quatrième siècle montrent qu'à cette époque reculée des Thraces d'une même famille pratiquaient les uns le paganisme, les autres le culte nouveau, sans comprendre les vrais caractères de doctrines si opposées. Les mêmes faits à des dates éloignées s'expliquent par la même cause : l'indécision des esprits et des consciences.

De tous les peuples qui habitent la Turquie d'Europe, les Bulgares ont été jusqu'ici les plus paisibles; ni l'exemple des Bosniaques et des Serbes, ni celui des Grecs et des Albanais n'ont pu les engager à se révolter contre la Porte. Cependant, depuis dix ans environ, il s'accomplit

chez eux une révolution ou plutôt un changement tout pacifique qui a déjà fait de singuliers progrès; ils commencent à s'instruire, ils conçoivent l'espérance d'un avenir meilleur. Où en est ce mouvement, qui est surtout le privilége des villes? Dans quelle mesure pénètre-t-il dans les campagnes? Que doit-on en espérer? C'est surtout dans cette province qu'il faut l'étudier, car c'est là qu'il a pris naissance, parce que le contact des Grecs, leur exemple d'activité et d'intelligence, ont stimulé les Bulgares. Le mystère dans lequel cette race a vécu, moins visitée que toute autre parce qu'elle habite presque tout entière au centre de la péninsule, les dispositions naturelles qui lui ont fait accepter si facilement la domination ottomane, excitent la curiosité des voyageurs. L'historien ne peut oublier non plus qu'il ne lui est pas permis de négliger les formes inférieures de la civilisation. Quels que soient les défauts de cette race, si dans la province de Philippopolis elle représente les quatre cinquièmes de la population, elle compte dans le vilayet du Danube et sur la frontière de la Macédoine quatre millions d'habitants : c'est là un chiffre considérable. Peut-on penser qu'une nationalité aussi puissante, sinon par les quali-

tés de l'esprit, du moins par le nombre, aura toujours un rôle secondaire dans l'histoire intérieure de la Turquie?

Philippopolis me parut un centre d'où il serait facile de visiter la plus grande partie de la province, d'aller à l'ouest jusqu'à Tatar-Bazarjik et à Batkoum, au nord à Lidja et dans les petits villages qui s'étagent sur les contre-forts de l'Hémus, au sud dans les grandes vallées du Rhodope, surtout dans celles de Sténimacho et de Batskovo. La ville est un séjour agréable. Bâtie sur trois rochers que baigne la Maritza et qui s'élèvent au milieu de la plaine comme des piédestaux gigantesques, elle a dû à cette triple acropole le nom de *Trimontium,* que lui donnaient les anciens. De ces sommets, où les maisons dominent des précipices de 3 à 400 mètres, la vue embrasse la chaîne entière de l'Hémus. Ce chef-lieu compte six mille cinq cents maisons et deux mille boutiques; c'est, comme on le voit, une ville importante. Bien qu'on y trouve une assez bonne auberge, le gymnase grec voulut m'offrir l'hospitalité. Un excellent ami, M. Auguste Dozon, consul de France, mit à mon service sa connaissance du pays. Cet accueil si cordial ne devait pas moins contribuer que l'a-

bondance des objets antiques et la nouveauté des sujets d'études plus modernes à me retenir dans ce sandjak. J'y ai passé cinq semaines, qui sont un des plus chers souvenirs de mon voyage.

I

Les Bulgares de la province de Philippopolis ne me paraissent pas différer beaucoup de ceux qui habitent Varna, Routchouk, Vidin et tout le grand vilayet du Danube. Au nord comme au sud de l'Hémus, la race est la même; si ce n'est dans quelques cantons, comme le Despoto-Planina, dont nous aurons occasion de parler, elle présente les mêmes qualités, souffre des mêmes défauts. Petit, trapu, fortement bâti, le paysan bulgare n'a ni vivacité dans les yeux, ni grande intelligence sur la figure. Les Grecs ont remarqué la grosseur de son crâne et l'appellent par moquerie *kondro képhali,* grosse tête vide. Ses cheveux d'ordinaire sont blonds, il les rase complétement et ne laisse qu'une grande queue chinoise soigneusement tressée qui tombe sur les talons; il tient du Turc, il tient du Slave, il ne reproduit aucun des beaux caractères de ces

deux types. Il semble qu'une longue décadence, que la misère surtout ait effacé sur son visage les traits accentués d'une race primitive. Pauvrement vêtu, embarrassé quand il parle, il donne l'idée d'un peuple malheureux et timide. Les femmes ont rarement quelque beauté ; leurs traits sont communs, et, ce qui est plus étrange, la jeunesse même ne leur donne presque jamais aucune grâce. Dès l'enfance, elles ont été vouées à la fatigue ; elles s'habillent sans goût, leur jupon est d'étoffe grossière, leur corset prend mal la taille. Le voile seul qui couvre la tête a quelque élégance ; flottant sur le cou et sur les épaules, il rappelle celui que Raphaël a donné à ses madones. Ces paysannes, pour tout ornement, se couvrent de fleurs communes dont les couleurs éclatantes les séduisent. On remarque cependant sur ces figures une assez vive intelligence ; ces physionomies sont expressives. La femme bulgare doit avoir une grande influence sur son mari, au contraire de la femme grecque, qui, dans la maison, est la première des enfants.

Quand vous arrivez dans un village, vos nouveaux hôtes vous accueillent avec défiance : vous êtes un inconnu, peut-être un ennemi. Le chef

du bourg, un paysan aussi mal vêtu que ses administrés, vient tourner autour de vous sans prononcer un seul mot, pendant que les autres habitants se tiennent à distance. Vous lui dites que vous avez un passeport turc ; il le prend avec hésitation, le regarde comme s'il le comprenait, et enfin vous conduit chez lui. Les maisons ne sont que des huttes bâties de terre et de paille : les murs ont trois pieds de haut ; les pans inclinés du toit donnent seuls quelque élévation à l'unique chambre qui compose toute la demeure. Pour se glisser par la porte étroite, il faut se plier en deux. L'obscurité est presque complète, la lumière ne pénètre que par cette porte et par l'ouverture percée dans le chaume pour laisser échapper la fumée. Au milieu des ténèbres auxquelles les yeux s'habituent, vous apercevez ce pauvre logis, quelques escabeaux, la petite table turque, les pots fixés au mur par des clous de bois, des couvertures pliées qu'on étendra le soir pour dormir. La famille est nombreuse, mais muette. J'ai passé des demi-journées dans ces maisons sans entendre une parole. Ces gens cependant vous reçoivent de leur mieux ; ce qu'ils peuvent faire, ils le font ; si vous êtes malade, leur figure montre qu'ils ont

grande pitié de vous. Il est facile de voir qu'ils sont bons, que le père aime sa femme et ses enfants, que tous le respectent. — Il faut regarder de plus près les cabanes bulgares : elles sont très-propres ; la terre battue forme le sol, mais ce sol est balayé, uni, solide. Les escabeaux sont bien équarris, la ménagère brosse tous les jours les couvertures et les plie avec soin ; si tout est pauvre, rien n'indique l'abandon ni la paresse. Le Bulgare aime son chez lui, il veut s'y trouver bien. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces logis de si triste apparence des sucreries et des friandises. L'hydromel qu'on vous offre, sorte de vin cuit dans lequel on a délayé du miel, est une boisson excellente. Les femmes font une cuisine délicate, qui n'a que le défaut d'être un peu fade.

La vie de ces paysans se passe à labourer le petit champ dont ils vivent. D'ordinaire ils le cultivent pour le compte de quelque riche propriétaire grec ou arménien. Les seules distractions de cette monotonie sont les grandes foires où l'on va de cinquante lieues à la ronde et de plus loin encore, la danse ou *choro* le soir après le travail. La foire principale de cette partie de la Turquie est celle d'Ouzoungova, qui se tient

à mi-chemin entre Andrinople et Philippopolis. Au mois d'octobre, deux villages de tentes et de baraques en planches s'élèvent en cet endroit, l'un pour les boutiques, l'autre pour les acheteurs. Tout autour s'alignent des milliers de chariots qui ont amené la foule, paissent des troupeaux de grands bœufs à longue corne recourbée, des chevaux qui ont traîné les véhicules. Ces voitures grossières, souvent à roues pleines, sont construites pour aller à travers champs, au milieu des marais. La cuisine se fait en plein air; on tue les agneaux et les bœufs dans des fosses remplies de détritus et de sang, on rôtit les viandes à de grands feux dans la plaine. Cette foire, où viennent plus de vingt mille personnes, dure plusieurs semaines. On y vend surtout des étoffes communes et ces petits objets de mercerie indispensables dans la vie du ménage. Le paysan y apporte des fourrures; les riches propriétaires y rencontrent des Européens qui voyagent dans le pays pour les soies, la laine et les céréales. Je n'y ai pas remarqué de ces beaux bijoux dont les Grecques, les Albanaises ou les Slaves aiment à se parer; une verroterie très-vulgaire suffit aux femmes bulgares. Ce qui frappe peut-être le plus, c'est le silence

de cette foule, qui circule sans gaîté ; il n'y a là ni musiques, ni baladins, ni tout l'accompagnement habituel de ces sortes de fêtes, même en Orient. La Thrace a toujours eu des réunions de ce genre ; au cinquième siècle avant notre ère, la plus célèbre se tenait à la ville d'Agora (le marché), qui était située non à l'intérieur du pays, mais à l'entrée de la Chersonèse.

Le *choro* tient une grande place dans la vie des Bulgares. Il admet plusieurs formes : l'une, qu'on appelle le *labyrinthe* ou la *guirlande,* est une imitation grecque. Vingt ou trente jeunes filles se tiennent par la main, et forment un ruban que conduit un jeune homme. Dans la Grèce propre, ce divertissement a encore toute la simplicité antique : c'est une suite de pas cadencés, toujours très-lents, où le mérite consiste surtout dans la noblesse du maintien, dans l'habileté avec laquelle on suit les rhythmes d'une musique très-douce, dans les figures que décrit le ruban. Les jeunes filles y portent des robes de soie brodées d'or, et n'y paraissent que chargées de bijoux. Les Bulgares dansent la *guirlande* à leur manière, tantôt très-rapide, tantôt très-lente, toujours désordonnée. Une danse qui répond mieux à leur caractère est celle de l'*ours*.

Un homme vêtu d'une peau de bête est poursuivi par les jeunes filles et les garçons au bruit d'une musique barbare qu'accompagnent des éclats de voix stridents. On prend l'ours, on l'attache; on le charge de foin, il fait des gestes bouffons, des pas grotesques qui ravissent l'assistance. Ce jeu dure des heures entières et se renouvelle souvent à l'époque des moissons; hommes et femmes y portent une grande animation, une gaîté qui a quelque chose de sauvage. Le Bulgare, si paisible, a des accès de joie, des expansions sans mesure. J'ai vu des guides embrasser leurs chevaux avec fureur, se livrer sans raison sur leur monture à des contorsions violentes.

Les Bulgares parlent un idiome slave. Leur nom est celui d'un peuple touranien-finnois dont l'histoire est très-obscure. Les Voulgares ou Boulgares, avant le sixième siècle, habitaient les rives du Volga. Ce fleuve arrosait un pays qui, au temps des croisades, pour les Occidentaux, comme le voyageur Guillaume de Rubruquis, s'appelait la *Grande-Boulgarie*. Chassés par des invasions successives, les Bulgares s'avancèrent sur le Danube; vers l'année 680, ils franchirent ce fleuve, puis l'Hémus, se répandi-

rent dans la vallée supérieure de la Maritza, s'emparèrent des plateaux du Rhodope et des frontières de la Macédoine. Aujourd'hui encore ils occupent toutes ces contrées. Dans quelle mesure ces conquérants ont-ils modifié les tribus slaves qu'ils ont soumises? qu'étaient ces tribus? avaient-elles des rapports étroits de parenté avec les Thraces anciens? peut-on retrouver aujourd'hui dans la province de Philippopolis, dans celles de Sofia ou de Routchouk, les Bulgares primitifs? A toutes ces questions la science ne donne aucune réponse précise. Pour les slavisans, la langue bulgare actuelle contient très-peu de mots dont le caractère finnois-mongol soit évident; quant à y chercher des mots thraces, la tentative est au moins téméraire, puisque nul ne sait ce qu'était la langue du roi Seuthès, puisque de cet idiome il ne reste que des noms propres, et encore en très-petit nombre. Aucun de ces noms, malgré les travaux de MM. Botticher, Ascoli, Heuzey, ne peut être rattaché avec certitude aux familles philologiques aujourd'hui connues; toutes les hypothèses sont donc permises, même celle qui rapproche le thrace du celtique. Le bulgare est un patois slave, une langue incomplète et grossière. Comme le grec mo-

derne, il n'a pas d'infinitif; il supplée à l'insuffisance des cas par des prépositions; enfin la syntaxe paraît pour le moment ne pouvoir se ramener à aucune règle. Il existe au moins sept grammaires bulgares, toutes composées depuis dix ans; elles ne sont d'accord ni sur les principes généraux, ni sur les détails. Les unes ne tiennent aucun compte de l'idiome populaire, et veulent imposer au bulgare les règles du russe moderne ou du serbe; elles rappellent ces ouvrages publiés à Athènes qui prétendent soumettre le romaïque à la grammaire du grec ancien; les autres s'efforcent de ramener à des formules précises les habitudes d'une langue encore vague, toujours mobile, et qui admet dans la même bouche des variétés infinies. En réalité, cet idiome n'est pas fixé, il est la plus pauvre et la plus arriérée des langues slaves.

Depuis la conquête ottomane, les Bulgares n'ont pas d'histoire, à peine signalerait-on chez eux quelques essais de révolte, comme les tentatives d'Omer-Pasvan en 1790 et des chefs de la montagne ou *haïkoums* en 1820, quelques exploits de brigands descendus du Rhodope et de l'Hémus, comme ceux de Sinapis, qui en 1795 forma une bande de cinq mille klephtes et

ravagea toute la plaine, pillages dont les chants grecs et turcs conservent encore le souvenir. Durant quatre siècles, cette race s'est abandonnée à la plus profonde torpeur. Le réveil actuel, si timide, si prudent qu'il soit, s'est déjà annoncé par quelques faits importants. Les Bulgares ont créé des écoles, ils ont cherché à secouer le joug de l'Église de Constantinople. L'école de Philippopolis, ouverte en 1850, a été une heureuse nouveauté ; elle a déjà formé plus de quarante maîtres, qui se sont répandus dans tout le pays. On y enseigne la géographie, les éléments de la physique et des mathématiques, la langue bulgare et le turc. Le grec y tient une grande place : les Grecs ont donné aux Bulgares le peu de connaissances qu'ils ont eues jusqu'ici ; si grande que soit l'antipathie nationale, il était impossible de rompre complétement avec eux. Comme toutes les écoles de l'Orient, le gymnase central de Philippopolis possède un professeur de français ; mais les progrès des élèves dans cette langue sont moins rapides que ceux des jeunes Turcs à l'école préparatoire d'Andrinople. L'histoire bulgare, qui figure sur les programmes, est nécessairement très-incomplète : ce peuple n'a ni traditions personnelles, ni chro-

niques de quelque valeur; il ignore son passé : pour s'en instruire, il est réduit à consulter les Byzantins. La seule époque où les Bulgares aient eu une réelle importance dans le monde oriental, celle de Krum, de Mikhaïl et de Siméon, du neuvième au dixième siècle, paraît avoir été un temps de puissance militaire où des princes barbares, comparables aux chefs des Huns et des Avares, s'imposaient aux vaincus par le fer et par le feu. S'il y a eu une civilisation bulgare, elle n'a laissé, que je sache, ni une médaille, ni un poëme, ni un monument. Je n'ai recueilli dans tout mon voyage que deux inscriptions contemporaines de la monarchie de Krum; toutes les deux sont en slave et consacrent la dédicace d'une église. On croit en général que la langue primitive des Bulgares, celle qu'ils parlaient sur les bords du Volga, n'a jamais été écrite. A peine arrivé au sud du Danube, ce peuple a parlé la langue des vaincus; mais qui pourrait affirmer que l'idiome de la Grande-Boulgarie ou Boulgarie-Noire n'eût pas des affinités étroites avec le slave?

L'école centrale de Tatar-Bazarjik, instituée après celle de Philippopolis, a les mêmes programmes. Bientôt sont venues les écoles prépa-

ratoires ; on en compte aujourd'hui vingt-cinq dans cette seule province. Les écoles primaires sont au nombre de cent quatre-vingt-dix-huit, dix-huit pour les filles, cent quatre-vingts pour les garçons. Toutes ces innovations ont demandé une dépense annuelle de 133,000 francs en moyenne ; les Bulgares se sont imposés pour y faire face à raison de 6 piastres (2 francs) par famille ; en même temps on envoyait aux frais de tous des jeunes gens en Europe. En 1867, les Bulgares de la province de Philippopolis comptaient cinq élèves à Paris, quatre à Vienne, sept en Russie, deux en Angleterre, quarante à Constantinople.

Il fallait des livres. Le premier ouvrage publié en bulgare ne date que de 1840 ; c'est une traduction de l'Ecriture-Sainte par un moine du monastère de Rilla. L'exemple qu'il avait donné resta quelque temps sans imitateurs. Dans ces dernières années, on a imprimé à Routchouk, à Vienne, à Belgrade et en Moldavie des traités d'arithmétique, de petites histoires, d'autres ouvrages élémentaires. La Société biblique de New-York est venue du reste en aide à ce mouvement national, elle a fait traduire la Bible en bulgare; cette traduction est aujourd'hui assez

répandue dans le pays. Quatre pasteurs venus d'Amérique habitent tantôt Andrinople, tantôt Philippopolis; ils s'attachent beaucoup plus à servir le progrès moral et intellectuel que les doctrines de sectes particulières, et ainsi ils donnent peu d'ombrage au clergé. Ils semblent être des voyageurs que le pays intéresse, qui le visitent avec leur famille, et disposent d'assez d'argent pour faire le bien [1]. Les missions de ce genre peuvent prétendre à une grande influence; déjà elles commencent à écrire des livres d'éducation. Leurs débuts ont eu quelque incertitude : il fallait apprendre la langue, étudier le caractère du pays, c'était là une préparation très-longue; mais la Société biblique a montré qu'elle ne se lasse pas, qu'elle fait entrer le temps dans tous ses projets. On sait du reste quelles sont l'énergie, l'activité pratique de la race anglo-saxonne. Les missions américaines, qu'on rencontre partout dans l'Orient, ont été la première intervention des Etats-Unis dans cette partie du vieux monde, elles sont très-nombreuses. En même temps le

1 Ils ont 7,000 francs de traitement fixe et portent en compte leurs voyages comme toutes les dépenses qu'ils doivent faire. Il y a loin de cette richesse à la pauvreté des missionnaires catholiques.

cabinet de Wasingthon créait des consulats dans des pays où ils n'ont à protéger que bien peu d'intérêts commerciaux. Ainsi depuis 1867 il a des agents à Syra et à Santorin. On n'a pas oublié le rôle très-actif du consul américain dans la révolution de Crète, ni le bruit, qui s'est si facilement accrédité en Grèce, bien que très-peu fondé, de l'achat par les Etats-Unis d'une île dans les Cyclades. Le progrès des Américains dans l'empire turc est encore lent; les Hellènes auraient tort de penser qu'il sera dans un bref délai un auxiliaire pour leur cause, les Européens, qu'il soit destiné à bientôt se ralentir.

Ces écoles bulgares encore si récentes sont dès aujourd'hui prospères. Celle de Philippopolis vient de bâtir un vaste lycée très-confortable, qui a été inauguré en 1868; celle de Tatar-Bazarjik occupe également une maison de belle apparence. Les professeurs y ont un goût très-vif pour l'instruction; plusieurs connaissent l'Europe, tout au moins Vienne et Moscou. Ils entreprennent des travaux personnels, qui sont un signe de leur zèle. L'un d'eux m'a montré de nombreux documents destinés à une histoire de la province romaine de Thrace, des inscriptions

grecques et latines qu'il avait recueillies dans le Rhodope; il n'est pas jusqu'à la polémique entre les professeurs bulgares et les érudits grecs qui ne soit un signe excellent. Les Grecs prétendent que leurs pères ont habité seuls la Thrace longtemps avant l'arrivée des Slaves, les Bulgares que les Thraces d'Hérodote et de Xénophon étaient des Slaves, et qu'eux-mêmes n'ont que du sang slave dans les veines. Les arguments produits jusqu'ici n'ont que peu de valeur scientifique. Il est à souhaiter cependant que la querelle ne se ralentisse pas; peut-être amènera-t-elle quelque découverte dont l'Europe profitera pour éclairer ces questions d'origine si obscures. Certes, on ne peut pas attendre encore de ces bonnes intentions des résultats comme ceux que nous devons aux professeurs de la Serbie, dont plusieurs sont des savants très-estimables. Ni la *Dauna* (le Danube), ni l'*Adrianopolis*, journaux bulgares qui viennent de se fonder, ne sauraient se comparer au *Glasnick* de Belgrade; mais il y a commencement à tout, et qui eût espéré, il y a quelques années, d'aussi grands efforts? Il ne faut jamais oublier que tous les réveils de nationalité en Turquie commencent par les écoles. Dans un grand nom-

bre de villages grecs de Roumélie, on voit encore une grande carte très-imparfaite de la Grèce ancienne, de la Thrace et de la Macédoine. Elle est l'œuvre du patriote Rigas Phéraios, qui, trente ans avant la guerre de l'indépendance, la répandit dans toutes les parties de l'empire ottoman. C'est là une précieuse relique; combien n'a-t-elle pas contribué à fortifier dans les cœurs le désir de l'affranchissement! C'était la gloire des ancêtres que leurs fils soumis à un maître infidèle avaient ainsi à toute heure sous les yeux.

Les journaux de Péra et d'Athènes ne cessent d'entretenir leurs lecteurs des querelles du patriarche de Constantinople et des Bulgares de l'Eglise orthodoxe grecque. Malgré toutes les subtilités de la chancellerie du *Phanar* — le Phanar est la Cité Léonine du schisme d'Orient — malgré l'habileté de ses déclarations, il est facile de voir quel est le fond du débat. Les Bulgares sont gouvernés par des évêques de race hellénique qui ne se préoccupent pas du tout des intérêts de leurs fidèles de langue slave. Ils demandent des chefs ecclésiastiques pris dans leur sein; pour se soustraire tout à fait à l'autorité de Constantinople, ils aspirent à former un synode national qui nomme un prési-

dent et décide de toutes les questions religieuses. En un mot, quels que soient les points de détail auxquels la discussion paraît s'arrêter, ils veulent former, comme on dit en Orient, une église *autocéphale*, maîtresse d'elle-même.

En Orient, chaque fois qu'une nationalité se constitue, elle se sépare du patriarcat, et cela sans former un schisme. C'est ainsi que le *phanar* n'a plus aucune autorité sur les Russes, que les Serbes ont constitué une église indépendante. Le royaume hellénique lui-même ne reconnaît pas la suprématie du siége de Constantinople. Les évêques et les archevêques grecs en pàys bulgare sont des fermiers ecclésiastiques; ils n'ont guère d'autre préoccupation que de toucher l'argent qui leur est dû, et c'est là une grosse affaire, car ils ont droit à de nombreuses redevances. En tant d'années, ils n'ont pas fondé une seule école pour les enfants, un seul séminaire pour les prêtres; ils imposent au clergé inférieur pour les offices la langue grecque, qu'il ne comprend pas : ils sont responsables en grande partie du triste état dans lequel ce peuple si docile a vécu. On peut voir dans la province de Philippopolis combien l'Église byzantine a perdu de son ancienne splendeur. Le catalo-

gue officiel, que le patriarcat de Constantinople réimprime tous les ans, indique pour cette circonscription douze siéges épiscopaux. Il est impossible de découvrir à quelle époque ils ont cessé d'être occupés : l'archevêché de Philippopolis ignore même dans quels cantons ils se trouvaient. Il n'y a plus pour la province qu'un archevêque et un évêque. L'évêque réside également au chef-lieu, bien qu'il soit titulaire de *Leukis;* ce dignitaire n'a aucune idée du lieu où était située cette ancienne ville, et du reste c'est là le moindre de ses soucis. Les monastères ont disparu comme les évêchés, on en rencontre les ruines dans presque toutes les grandes vallées du Rhodope qui s'ouvrent sur la Maritza. Le seul important aujourd'hui est celui de Batskovo; il n'a de remarquable que l'église. Les cellules, la salle de réception et le réfectoire sont des taudis auxquels je préfère la plus misérable cabane bulgare. Les *caloyers* (les moines, d'après l'étymologie les *bons vieillards*) ont toute la grossièreté du paysan sans en avoir la bonhomie et le naturel. Ce qui compense les ennuis d'un séjour chez de pareils hôtes, ce sont les belles peintures de leur église; les unes représentent des grands seigneurs du temps des Com-

nènes, les autres offrent de beaux spécimens de fresques religieuses byzantines de la vieille école de Pansélinos. Au milieu des figures de saints, on voit un Socrate peint sous les traits d'un jeune Slave et portant une banderole sur laquelle on lit en grec : « il prendra la chair de l'homme et sera crucifié, heureux ceux qui entendront sa parole, » — un Aristote un peu plus vieux accompagné de ces mots : « en ce jour, la lumière de la sainte Trinité brillera sur tout l'univers. » Les moines actuels ressemblent bien peu à ceux qui, par admiration pour la sagesse antique, mettaient Socrate et Aristote à côté des martyrs de la foi. Ils vous apprennent d'un ton doctoral que Dieu a créé le monde en six jours, et que l'arche de Noé s'est arrêtée sur le mont Ararat en Arménie. Dire qu'ils sont ignorants serait presque un éloge. Ils sont entrés tout jeunes dans le monastère ; leur enfance s'est passée à faire la cuisine, à laver les plats tout en apprenant quelques formules. Insensiblement ils ont grandi, leurs traits naturellement fins ont perdu toute beauté grecque, ils se sont alourdis et épaissis ; leur intelligence se borne à une certaine habileté dans leurs rapports avec leurs tenanciers et avec les Turcs. C'est parmi ces moi-

nes que se recrutent les évêques et les archevêques auxquels les Bulgares ne veulent plus se soumettre.

Le clergé de la Grèce propre et des communautés helléniques de Turquie ne vaut pas mieux que celui des pays bulgares ; bien peu de Grecs cependant se prennent à penser que de ce côté quelques réformes seraient souhaitables. C'est toujours une surprise pour les Occidentaux de voir une race aussi intelligente ne pas se choquer de la médiocrité de ses prêtres et de ses évêques. A cela, il y a plusieurs raisons : ce clergé est national, il s'est toujours mis à la tête des mouvements patriotiques, il n'a point avec les fidèles de sa race et de son sang d'exigences excessives ; mais ce qui explique surtout l'indulgence des Grecs, c'est la forme même de leur esprit religieux. Leur piété n'engage que bien peu la conscience ou la raison ; pour eux, la conduite de la vie n'est point soumise aux règles de la religion. Un clergé qui n'exerce aucune direction morale n'est pas exposé aux révoltes des volontés froissées, aux rigueurs de la critique, à des comparaisons entre ce qu'il fait et ce qu'il dit. Il n'y a point de sermon dans les offices grecs. Il est vrai que la confession est obli-

gatoire; même des Grecs qui se disent un peu naïvement libres penseurs s'y soumettent deux ou trois fois l'an. Le *papas* arrive à jour fixe; domestiques, femmes, enfants, toute la maison se présente devant lui; votre hôte vous quitte au milieu d'une conversation : « Accordez-moi un instant, dit-il, le prêtre est dans la chambre à côté; je vais me confesser, et je reviens. » Le fidèle dit quelques paroles, le papas prononce une formule, reçoit une petite pièce pour chaque absolution, et continue sa tournée. Les Grecs sont très-assidus à la messe; les hommes surtout ne s'en dispensent guère, ils restent debout de longues heures sans parler, sans prier, sans voir l'autel que cache un voile durant la plus grande partie de l'office. L'usage des livres de prières est tout à fait inconnu, bien que tous les Grecs sachent lire. En dehors des jours de fête, l'église est fermée, et personne n'a idée d'y aller ; ce n'est ni un lieu de recueillement ni une retraite pour la méditation.

Le principal reproche que font leurs institutrices aux jeunes filles grecques qui sont élevées en Europe, c'est qu'elles n'ont pas l'intelligence de la prière. Une Grecque peut prendre nos modes, nos habitudes, avoir beaucoup d'esprit

et de grâce; elle ne comprend jamais le sens de la vie mystique. Les religieuses et les missionnaires qui habitent l'Orient recueillent sur ce point des observations intéressantes; il leur est facile de voir combien la piété intérieure telle que la pratique notre race est lettre morte pour ce peuple. Une supérieure qui avait dans son couvent des sœurs d'origine grecque disait : « Je n'ai rien à leur reprocher; elles suivent la règle ponctuellement, mais elles vivent dans une torpeur d'âme qui me désole. Je leur demande pourquoi elles ont pris le voile; elles me répondent : parce qu'il nous est doux de passer notre vie dans cette maison. Elles sont ici dans un lieu agréable, comme des femmes turques dans un harem. » On ne peut dire que le clergé orthodoxe soit opposé aux nouveautés scientifiques et philosophiques; il n'en soupçonne pas l'existence. Les prêtres de la Grèce antique avaient le sentiment de l'art, et par là ils différaient des prêtres modernes. La religion d'autrefois cependant, telle qu'elle était pratiquée non dans les colonies, mais dans les provinces où la race hellénique était pure, devait par bien des côtés ressembler à la religion d'aujourd'hui.

Si le Grec s'est toujours contenté des qualités

de son clergé, il n'en a point été de même des Slaves. Les Russes, par exemple, ont gardé toutes les cérémonies et tous les dogmes de la religion orthodoxe, ils en ont modifié l'esprit. La charité, la prière, la pénitence, la justification par les œuvres, la prédication morale, ont chez eux une importance que les Hellènes ne soupçonnent pas. Les mêmes caractères se retrouvent, bien qu'à un moindre degré, chez le peuple serbe. Au treizième siècle, alors que la vallée de la Maritza était plus civilisée qu'aujourd'hui, les Bulgares firent un schisme qui était une protestation contre le formalisme byzantin, contre la piété tout extérieure. La lutte recommence en ce moment; les Bulgares ne prétendent encore qu'à l'affranchissement de leur église, plus tard peut-être ils transformeront l'esprit même de la religion grecque. La Russie, qui parle la même langue que ce peuple, suit avec soin ce mouvement religieux. Quand les armées du tsar en 1829 vinrent dans le Balkan, elles ne trouvèrent pas, il est vrai, un allié très-empressé dans les paysans, qui se bornèrent prudemment à des paroles de sympathie; mais depuis cette date la Russie n'a cessé de s'occuper de ce pays. Elle en possède une carte excellente : longtemps

tenue secrète, elle était achevée bien avant celle de Viquesnel, publiée seulement en 1854. En 1845, alors que personne ne songeait au *bulgarisme,* un agent russe ouvrait à Philippopolis, dans le consulat, la première école pour les Slaves orthodoxes de cette province. Les actes de ce genre sont ceux que les panslavistes aiment à répéter. Plus récemment, en 1867, des ingénieurs russes ont parcouru le pays et relevé les passages du Balkan, étudié le caractère des habitants, encouragé toutes leurs espérances. Dans la querelle devenue vive entre les Bulgares et le patriarche, le consul russe de Philippopolis a toujours été ouvertement pour les Bulgares. Ceux-ci, après beaucoup d'instances, ont obtenu des Grecs la possession d'une église; ce n'a pas été sans des luttes sérieuses : plusieurs fois les deux communautés en sont venues aux coups de bâton. Aujourd'hui les Grecs ont six églises; les Bulgares en ont une seule sous ce titre : *Kimisis tis Panagias* (la *dormition* de la Vierge). Ils n'ont ni archevêque ni évêque, le patriarche refusant la consécration ecclésiastique; ils ont un archimandrite, sorte de vicaire-général qui remplit toutes les fonctions épiscopales : les deux tiers des villages reconnaissent cet archimandrite. Les

Bulgares ont construit un monastère d'hommes à Arapovo ; ils en possèdent un autre de femmes à Kalafer. Le consul russe assiste régulièrement aux offices du dimanche à l'église bulgare ; c'est dans cette église que se célèbrent le *Te Deum* annuel en l'honneur de l'empereur Alexandre et toutes les fêtes de la famille impériale. La protection moscovite, comme on le voit, est très-ostensible ; les Bulgares n'ont pas auprès du grand-vizir de défenseur plus habile que l'ambassadeur de toutes les Russies. Ce sont là des faits dont les Grecs ont raison de montrer l'importance dans leurs brochures adressées à l'Europe ; toutefois il serait juste de leur part de reconnaître ce qu'ont de légitime les réclamations des Bulgares, et d'aider eux-mêmes cette nouvelle église à se constituer, sans qu'elle soit tentée d'en appeler aux secours d'une puissance étrangère. Rien ne peut être plus funeste aux communautés chrétiennes en Orient que ces haines qui les divisent, que ces luttes qui les affaiblissent en présence des Osmanlis et des protecteurs dangereux du dehors.

On a fait grand bruit en Europe d'un soulèvement de Bulgares dans l'Hémus et sur le Danube ; les manifestes imprimés en Roumanie

ont été reproduits par nos journaux et suivis de nouvelles tout à fait étranges qui ont fait croire en 1868 à une insurrection. Il faut réduire cette révolte à d'assez médiocres proportions. A peine s'est-il formé dans le pays quelques bandes, composées pour la plupart d'étrangers; elles n'ont jamais sérieusement inquiété ni la Porte ni la province. Les signes du réveil en Bulgarie, ce ne sont pas ces tentatives d'insurrection, qui ont si peu d'importance et auxquelles le pays ne s'associe pas; c'est ce mouvement des écoles dont l'Europe parle peu ; ce sont les efforts du clergé bulgare pour conquérir son indépendance. Avant de revendiquer leur liberté contre les pachas, les Bulgares savent qu'ils ont un premier ennemi à surmonter, l'ignorance; qu'ils doivent se soustraire à une première domination beaucoup trop absolue, celle du patriarche de Constantinople. On peut refuser à ce peuple une vive intelligence; dans la manière dont il a entrepris l'œuvre de son émancipation, il a fait preuve d'un mérite bien rare chez les chrétiens d'Orient : il a eu autant de sagesse que de bon sens.

Les chants populaires sont jusqu'ici la seule littérature qu'aient produite les Bulgares. Un certain nombre ont été publiés à Pesth, à Moscou, à Belgrade [1]; combien se répètent tous les jours au son de la petite flûte que les paysans appellent *svirka,* ou de la *gousla* à trois cordes, qui n'ont jamais été recueillis et mériteraient de l'être ! Il ne faut chercher dans ces compositions aucune des qualités qui font la beauté des *pesmas* de la Serbie, des *tragoudia* de la Grèce moderne. La poésie populaire en Grèce a ce rare privilége de nous présenter presque toujours des sentiments antiques dans toute leur pureté. Non-seulement on y retrouve des souvenirs de la mythologie ancienne, les nymphes, les sirènes, le Tartare ; mais, ce qui nous touche davantage, une philosophie de la vie et de la mort qui n'a rien ni d'occidental ni de chrétien et qui nous reporte aux époques floris-

1 Mme Dora d'Istria a étudié les légendes slaves qui inspirent ces chants ; elle a montré comment les Bulgares essaient de peindre la vie pastorale. Voyez la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1868.

santes de l'hellénisme. Nombre d'usages d'autrefois, nombre de scènes figurées sur le marbre ou sur les œuvres céramiques, bien que vieilles de deux mille ans, n'ont pas de meilleur commentaire que les chansons des paysans grecs modernes; on peut même aller plus loin. L'art et la poésie, surtout en Attique, avaient choisi leurs sujets parmi les vieilles traditions, souvent avec un goût difficile; mais au-dessous du génie grec, que représentaient les maîtres illustres, vivait l'esprit du peuple : cette âme plus simple ne se retrouve-t-elle pas dans les chants du Péloponèse et de la Béotie, de la Thessalie et de l'Épire? On a proposé, non sans de sérieuses raisons, de reconnaître dans le romaïque actuel un idiome antique qui ne s'écrivait pas, mais que parlaient, au temps de Périclès et avant lui, les paysans, les hommes tout à fait du peuple. Les sentiments de cette classe si obscure et si peu connue se sont conservés en grande partie, comme sa langue, daus les *tragoudia*.

A côté des idées toutes païennes, la brièveté même de ces chants, la discrétion avec laquelle le poëte d'un mot fait une peinture achevée, l'absence de détails inutiles, la précision des épithètes, l'unité de toutes les parties qui doi-

vent former un ensemble, le sentiment de l'art, toutes ces qualités que le paysan grec a d'instinct ne sont-elles pas un héritage de ses pères d'autrefois? Les poésies klephtiques ont d'autres mérites; mais ceux-là, sans parler de la jeunesse, de la franchise, de l'esprit, du patriotisme, qu'on y retrouve à chaque vers, sont assez grands pour ne jamais laisser insensible quiconque a le goût de l'antiquité.

La poésie serbe a souvent toute l'élégance, tout l'éclat de la race même qui l'a créée. Elle chante les batailles, les héros de l'indépendance, les grands coups d'épée et les mêlées sanglantes; elle dit la beauté des femmes blondes; elle célèbre les puissances mystérieuses de la nature et tout le panthéon païen, que la foi nouvelle n'a pu chasser de la mémoire des Slaves; ni l'ampleur, ni la délicatesse, ni l'harmonie ne lui manquent; elle respire la force et l'espérance.

Il ne faut rien chercher de pareil dans les chants que répètent les pauvres paysans bulgares. Ce sont des épisodes où rarement le poëte sait composer un ensemble. La liaison, la suite des idées, paraissent à charge à ces intelligences paresseuses; à peine ont-elles commencé un morceau que le poëme tourne court, et souvent

ni les auditeurs ni les chanteurs ne s'en aperçoivent. Telle est parfois la simplicité de ces créations qu'on croirait entendre des chants d'enfants. La plupart de ces poésies ne sont que des essais, que des bégaiements. Ce qui contribue encore à les rendre plus étranges, c'est que le Bulgare subit l'influence d'idées qu'il comprend mal, par exemple des doctrines chrétiennes, et que sous cette influence il imagine des compositions dont la naïveté n'a pour nous que peu de charme. Voici, par exemple, un chant que les paysans répètent des heures entières aux fêtes des moissons : — « La Vierge est venue au beau monastère ; — elle est venue pour communier. — Sainte Vendredi allume les cierges, — sainte Dimanche en allume d'autres. — La Vierge veut se confesser. — Mon père, j'ai rencontré trois arbres sur ma route, — j'ai maudit les trois arbres. — La vierge Marie a communié, — la Vierge a quitté le monastère. » Ou encore : « Le jeune homme vient de trente jours de marche. — Il vient pour épouser sa fiancée. — La fiancée en le voyant ne dit rien. — Ma fiancée, voulez-vous m'épouser? — Mon fiancé, je le veux ; je vous attends depuis trois ans. La fiancée se sent mourir. — Ma sœur, prends mon

voile dans le coffre; — garde mon voile comme souvenir après ma mort. » Ici du moins nous entrevoyons une pensée, un sentiment.

Pour comprendre l'intérêt de ces chants, il faut les étudier dans le pays même, où l'habitant avec lequel on vit les commente sans cesse à son insu. Ils témoignent d'une intelligence que les détails frappent seuls, qui éprouve rarement une émotion complète, qui conçoit plus rarement une idée précise. Ces chants respirent le sentiment de l'autorité : le gendarme, le modeste *zaptié,* y joue un grand rôle; quand il paraît, il termine tout; il est la puissance, il est la force. On reconnaît là un peuple qui a l'habitude de se soumettre; à peine sent-on vivre parfois dans ces vers le désir de l'indépendance. Les Bulgares n'ont pas de héros national; il semble qu'ils ne forment aucun vœu. Cependant cette race éprouve de fortes passions; elle est lente, renfermée en elle-même, elle tourne et retourne la pensée qui l'obsède. — Le remords est parfois exprimé avec force dans ces chants; c'est là un sentiment inconnu aux Hellènes. Les personnages des poésies bulgares se donnent fréquemment la mort; ils quittent avec une joie sombre ce monde détestable où ils souffrent

cruellement. Quel Grec a jamais trouvé que la vie pût lui être à charge? « Dans le Tartare, les belles jeunes filles pleurent, et les beaux jeunes gens se lamentent : » tout vaut mieux que les ténèbres; le paradis, c'est la terre qu'illumine le soleil. Depuis cinquante ans, on n'a pas signalé en Grèce plus de trois suicides, encore deux d'entre eux s'expliquent-ils par l'influence des idées européennes. Les chants bulgares racontent avec complaisance des cruautés atroces, peignent des cadavres coupés en morceaux, des têtes séparées du corps, dès urnes pleines d'un sang encore tiède; le Grec ne s'arrête pas à ces images : s'il les rencontre, il détourne les yeux.

Parmi les poésies bulgares qui n'ont pas été encore publiées, celles du *Despoto-Planina* sont les plus remarquables. Le Despoto-Planina est un canton montagneux situé entre la province de Philippopolis et celle de Sérès. Il renferme une nombreuse tribu qui vit isolée, à peine visitée à de longs intervalles par quelques marchands et par les muletiers qui transportent à travers le Rhodope du vin et de l'huile. Cette population, qu'on appelle les Bulgares-Pomazi, parle le slave; mais elle a un type qui ne rappelle ni les Bulgares ni les Serbes. Les Pomazi

passent pour musulmans parce qu'ils ont quelques mosquées, sans connaître le Coran, sans pratiquer les lois qu'il prescrit. Les hommes, grands, vifs, élégants, aux yeux expressifs, aux cheveux noirs, appartiennent à une forte race; leur montagne les a protégés contre tout mélange. Dans le Despoto, on conserve de mémoire de très-longs poëmes. Un habitant de Sérès, en Macédoine, M. Vercovitch, a recueilli de la bouche de chanteurs qui ne savent pas écrire plus de vingt mille vers. Son volume, encore manuscrit, est aujourd'hui à Belgrade, où M. Schafarik le jeune, qui se propose de le donner bientôt au public, a bien voulu me les communiquer; M. Dozon en a traduit d'importants fragments. Ces chants sont une grande nouveauté. Ils se rapportent à un même cycle; malgré la diversité des sujets, ils célèbrent tous l'arrivée sur le Danube, dans l'Hémus et le Rhodope, d'une nation conquérante qui paraît être de race âryenne et se donne le nom de Slovènes. Ils sont donc commémoratifs d'une de ces invasions encore si mal connues qui ont eu pour théâtre la presqu'île du Balkan. Une population nombreuse habitait des pays lointains au nord du Balkan et des Karpathes, elle s'est vue forcée d'abandonner un so

qui ne pouvait plus la nourrir. Arrivée sur le blanc Danube, elle a rencontré des monstres fantastiques, des hommes dans un état de complète sauvagerie : elle a vaincu les obstacles que lui opposaient les êtres surnaturels, soumis et civilisé les barbares. Les dieux de ce peuple sont les forces de la nature personnifiées : le soleil, les nuages, le feu, la foudre ; la terre est représentée en hiver comme une femme qui dort dans une caverne ; le soleil lui ôte son manteau, les nues se marient avec le soleil. Une divinité qui n'est pas nommée semble être supérieure à toutes les autres. Les *Samovilas*, les *Divas*, la plupart des dieux de la légende serbe, figurent sans cesse dans ces chants. La vie décrite par ces poëmes est toute champêtre. Les progrès les plus simples d'une agriculture naissante y sont célébrés comme des merveilles. Des rois qui consultent leurs sujets et qui vivent avec eux dans une complète intimité gouvernent un peuple dont les mœurs paraissent être d'une grande douceur. Le récit est très-simple ; il affecte de fréquentes répétitions qui ont jusqu'à dix et quinze vers ; il aime à rappeler les mêmes épithètes. Bien que l'imagination des chanteurs manque de tout éclat, ces compositions présentent des ensem-

bles qui, pour l'étendue et la suite des idées, sont bien supérieurs aux autres chants bulgares. Les vers, qui ont huit et douze syllabes, se rapprochent beaucoup de la prose. Il serait difficile de citer en entier une de ces poésies : les longs détails y sont trop nombreux ; l'analyse de celle que M. Vercovitch a intitulée *les Noces de la belle Voulkana et du Soleil* donnera du moins une idée de ce que sont les chants nouvellement découverts dans le Rhodope.

LES NOCES DE LA BELLE VOULKANA ET DU SOLEIL.

« La Terre est retirée dans une profonde caverne, et elle pleure, car elle n'a plus de blé dans ses greniers, plus de foin dans ses étables, et partout s'étend la désolation. Depuis de longs mois déjà, le Soleil refuse d'éclairer la terre. Les chefs des peuples gémissent ; ils ne savent comment ils nourriront leurs sujets. Ils se décident à se rendre, au bout du monde, chez le roi des rois pour lui demander ses conseils.

« Le grand roi les reçoit avec honneur; il célèbre une fête pour leur venue : le vin coule à flots; les chefs oublient leurs peuples, et la famine, et la rigueur de la saison. La belle Voulkana, blanche et rose, est remarquée entre toutes les ser-

vantes; les chefs se demandent lequel d'entre eux l'épousera. La belle choisit le roi Brakir.

« Les autres chefs ne pensent plus qu'à la famine qui ravage leur pays, et se mettent à pleurer.

« Cependant, au milieu d'eux, arrive la sœur du Soleil : « Mon frère n'échauffe plus la terre, leur dit-elle, il reste tout le jour à la maison, retiré dans sa petite chambre ; ni ma mère, ni moi ne pouvons le distraire; il jure qu'il n'ira plus surveiller ni ses champs, ni ses vaches, s'il n'a pas dans sa maison la belle Voulkana, qu'il a vue un jour du haut du ciel, et qu'il aime tendrement. »

« Tous les chefs promettent que la fiancée de Brakir sera désormais la compagne du Soleil.

« Ce soir, continue la messagère, dressez la table du festin dans le lieu habituel ; que le vin ruisselle dans les coupes. A peine serez-vous assis que les étoiles chanteront en chœur l'hyménée ; dites avec elles la beauté de Voulkana, la puissance de mon frère. Bientôt les étoiles quitteront leur place dans le ciel ; elles formeront un berceau que vous verrez descendre dans l'éther. Il se placera sur votre table ; que la belle Voulkana s'y étende sans peur, et bercez-la longtemps en répétant à nouveau les chants de l'hyménée. »

« La nuit est venue, les rois sont à table, les

étoiles disent la gloire du Soleil; le berceau se forme au plus haut du ciel, se balance lentement dans l'espace et descend sur la terre. A peine Voulkana, toute tremblante, y est-elle étendue, qu'il remonte dans les espaces éthérés.

« La mère du Soleil a été elle-même traire les vaches; elle a demandé à ses fermiers ce qu'ils avaient de meilleur. La table est mise au coin du feu. Le Soleil, sa mère et sa sœur reçoivent Voulkana. On dîne longuement sans beaucoup parler. Le Soleil enfin dit à sa mère : « Chère mère, ce soir je n'habiterai pas votre chambre; je conduirai ma fiancée dans la salle qui désormais nous sera commune à elle et à moi. »

« Au matin, le Soleil tout heureux va voir ses troupeaux; pendant qu'il se promène et contemple ses champs, il rencontre Brakir, qui l'insulte. L'insensé Brakir, il ne sait pas la force du puissant Soleil! Il tombe frappé d'une pierre, et meurt en proférant des injures que répètent les échos des montagnes.

« Les jours s'écoulent heureux dans la demeure du Soleil et sur la terre; les moissons verdissent, les pâturages nourrissent d'abondants troupeaux, et pourtant Voulkana regrette la maison de son père : le Soleil la trouve tout en larmes, il a pitié de sa douleur; il la rendra à ses compagnes, il la rendra à ses amis.

10

« Les étoiles forment un berceau lumineux, qui descend Voulkana chez le roi des rois; l'épouse du Soleil porte dans son sein un fils qui sera un héros. A peine né, il veut faire de grandes actions, il saute à cheval, il réunit les jeunes gens. Il les conduira dans les pays lointains, là où coule le blanc Danube, là où habite un peuple sauvage qui a pour demeures des cavernes, pour armes des pierres. « Ne pleurez pas, vous toutes que vos fils abandonnent, dit-il aux mères; ne pleurez pas, jeunes filles, qui voyez partir vos frères. Nous allons chez des hommes sauvages, nous leur apprendrons à cultiver les belles plantes, à semer les champs fertiles; un jour, les hommes et les femmes de ce pays béniront vos fils et vos frères. »

On voit que c'est là une sorte de conte, que la naïveté populaire y est complète; cependant les images gracieuses n'y manquent pas. Cette composition, si imparfaite qu'elle soit, est du moins originale; elle dépeint une civilisation pastorale qui doit remonter à des temps reculés; la mythologie slave ne s'y retrouve que défigurée et mêlée à des légendes toutes particulières; ni les Serbes, ni les Grecs, n'ont rien d'analogue.

On sait que les traditions grecques les plus

constantes représentent Orphée comme un habitant du Rhodope et de l'Hémus, et qu'une partie de la race hellénique, avant de descendre dans les vallées du Pinde, s'arrêta sur les bords de l'Hèbre : quelques chants du Despoto-Planina célèbrent un *Orfen,* habile musicien, qui charme les peuples, adoucit les mœurs barbares, et séduit par la perfection de son art jusqu'aux divinités malfaisantes de l'air. La légende d'Eurydice se retrouve même dans ces poésies. La femme d'Orphée s'appelle Orfénisa ; le musicien va la conquérir au milieu de mille obstacles dont il triomphe, grâce à sa petite flûte, la *svirka.* Il perd Orfénisa, la retrouve, la dispute aux Samovilas, enfin est assez heureux pour la transporter au ciel.

Dans un de ces poëmes, Orfen est représenté comme l'instituteur du genre humain.

« ..... Orfen ne resta pas davantage dans le ciel, mais ayant chanté un chant à Dieu pour le remercier de l'avoir choisi pour enseigner les arts aux hommes, il descendit sur la terre, alla tout droit au pays des Youdas (génies malfaisants), puis il se mit à jouer de la flûte, à jouer un air qui enchante, et il enchanta les Youdas de telle sorte qu'elles tombèrent comme mortes par terre : les

oiseaux aussi se rassemblèrent autour de lui, et furent de même enchantés par la musique. Lui alors releva la première parmi les Youdas, et il l'interrogeait sur tous les arts; elle, n'ayant pas conscience de ce qu'elle faisait, lui révéla tous les arts l'un après l'autre, et en un jour il les apprit tous parce que Dieu l'assistait. Dès qu'il les eut appris, il s'envola tenant sa flûte à la main, et parcourut la terre pendant un an. Partout où il passait, il enseignait les arts aux hommes; tous les apprirent, et ils le regardaient comme un dieu; ils pensaient que Dieu était descendu sur la terre tout exprès pour enseigner les arts aux hommes. »

Orfen retourne dans le pays des Youdas, se marie, et devient *grand roi de la terre*.

« Il commanda aux Youdas d'aller habiter les unes dans les montagnes, les autres dans les eaux, d'autres encore dans les vents, et ainsi jusqu'au jour d'aujourd'hui elles vont, viennent et trompent les hommes. Orfen occupa leur pays; il engendra un grand nombre de fils et de filles qui le peuplèrent, et vécut juste mille ans, après quoi il s'en alla au ciel, et il se peut qu'il y soit encore vivant. »

Ce serait une si grande découverte, que celle

de poëmes consacrés à Orphée et répétés encore de nos jours, que M. Vercovitch trouvera sans doute en Europe beaucoup d'incrédules. La Société littéraire de Belgrade, à laquelle ces chants ont été soumis, admet sans hésitation que la légende d'Orphée est encore vivante dans le Rhodope; mais, comme le remarquent les Grecs, elle n'est pas désintéressée dans la question. C'est pour elle une trop bonne fortune que de rencontrer dans les souvenirs slaves d'aussi antiques traditions. La science ne sera pas longtemps incertaine : la question est trop importante pour ne pas être étudiée par des érudits qui n'aient à se préoccuper ni du panslavisme, ni de l'hellénisme, mais qui cherchent simplement la vérité [1].

III

Les Grecs, dans la province de Philippopolis,

[1] Il est évident que M. Vercovitch a eu trop à cœur de trouver dans les chants du Despoto des souvenirs très-anciens. Il parle dans son commentaire du dieu Vichnou, dont les Bulgares-Pomazi, dit-il, connaissent encore le nom. Ici l'erreur est certaine. *Vichnou* est le datif du mot bulgare *vichni, très-haut, très-élevé;* la forme *vichnou* s'emploie aussi parfois comme vocatif.

sont une infime minorité; malgré leur petit nombre, on les trouve partout. Souvent dans un village turc ou bulgare il n'y a qu'un Grec, mais ce Grec cumule les professions de *cafedji*, de mercier, d'épicier, d'écrivain public. Sa boutique est un bazar en miniature. Il n'est pas rare que ce marchand soit un tout jeune homme, un enfant de quatorze à quinze ans. Sa famille lui a donné quelques livres turques, il a été chercher fortune. Quand il aura amassé un peu d'argent, ou simplement quand le goût des voyages le reprendra, il quittera son magasin. Ces Hellènes viennent quelquefois de très-loin. J'en ai vu à Tatar-Bazarjik une quinzaine qui étaient nés en Épire, à Janina. Depuis longues années, cette ville envoie dans l'Hémus des boulangers, des serruriers, des tailleurs; ils restent quatre et cinq ans au milieu des Bulgares, puis retournent dans leur pays et sont remplacés par d'autres. Parmi les Grecs d'Épire qui voyagent dans ces contrées, les *kaloiatroi* (bons médecins) méritent une mention particulière. Ils appartiennent tous à un même canton, celui de Zagori. Cette profonde vallée, perdue dans les escarpements du Pinde, a été respectée par les invasions. Là vit répandue dans une vingtaine de

villages une population très-pure qui prétend conserver depuis de longs siècles de vieilles traditions de chirurgie, la connaissance des plantes médicinales. Ces docteurs forment une sorte de confrérie où chaque famille a une spécialité, où le fils succède au père. Toute leur science se transmet oralement ; ils parcourent la Turquie, où ils sont fort estimés, et y amassent d'assez grosses sommes. C'est toujours un événement heureux pour un village que d'entendre le matin dans les rues une voix étrangère qui répète : « Venez tous, vous qui êtes malades, voilà le fameux médecin de Zagori. » Cette petite république médicale rappelle ces sociétés, ces familles du monde païen où on se transmettait de vieilles recettes de génération en génération, et qui avaient le privilége d'exercer la médecine. Le fameux Machaon, fils d'Esculape, était né dans le Pinde, non loin du canton de Zagori, Chiron dans le Pélion, qui est à deux journées du Pinde. Peut-être les *kaloiatroi* de l'Épire sont-ils les obscurs descendants des antiques Asclépiades [1]. Du moins font-ils comprendre

[1] Les historiens de la médecine grecque devraient étudier les formules de ces empiriques. M. Reinhold, dans sa récente édition d'Hippocrate, a montré que beaucoup des

ce que devaient être souvent aux origines de la civilisation grecque les prêtres du culte d'Esculape.

La facilité avec laquelle les Grecs voyagent dans toute la Turquie surprend les Occidentaux. Pour assister à une *panégyrie ;* à une fête nationale, un Grec d'Epire fixé en Bulgarie traverse le Rhodope, descend en Macédoine et arrive chez lui. L'aller et le retour lui prennent un mois; quelques-uns font des courses beaucoup plus longues. On cite plusieurs Philippopolitains établis aujourd'hui à Calcutta. Ces grands voyageurs laissent leurs familles sans nouvelles durant plusieurs années ; un jour on apprend qu'ils sont morts aux Indes, qu'ils ont légué leur fortune à l'église de leur village, à l'école. Si loin qu'aille un Grec, il n'oublie jamais son pays. L'université d'Athènes le sait bien, elle a reçu des offrandes de toutes les parties du monde; le plus modeste, mais non le moins touchant de ces

recettes recueillies par l'école de Cos se retrouvent encore aujourd'hui dans le Péloponèse et dans quelques autres parties de la Grèce. On peut voir du reste sur les *kaloiatroi* du Zagori les chapitres de Pouqueville consacrés à l'Épire, et les remarques sur le culte d'Esculape en Argolide, dans les *Études de mythologie d'Athènes à Argos*, par M A. Bertrand.

dons, est celui que vient de lui faire une pauvre servante morte dernièrement sur les bords du Gange. Les Grecs isolés dans toute la Turquie forment une véritable franc-maçonnerie. C'est une bonne fortune pour un Européen que de s'adresser à eux. Ils connaissent mieux le pays que les habitants eux-mêmes; ils ont du reste une curiosité qui leur fait tout remarquer, une souplesse d'esprit qui assure vite leur influence. Il leur est facile avec de si rares qualités de se faire respecter; puis comment un village se passerait-il d'eux? Il ne faut pas les comparer aux Juifs; autant le Juif est renfermé et s'isole, autant le Grec est ouvert. A peine au milieu de ses hôtes, il n'est plus un étranger. On peut ajouter qu'il n'a nulle rapacité; il aime le commerce, il aime à combiner une affaire, mais il semble que le plaisir de vaincre les difficultés, de tout arranger pour un complet succès, l'emporte à ses yeux sur l'attrait du bénéfice. Je ne sais ce qui a pu faire dire que les Grecs aimaient l'argent : peut-être est-ce l'art avec lequel ils savent le gagner, mais du moins personne ne peut nier qu'ils le dépensent avec une complète prodigalité.

La province de Philippopolis compte trois com-

munautés grecques importantes, celle du chef-lieu, celle de Stenimacho, celle de Tatar-Bazarjik. Les Grecs de Philippopolis ont un musée où l'on recueille précieusement toutes les antiquités qui se trouvent encore dans le pays ; leur bibliothèque contient non-seulement les classiques, mais nombre d'ouvrages modernes ; ils donnent des bals où on danse au piano, ils font venir de Vienne les modes les plus récentes. Plusieurs d'entre eux parlent assez bien le français. Quelques-uns écrivent dans les journaux d'Athènes, envoient des articles à *la Pandore,* et même impriment des ouvrages, comme M. Tzoucala, qui a publié dernièrement une description de la province de Philippopolis. La communauté de Tatar-Bazarjik, bien que beaucoup moins importante, présente les mêmes caractères. Celle de Stenimacho, perdue dans une vallée du Rhodope, à une journée au sud de Philippopolis, est peut-être la plus intéressante des trois.

La ville compte quinze mille habitants ; ni les Turcs ni les Bulgares n'ont pu s'y établir. Elle possède non-seulement des ruines byzantines nombreuses, restes d'une ancienne puissance florissante, mais une foule de bas-reliefs antiques qui remontent au moins au deuxième siècle de

notre ère. Les géographes anciens, si insuffisants d'ailleurs quand on veut étudier ces contrées, ne nous ont conservé aucun nom qu'on puisse donner à cette ville, qui, d'après une inscription très-mutilée, serait une colonie de l'île d'Eubée. Cette communauté hellénique a conservé un dialecte particulier où on trouve plus de deux cents mots qui ont disparu du romaïque ordinaire; bien qu'ils ne soient en usage ni en Grèce ni même à Philippopolis, ils se rattachent par l'étymologie à la langue grecque classique. Il y a quelques années, on entendait encore dans ce pays des chansons populaires qui se transmettaient de mémoire; de jour en jour plus rares, bientôt elles seront toutes oubliées. Les poésies grecques récentes, reproduites par les journaux ou recueillies en petits volumes — poésies en général très-médiocres — sont apportées par les colporteurs dans cette vallée; on les répète, elles ont la vogue, et cependant les *tragoudia* d'autrefois disparaissent. La ville de Stenimacho partage les passions de la Grèce moderne; elle a toujours été connue par son philhellénisme. Lors de la dernière guerre de Crète, elle a envoyé dans l'île soixante de ses jeunes gens, qui sont partis à pied et à l'aventure pour aller, au

milieu de mille obstacles, gagner ce champ de luttes si lointain. Aujourd'hui, Stenimacho entretient à l'université d'Athènes dix élèves ; elle en compte trois en France et deux à Vienne. Ces étudiants ont du reste, parmi leurs devanciers, des modèles qu'ils peuvent imiter. Anastasiadis Leukias, leur compatriote, s'est fait connaître en Europe par sa réfutation de la théorie de Fallmerayer, ce savant paradoxal qui a prétendu que les Grecs modernes n'avaient plus que du sang slave dans les veines. M. Scordelis a publié un lexique du dialecte de Stenimacho; enfin M. George Pappadopoulos, qui a consacré aux antiquités d'Athènes un grand nombre de dissertations, est originaire de ce canton. Ainsi voilà une ville qui est grecque depuis une époque reculée, peut-être depuis le sixième siècle avant notre ère. Ni le temps, ni les invasions les plus redoutables que l'Europe ait vues n'ont pu lui faire oublier sa nationalité. Elle a traversé des épreuves diverses ; la force du génie hellénique a eu le dessus. Maintenant, au milieu de la population presque barbare qui l'entoure, elle aime l'instruction et l'étude. Quelle sympathie ne mérite pas une race si vivace, si jeune, toujours enthousiaste de son passé et des choses de l'esprit !

On compte dans la province de Philippopolis huit mille catholiques bulgares : deux mille habitent le chef-lieu, les autres occupent sept villages, dont quatre sont situés au nord, au pied de l'Hémus, et trois à l'est. Les Grecs appellent ces catholiques *pauliciens* ou *manichéens*, et prétendent qu'ils sont les restes d'une secte formée par Paul l'Arménien ; cette opinion n'a aucun fondement. Au début du dix-huitième siècle, on ne trouvait à Philippopolis que soixante catholiques. Ceux qu'on y voit aujourd'hui paraissent être une colonie venue de Sofia vers 1795. Jusqu'en 1835, ils n'avaient que des prêtres de passage ; les ligoriens de Bohême s'établirent les premiers parmi eux, et furent remplacés par les capucins italiens. Depuis 1848, la propagande leur a donné un évêque ; ils ont une école, quatre sœurs de charité, dont deux françaises, et une jolie église à laquelle la France fait une subvention.

Un père capucin est le maître absolu de chaque village : il soumet les fidèles à une discipline tout ecclésiastique. Trois fois par jour tous les habitants viennent à l'église ; aucun d'eux ne se soustrait aux pratiques de la religion, qu'ils accomplissent à jour fixe et selon l'ordre du direc-

teur. On se croirait transporté au milieu des missions du Paraguay. Ces Bulgares sont de très-braves gens, mais ils ont la lenteur d'esprit propre à leur race. Cependant il est un genre d'industrie où ils excellent : on voit autour de leurs villages de vastes champs de rosiers; ils fabriquent une essence célèbre dans tout l'Orient. Ces champs de roses remontent à une haute antiquité : au commencement de ce siècle, ils étaient la propriété de la sultane Validé. Aux temps romains, les roses de Thrace étaient célèbres; elles tenaient une place importante dans le culte religieux, elles avaient donné leur nom à des cérémonies qu'on appelait les *Rosalia*, et qui, si on en croit les inscriptions, étaient fréquentes dans ces contrées.

L'archéologie n'est pas une étude de curiosité où les objets ont d'autant plus de valeur qu'ils sont plus rares; ce qu'elle veut surtout, c'est faire revivre les époques disparues, retrouver la physionomie des pays qui souvent ne nous ont laissé sur eux-mêmes aucun détail précis. Là est le charme de cette science si peu aride. Qu'a été la vie de ces vastes contrées? quand la civilisation s'y est-elle introduite? par qui a-t-elle été apportée? dans quelle mesure a-t-elle modi-

fié les usages de la race primitive? A toutes ces questions, l'antiquaire seul peut essayer de répondre.

Dès le quatrième siècle avant notre ère, les commerçants grecs visitaient la Thrace barbare; ils y venaient sans doute comme nous allons aujourd'hui dans les cantons reculés de l'Australie, dans les parties du Soudan qui avoisinent l'Algérie et le Sénégal. Ils ont laissé dans la vallée supérieure de l'Hèbre des monnaies qui sont des dates, des tétradrachmes d'Athènes de l'ancien et du nouveau style, des pièces de Thasos, de Maronée, de Byzance. La Turquie d'Europe, que Strabon appelle l'Illyrie et la Thrace, recevait deux sortes de voyageurs : les uns venaient d'Athènes, des colonies de la mer Égée et du Bosphore, et remontaient jusqu'au delà de l'Hémus : ils s'arrêtaient à la rive droite du Margus ; les autres appartenaient aux grandes villes de l'Adriatique, en particulier aux colonies de Dyrrachium et d'Apollonie; ils exploitaient la moitié occidentale de la péninsule. La comparaison des médailles recueillies jusqu'ici en Roumélie, en Serbie, en Bosnie, rend ces conclusions évidentes, elle permet de retrouver la plus ancienne géographie commerciale de ce pays. Au troi-

sième siècle, la civilisation pénètre dans l'Hémus. On peut voir dans le cimetière turc de Tatar-Bazarjik (l'ancienne Bessapara) un marbre contemporain d'Alexandre. Les Ottomans le regardent comme une pierre sacrée, ils viennent y attacher des fils arrachés aux vêtements des malades, y prendre une poussière qui a des vertus miraculeuses. C'est une stèle grecque qui porte une inscription en très-beaux caractères; elle témoigne de l'existence, dans cette région, d'une ville et d'une administration helléniques; elle fait mention de panégyries, du culte d'Apollon, de récompenses décernées aux vainqueurs agonistiques. C'est à la même époque que se rapportent des objets de bronze qui ont toute la perfection des œuvres athéniennes des plus beaux temps. Plus tard, cette civilisation s'étendit dans toute la Thrace, mais surtout dans les plaines. Les inscriptions et les bas-reliefs attestent l'existence de centres importants. Le nom de ces bourgs est perdu; mais nous constatons facilement combien ils étaient nombreux. On admettait généralement que la civilisation répandue dans le pays à l'époque de la conquête romaine était latine; il faut renoncer à cette opinion. Sous l'empire, la langue générale des villages et

des villes était le grec, les textes latins sont d'une extrême rareté. Les campagnes de Thrace, comme celles de la Gaule aux temps romains, étaient divisées en *pagi* ou villages ; plusieurs *pagi* formaient une famille ou *genos*. Les villes avaient la même administration que toutes les grandes cités gréco-romaines. Les bas-reliefs nous rendent les caractères originaux du panthéon thrace pour le même temps. Le génie de cette nation avait transformé les dieux classiques, fait de Diane une virago armée d'un pieu, d'Apollon un fort chasseur ; il gardait aussi des divinités particulières : un héros à cheval combattant les bêtes féroces, qui paraît avoir été le type premier du saint George byzantin, et, ce qui est plus étrange, des déesses-mères semblables à celles qui se retrouvent si fréquemment en Gaule. Toutefois la mine la plus précieuse d'antiquités en Thrace n'a pas encore été explorée. Les tumulus qu'on voit dans ce pays répondent à la description qu'Hérodote en a donnée ; ils sont pour la plupart des sépultures importantes. Il faut renoncer à les compter. Quelques-uns ont été ouverts par hasard ; on y a trouvé des bijoux d'origine grecque, des armes et des objets barbares. Ils ne sont pas moins précieux que ceux de la Scan-

dinavie, de la Gaule, du Pont-Euxin, qui nous ont livré tant de richesses. Le jour où on se déciderait à les fouiller avec méthode, ils nous révéleraient en grande partie l'histoire la plus ancienne de ces contrées.

Ces pauvres pays bulgares sont encore bien tristes, il faudra de longues années pour qu'ils sortent de leur ignorance; du moins ils en ont le désir, ils l'ont prouvé par leurs actes. La taxe qu'ils s'imposent pour les écoles est une mesure aussi sage que patriotique, le succès récompensera ces efforts. Le temps viendra aussi où ce peuple aura une église nationale, condition indispensable de son progrès. Dans l'état où il est aujourd'hui, le voyageur ne peut le négliger; on ne saurait parler de la Turquie sans tenir compte d'une population aussi nombreuse, et qui s'augmente tous les jours. Si les Bulgares sortent de l'apathie où ils ont dormi trop longtemps, ils comprendront le prix de leurs vieilles traditions, la valeur de toutes ces légendes que nous ne pouvons qu'imparfaitement étudier sans eux, l'importance de ces restes antiques qu'eux seuls sauront tous recueillir. Le Rhodope et l'Hémus ont été la patrie d'Orphée, un des ber-

ceaux des cultes grecs, une des sources de toute cette civilisation hellénique dont notre monde a vécu. Ces montagnes nous livreront-elles un jour les secrets qu'elles gardent depuis tant de siècles?

IV

LA DALMATIE ET LES SLAVES DU SUD.

Octobre 1871.

Les Serbes, les Croates, les Dalmates ont un petit livre qu'on trouve partout chez eux, même dans le moindre village. Ce volume de quelques pages est intitulé *Annuaire des Slaves du sud;* bien qu'il en paraisse plusieurs éditions assez semblables entre elles, il s'imprime surtout à Zagabria. Quelques détails sur les bans de Croatie et sur les princes serbes, sur leurs guerres contre les Hongrois et les Turcs, quelques conseils pratiques, des légendes et des chants nationaux le remplissent tout entier; mais ce qui frappe surtout le lecteur étranger, c'est la première page; elle contient un tableau des Slaves qui habitent l'Autriche méridionale et l'empire ottoman. Ils sont au nombre de onze millions, partagés entre sept ou huit provinces. Le voyageur entre rarement dans une maison en ces

[illegible] côté du ca-
[illegible] race devait
[illegible] ants, quel-
[illegible] à [illegible] à ces
[illegible]

[illegible] par opposition aux
[illegible] iques, de Primaur
[illegible] e nord du Danube.
[illegible] une même
[illegible] dialectes.
[illegible] orientaux
[illegible] Serbes, les
[illegible] pays [illegible]
[illegible] principautés de [illegible]
[illegible] hé de [illegible], ou
[illegible] almatie sans comp-
[illegible] le la [illegible] et u
[illegible] Al
[illegible] vieux
[illegible] Slaves,
[illegible] indépen-
[illegible] domina-
[illegible] artien-
[illegible]



pays sans y voir cette liste placée à côté du calendrier, comme si chaque jour la race devait se rappeler combien elle compte d'enfants, quelles destinées diverses l'histoire a faites à ces membres d'une même famille.

Ces mots Slaves du sud, par opposition aux cinquante-un millions de Tchèques, de Polonais et de Russes qui occupent le nord du Danube, désignent une population qui parle une même langue, diversifiée, il est vrai, par des dialectes. Les Bulgares sont la fraction la plus orientale de cette race; viennent ensuite les Serbes; les Sclavons, les Croates, les paysans du territoire de Trieste, les habitants des principautés de Goritz et de Gradisca, du duché de Carniole, du marquisat d'Istrie, de la Dalmatie, sans compter un tiers de la Styrie et de la Carinthie et la plus grande partie des confins militaires. Au centre nous trouvons les Bosniaques; les vieux Serbes et les Herzégoviniens. De ces Slaves, un million cent cinquante-un mille sont indépendants, plus de six millions subissent la domination ottomane, trois millions et demi appartiennent à l'Autriche-Hongrie. On voit facilement qu'ils sont répandus dans de vastes contrées dont les limites n'ont rien de précis. Ils se trouvent

du reste partout mêlés à des hommes d'autres races, aux Magyars, aux Allemands, aux Roumains, aux Turcs, aux Italiens, aux Grecs même et aux Albanais.

De toutes ces provinces, la Dalmatie est peut-être celle qui permet le mieux de comprendre ce qu'il faut penser des aspirations des Slaves du sud. Seule, depuis que ces peuples ont passé le Danube, elle s'honore d'une culture intellectuelle qui remonte à quatre siècles; elle possède une riche littérature, des archives plus riches encore; elle a un passé qui commence à être bien connu, qui explique non-seulement l'état actuel de ce pays, mais les difficultés contre lesquelles luttent ses voisins de même race. C'est aux écrivains dalmates, aux chartes conservées à Raguse que les Croates, les Sclavons, toutes ces vieilles principautés qui ont eu une histoire si obscure, demandent aujourd'hui le peu qu'elles peuvent savoir du rôle qu'elles ont joué autrefois. Gouvernée par Venise, puis par l'Autriche, la Dalmatie s'est pénétrée des idées de l'Europe, non-seulement beaucoup plus que la Bosnie, mais que la Serbie et le Montenegro. Par cette province les Slaves du sud possèdent la mer; de l'autre côté, sur le Pont-Euxin, les Bulgares ont

abandonné les ports aux Grecs; au nord de l'Adriatique, Trieste est une ville allemande ou plutôt cosmopolite. Le pays n'offrirait-il pas ce genre d'attrait, que la Dalmatie encore presque inconnue mériterait à tous égards d'être visitée [1]. La nature y présente de beaux aspects; l'artiste et l'historien y trouvent des monuments de tous les âges. On ne peut sans intérêt voir en détail ce qu'est l'administration provinciale dans l'empire d'Autriche; enfin le souvenir de la France est encore vivant dans toute la contrée. Nous avons administré ce pays au début du siècle : nous y avons laissé de grands travaux

1 L'ouvrage à la fois le plus récent et le plus complet que nous ayons sur la Dalmatie est celui de sir John Wilkinson, *Dalmatia and Montenegro,* Londres 1848. Il a été traduit en allemand par Wilhem Adolf Lindau. Le livre de l'auteur anglais est loin de faire connaître l'état actuel du pays. On trouve des faits intéressants dans la description de Franz Petter, *Dalmatien in seinen verschiedenen Beziehungen,* Gotha 1857, mais Petter se borne trop à la statistique et à la géographie physique de la province. L'abbé Fortis, qui a publié sur la province deux volumes excellents, est surtout un naturaliste : *Voyage en Dalmatie,* 2 vol. in-8°; Berne 1778. *La Dalmatie ancienne et moderne,* de Levasseur, Paris 1861, n'est qu'un résumé de ce qu'avait dit Fortis. Cette province a été jusqu'à ce jour si négligée qu'elle n'est décrite que d'une façon très-imparfaite dans les *guides* allemands, anglais et français qui font autorité

d'utilité publique, des réformes auxquelles le temps n'a rien changé. Quand je visitai cette côte, il y a quelques mois, tout occupé avec l'artiste qui m'accompagnait, M. Chaplain, des études qui faisaient l'objet de notre voyage, l'accueil sympathique que nous recevions nous frappa tout d'abord. Nous n'avions pas le goût de répondre trop vite à une bienveillance que nous comprenions mal encore et qui pouvait cacher quelque pitié pour nos récents désastres. Le temps nous montra qu'elle ne devait rien ni à des sentiments de cet ordre, ni à une politesse superficielle, qu'elle s'expliquait par des raisons profondes et anciennes, par une vieille reconnaissance pour des amis d'autrefois. Nous pouvions l'accepter. Elle a donné à ce voyage un charme particulier auquel nul Français ne fût resté insensible. Nous devions voir du reste par la suite, en descendant vers la Turquie, en Albanie et en Épire, combien les derniers événements ont peu changé dans ces parties reculées de l'Europe l'idée qu'on se fait de la France. Ces peuples ont suivi avec une surprenante curiosité tous les incidents de la guerre; pour la première fois des bulletins turcs, grecs, italiens, les tenaient au courant des batailles li-

vrées en Occident. Les musulmans sont pour le voyageur français tels que je les avais vus en 1864 et en 1868. Il m'a été impossible de saisir le moindre changement dans leur manière de se conduire à notre égard. Ils ont sur cette guerre une opinion très-simple et toute fataliste : l'épreuve a été cruelle ; il faut attendre le lendemain. Les chiffres de l'emprunt ont pénétré dans ces provinces. C'est une surprise tout à fait étrange que d'entendre votre hôte, un paysan ou un petit propriétaire qui vous reçoit dans une cabane perdue au fond des montagnes, à quatre ou cinq jours de la mer, vous parler des milliards que nous avons souscrits. Ces sommes, dont nul ne se fait une idée quelque peu précise, sont devenues légendaires comme les trésors d'un prince aussi riche que les Francs, le calife Haroun-al-Raschid. Ni les Albanais, ni les Grecs, ni les Slaves, ne pensent autrement que les Turcs. Pour ces contrées nous sommes ce que nous étions hier, ce que nous serons demain. La foi dans nos destinées n'a pas été atteinte. Nous contribuons du reste à la maintenir en ne changeant rien en Orient à nos anciennes habitudes. Si la station navale du Levant a été diminuée, cette réduction est provisoire et notre

drapeau a paru cette année sur tous les points où il se montrait d'ordinaire. Nos services de transports maritimes reviennent aux itinéraires qu'ils suivaient en 1870. Les subventions à nos protégés naturels restent les mêmes; nous envoyons des missions scientifiques comme par le passé. A l'extérieur comme en France, ramener notre vie de tous les jours à l'activité d'autrefois, faire autant que possible ce que nous faisions, mais avec plus de prudence et une juste économie, telle a été la pensée qui a inspiré depuis deux années le gouvernement de la France. Le bon sens ne pouvait recommander une conduite plus profitable aux intérêts du pays.

I

La Dalmatie forme un royaume; c'est sous ce nom qu'elle figure dans tous les actes officiels où le souverain d'Autriche-Hongrie énumère les couronnes de la maison de Habsbourg. Ce prince du reste, pour rappeler quelques-uns de ces titres qui sont au nombre de cinquante-six en tête du statut constitutionnel d'octobre 1860, est roi de Bohême, de Croatie, de Schiavonie, de Galizie, de Lodomérie, d'Illyrie, duc de Styrie, grand-prince de Transylvanie, margrave de

Moravie, comte de Sonnenberg, seigneur de Trieste et de la marche des Vendes : image de la manière dont s'est constituée la monarchie autrichienne, cette vaste fédération où les États sont entrés sans se confondre, où la dignité impériale est le seul lien qui réunisse des provinces si diverses. La Dalmatie a une des formes les plus bizarres que présente la géographie politique de l'Europe, forme tout artificielle, sans limite naturelle, si ce n'est à l'occident où elle s'arrête à la mer. C'est un long triangle dont la base est tournée au nord, et qui, descendant ensuite vers le sud, se rétrécit rapidement, au point de n'avoir plus, quand il se termine, que 3 ou 4 kilomètres de large. Dans le district de Raguse, tel est ce peu de profondeur que les Turcs de leurs montagnes pourraient bombarder par-dessus l'empire d'Autriche une flotte qui naviguerait dans l'Adriatique : violation de la neutralité qui n'a pas été prévue par le droit des gens. Autre bizarrerie : le territoire ottoman coupe la Dalmatie en trois morceaux. Pour aller par terre d'Almissa à Slano, et de Castelnovo à Gravésa, il faut en demander la permission aux soldats du Grand-Seigneur.

Cette province n'est qu'une bande de terre,

un véritable ruban. Plus de quatre-vingts îles ou îlots forment devant la côte une guirlande de 200 milles de longueur. On navigue au milieu des fiores. Le sol est pierreux, d'un rouge-brun, accidenté par de grands rochers, découpé comme une dentelle. Ces teintes, tristes et pâles quand le ciel est voilé, s'illuminent de couleurs dorées dès que le soleil, qui se cache rarement dans ces contrées, les inonde de lumière. A l'orient, s'élèvent les hautes chaînes de l'Herzégovine et de la Bosnie ; à l'occident, l'œil se perd sur les flots de l'Adriatique. Cette navigation a toutes les beautés que peut donner la triple réunion de la mer, des montagnes et du soleil, l'intérêt d'un voyage où l'on passe d'un canal à un autre, sans perdre jamais de vue la terre, les maisons, les champs, le spectacle de l'activité humaine. Tantôt le bateau longe des côtes boisées, découvre de vertes et fraîches vallées, comme le canal des Castelli, que les nobles vénitiens avaient couvert autrefois de villas, tantôt, à Sebenico, par exemple, il entre dans des golfes profonds, sinueux, où la mer encaissée et paisible semble ne plus être qu'un large fleuve. Partout les jeux de la lumière et de l'eau sont infinis, dans ces criques, sous ces rochers

profonds, sur ces longs détroits que le ciel colore de teintes toujours variées, depuis les longues traînées pâlissantes, mêlées de paillettes brillantes que laisse le soleil couchant jusqu'à l'éclat des feux du midi. Plus on descend vers le sud, plus les aspects ont de grandeur. Les bouches de Cattaro sont un des plus beaux points du monde. A peine a-t-on dépassé Vitaglina qu'on ne voit plus l'Adriatique. Elle forme ici un grand lac, qui lui-même en forme cinq autres, lac entouré de montagnes à pic, partout couvert de chantiers, de maisons, de villages, de forteresses. C'est la Suisse, mais sous le soleil d'Orient, une Suisse où les pieds des montagnes plongent dans la mer.

Les villes sont sur la côte ou dans les îles. On entre en général en Dalmatie par Zara; ainsi la capitale de la province est à l'extrême nord, sur la frontière, place singulière pour un chef-lieu, qui du reste ne mérite ce privilége ni par sa richesse, ni par sa population. C'est un centre administratif qui perdrait demain la moitié de ses habitants, s'il cessait d'être la résidence du gouverneur. Le moyen âge a légué aux temps modernes sur cette mer six ou sept cités, dont la plus importante compte à peine dix mille ha-

bitants. Quand les événements les réunirent sous une administration commune, le doge établit un provéditeur à Zara, qui était le point du pays le plus rapproché de Venise. Le feld-maréchal autrichien succéda au provéditeur. C'est au temps et à l'histoire, plus encore qu'à la maison de Habsbourg, qu'il faut reprocher l'absence en cette province d'une capitale naturelle. Zara a des magasins, un cercle et des fonctionnaires. Sebenico, Spalato, Trau, Almissa, Raguse, Cattaro, gardent un aspect plus original. Ce sont de vieilles communes du moyen âge, perdues sur les derniers rochers de l'Europe, slaves et occidentales, civilisées et barbares. De petites rues tortueuses qui grimpent en escalier, pavées de cailloux blancs ou de grandes dalles glissantes, — des maisons solides et noires, bâties de grosses pierres brunies par les siècles, bardées de barreaux de fer, ornées d'écussons, de bas-reliefs, de statues, — la place publique où est le palais de la commune, — la loggia où siégeait le juge, — la douane, édifice important dans un pays qui en tirait le plus clair de ses revenus, — le port, petit, bien fermé, flanqué de hautes tours, accessible par un [illegible], véritable prison où on mettait les [illegible]

clé, — le dôme et les églises, que vingt générations ont comblés de présents : toutes ces villes ont le même aspect; elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au seizième siècle.

Les gens qui vivaient là avaient des ennemis partout, au nord en Hongrie, à l'est en Bosnie, en Raschie, à l'ouest à Ancône, à Bari, souvent à Venise. Se renfermer chez eux, se cacher derrière de grands murs, sortir quand la bonne fortune le permettait, résister aux agresseurs s'ils le pouvaient, sinon transiger, se soumettre à demi, se faire oublier, telle était leur vie. Ils n'ont jamais appartenu à personne, ils ont appartenu à tout le monde. L'empire byzantin leur imposait un tribut, mais ces cités étaient vassales et non sujettes : ensuite sont venus les Croates; les Hongrois les ont pillées; Venise leur a vendu sa protection; l'invasion des Turcs les a disputées à Venise ; l'empire français les a données à l'Autriche, reprises et perdues. Cette histoire est une suite d'épisodes où l'on s'oriente mal, parce que les destinées d'un district sont rarement celles du canton voisin, parce que dans les événements tout est isolé, fragmenté. Au commencement de ce siècle, on trouvait encore près de Sebenico une république indépendante,

celle des Poglisiens ; Raguse se gouvernait elle-même. Aujourd'hui les bouches de Cattaro ont d'importants priviléges. Les coutumes locales sont aussi partout différentes.

Il est cependant facile de s'imaginer ce qu'a été la vie des cités dalmates jusqu'au dix-septième siècle, époque où la vigueur des anciennes générations s'affaiblit pour laisser l'administration de Venise établir une autorité plus complète. Elles admettaient la suprématie d'un suzerain ; en payant tribut, elles se gouvernaient presque toujours à leur guise. Chaque ville, chaque bourg était une petite république qui avait ses statuts. Ces constitutions sont dures, soupçonneuses, parfois barbares. On y reconnaît l'œuvre d'une noblesse bourgeoise menacée par la ville voisine, par le paysan, par le comte, qui représente d'ordinaire Venise, par le clergé, qui dépend de Rome. Contre tous ces dangers, il faut une prévoyance ombrageuse. On ne saurait nier l'autorité du comte, du moins on la limitera, on la forcera à composer avec la commune. Le doge est loin, et ses galères ne peuvent à chaque heure venir défendre ses représentants. A Curzola, dont la constitution est de 1214, le comte nomme trois juges, mais le conseil des

citoyens doit approuver le choix; les trois juges, d'accord avec le comte, en nomment six; le gouvernement ainsi constitué dispose des emplois publics. Le comte du reste se conformera à la charte signée le jour où la ville a reconnu le protectorat de Saint-Marc. Il en est de même à Trau, à Sebenico, à Zara, à Lésina, à Almissa, de même partout; ces constitutions ne diffèrent que par le détail. Les conseillers doivent être fils de conseillers; il ne faut pas que le paysan enrichi entre par surprise dans la cité. Les nobles, les gens des villes, par opposition aux gens des campagnes, gouvernent seuls. A l'église, on défend de posséder des immeubles; aucun citoyen ne peut lui faire une donation de son vivant; le commerce est interdit aux prêtres. La loi parle avec une violence grossière des abus du clergé. L'étranger, non l'homme d'une autre race, mais le voisin le plus proche, est l'adversaire naturel, l'ennemi héréditaire. Il ne peut rien posséder sur le territoire de la commune. Si un habitant dit du mal de la commune, il est banni, ses biens sont confisqués; revient-il dans sa patrie, il a la tête tranchée. Ces républicains ont une grande opinion de leur droit à l'indépendance. La loi leur ordonne d'être toujours armés; l'en-

trée sur la terre d'autrui est punie d'une amende, à plus forte raison la violation du domicile. Les dispositions qui protégent la propriété sont relativement plus rigoureuses que les peines contre l'assassinat et les voies de fait. A Lésina, le vol, selon la gravité, entraîne la perte de l'œil droit, de la main droite, des deux mains, et s'il dépasse trente livres, la mort. L'attentat sur la femme mariée est puni de mort, que le coupable soit noble ou vilain; sur la fille, d'une simple amende. On trouverait dans ces constitutions bien des articles qui rappellent les cités de la Grèce antique. La religion, les traditions, les races étaient différentes; l'isolement, le besoin de se protéger, un état de guerre perpétuel, un vif sentiment de l'indépendance chez des peuples également jeunes, ont fait établir les mêmes lois. Ainsi cette tyrannie de l'État, cette haine de l'étranger, qu'on explique parfois chez les anciens par des causes toutes secondaires, ont une seule raison : l'intérêt de la communauté.

Dès le milieu du dix-septième siècle, la noblesse dalmate n'avait plus de passion que pour les rivalités de castes, les titres honorifiques, les priviléges de costume et les préséances. Aujourd'hui, la société polie des villes paraît être au

premier abord tout italienne ; on voit bien vite que les apparences sont trompeuses. Il est vrai que les abbés en culotte courte rappellent Milan et Venise, que la promenade dans la rue principale, qu'on décore du nom de corso, réunit le soir en été une foule nombreuse, que les hommes passent de longues heures au cercle, que de vieilles familles nobles vivent renfermées chez elles, cachant leur pauvreté dans des palais pour étaler quand elles sortent un luxe éclatant. Il est vrai surtout que l'italien est d'un usage général; mais le sang dalmate est slave. Cette société vit surtout chez elle, en famille ; on ne peut lui reprocher ni le goût du brillant ni celui de la parole. Elle a une bonhomie très-simple et une réserve un peu froide qui n'excluent ni la finesse ni la cordialité. Elle est instruite et sérieuse ; elle parle le français souvent avec une grande pureté. Elle recherche nos journaux, qu'on trouve partout, même dans des villes de quatre et cinq mille âmes ; elle lit aussi et surtout nos romans. Les contrefaçons allemandes inondent le pays, et en vérité donneraient une médiocre idée de notre littérature, si le lecteur ne savait choisir entre ces ouvrages. Nous apprenons en voyage le titre de livres que nous

n'avions jamais vus et qui cependant ont d'abord paru à Paris : ces œuvres médiocres passent chez nous inaperçues; les imprimeurs de Leipzig rendent à la France le mauvais service de les répandre avec force réclames, et l'étranger nous juge ensuite sur des ouvrages dont il a fait seul le succès. Les acteurs italiens, se mettant de la conjuration, jouent les pièces de nos petits théâtres, et, comme les modes de Paris font la fortune des bonnes enseignes sur cette côte de l'Adriatique, il faut quelque bon sens pour ne pas prendre à la lettre une comédie fort en vogue en ce moment, où le *très-galant chevalier français* est représenté au public dalmate sous les traits d'un jeune homme plus aimable que sérieux.

Dès qu'on s'éloigne de la côte, on ne trouve plus que de grands villages. Knin, Obrovatz, Scardona même, ne peuvent prétendre au titre de villes. Nombre de chefs-lieux de district, inscrits en lettres capitales sur la carte, sont des créations administratives nées d'hier et qui pourraient disparaître demain. Le Dalmate moderne n'aime pas les agglomérations; comme ses ancêtres, dont le Porphyrogénète disait : « Ce peuple ne peut souffrir que deux cabanes soient l'une près de l'autre, » il disperse ses maisons sur de

grands espaces. Vous arrivez à Zéménico, vous en sortez sans avoir vu autre chose qu'une église et un poste de soldats. Vous demandez le chef-lieu de canton, on vous répond que vous y êtes; votre guide vous montre à droite, sur une hauteur, cinq ou six maisons; vous en découvrez quelques autres dans la plaine et sur une seconde colline : ce mot de Zéménico est une expression géographique. Les savants qui consultent la carte de la Dalmatie publiée récemment en vingt feuilles par l'état-major autrichien peuvent être sûrs que beaucoup des localités qui ont l'honneur de figurer sur ce document ressemblent plus ou moins à Zéménico.

Le paysan slave n'a jamais eu à redouter le contact de la civilisation. Les villes de la côte tenaient à ce qu'il restât barbare : telle était aussi la politique de Venise; elle rendait ainsi impossible la réconciliation entre la noblesse et les habitants des campagnes, elle maintenait sur les confins ottomans une population sauvage qui était son meilleur rempart contre les Bosniaques. Ce paysan, le *morlach*, comme on l'appelle d'un mot dont le sens est incertain, mais qui paraît signifier les *Valaques de la mer*, n'a jamais rien appris ; il en est encore aux mœurs des

premiers jours, pauvre, courageux, ami de l'indépendance, fier des riches couleurs de son costume, de ses broderies faites par les femmes à la maison, de son fusil qu'il ne quitte jamais. Grand, élégant, la taille bien prise, les jambes serrées dans un pantalon collant qui s'arrête aux genoux, les pieds chaussés de l'*opanké,* morceau de cuir de bœuf noué avec lanières, la petite veste aux manches flottantes sur les épaules, la toque de soie rouge sur la tête, il semble être un personnage détaché des tableaux vénitiens; tels sont quelques-uns des jeunes nobles de la légende de sainte Ursule peinte par Carpaccio. Les costumes des femmes présentent une plus grande variété; chaque canton, chaque village a le sien. Tous cependant ont des caractères communs, et cette remarque est vraie non-seulement de la Dalmatie, mais de la péninsule du Balkan presque tout entière. La robe étroite, faite de toile blanche, serre les jambes et se rétrécit parfois vers le bas au point d'empêcher toute marche rapide; un tablier brodé de laine verte, rouge, bleue, épais comme un tapis, est attaché à la ceinture. Une large bande de cuir, relevée d'ornements d'or et d'argent, serre la taille; des sequins encadrent la tête qu'enveloppe

un voile. Ce costume est très-ancien et sans doute antérieur à l'arrivée des Slaves dans le pays. Une charmante statuette de bronze trouvée récemment à Scutari d'Albanie, œuvre précieuse d'un artiste grec du sixième siècle avant notre ère, représente une prêtresse qui porte la robe, la ceinture et le tablier des paysannes de Dalmatie.

L'autorité des vieillards, le respect de la famille et de la femme, la solidarité des habitants d'un même village, le caractère sacré des amitiés, la vengeance devenue une loi, la cruauté sans merci quand le paysan est offensé, en toute autre occasion une grande douceur, parfois des délicatesses de sentiment qui paraissent trop tendres pour ces rudes natures, l'esprit vif, prompt aux réparties, mordant dans la critique, l'attachement le plus solide aux vieilles mœurs, peu d'aptitude pour le travail modeste de la terre, la passion des armes et du danger, tels sont quelques-uns des traits du caractère dalmate. C'est surtout dans les montagnes, en particulier dans le district de Cattaro, que cette race garde toute sa jeunesse. Quant aux autres parties de la province, le gouvernement autrichien a fini par y établir une administration régulière. Dans la

circonscription des Bouches, il a dû transiger avec ces montagnards, qui du haut de leurs rochers se riaient des canons et des soldats. Après six mois de lutte, lors de la dernière insurrection qui est à peine terminée, force a été de suspendre l'application au pays de la loi de recrutement.

On retrouve encore dans cette partie de la Dalmatie de vieux usages qui ont disparu depuis longtemps du monde slave, le serment et jugement du sang par exemple. Le serment du sang, *karva-tajstvo,* est la vendetta d'un village contre un village, mais sanctifiée par la religion. L'administration a l'ordre de n'intervenir qu'avec réserve dans ces démêlés des habitants entre eux, d'amener sans sévir des transactions; force pourtant est parfois de s'en remettre à la justice. Un fonctionnaire du gouvernement autrichien, M. Lago, qui a passé sa vie en Dalmatie, et qui vient de publier sur la province trois volumes remplis de faits précis, raconte plusieurs de ces vendettas dont il suivit l'instruction en détail. En 1842, à Cattaro, une jeune fille avait été tuée par un habitant d'un village voisin. Les parents de la victime se réunirent la nuit dans l'église : le prêtre dit la messe; à la

communion, il prononça le serment que tous les assistants durent répéter : « Par ce pain béni, qui représente le corps de Notre-Seigneur, par ce vin qui représente son sang, par le sang que nous avons versé de nos veines et qui doit s'ajouter à celui de notre malheureuse jeune fille assassinée, maintenant enlevée martyre au ciel et qui nous prie d'être ses vengeurs; nous, père, frères, cousins de la victime, et nous tous habitants du village, nous faisons le serment le plus absolu, le plus solennel, le plus irrévocable de ne donner aucune paix à notre âme, aucun repos à notre corps, jusqu'à ce que le souhait de la victime se soit accompli, et de ne point nous arrêter que nous n'ayons obtenu une satisfaction complète, suffisamment cruelle, capable de compenser le crime que notre ennemi a commis. » Alors commencèrent les rapts, les incendies, les pillages, les assassinats. La guerre fut de toutes les heures. Elle ne peut finir que par la *pacification du sang*. L'agresseur doit reconnaître son crime, s'en déclarer repentant, faire l'éloge de la victime. On procède au compte des assassinats et des vols, on fixe les compensations dues. Un chef, un prêtre, un père de famille comptent pour deux ; un homme du commun, une femme

ne valent qu'un. Toute vie humaine est estimée à deux cents chèvres ou brebis ; une blessure grave à cent chèvres seulement. La compensation une fois réglée et acquittée, les deux parties adverses se jurent amitié par saint Jean, s'ils sont Latins, par saint Élie, s'ils sont Grecs. Ces vendettas aujourd'hui ne sont plus de longue durée ; les archives de Venise contiennent le procès-verbal d'un grand nombre de pacifications. A l'occasion d'une de ces *karvarina,* qui eut lieu en 1785 dans le district des Bouches, le magistrat constata treize homicides, dix-huit blessures graves, deux incendies et sept dévastations. Les victimes touchèrent deux mille vingt sequins de compensations. L'enquête ne signala pas une seule atteinte à l'honneur.

Un vieil usage qui demande un dévoûment chevaleresque est celui des amitiés consacrées par l'Eglise entre personnes qui n'appartiennent pas à la même famille. Ces amis s'appellent *pobratini;* les femmes contractent de pareilles alliances. Un anneau devient le signe matériel de ces unions. On les retrouve jusqu'à nos jours dans les guerres des Dalmates ; elles imposent un dévoûment qui ne doit être refusé sous aucun prétexte. Les légendes et les chants popu-

laires ont célébré les *pobratini* célèbres, et même des Turcs qui, liés à l'égard de chrétiens par ce serment, sacrifièrent leur vie plutôt que de l'oublier. Aujourd'hui, dans les villes, beaucoup de familles gardent des anneaux de *fraternité* bénits au début de ce siècle.

La Dalmatie compte quatre cent mille habitants, sur lesquels les statistiques officielles estiment le nombre des Italiens à vingt mille tout au plus ; on trouve quelques Albanais aux environs de Zara, des Israélites partout. Les quatre-vingt-un centièmes de la population sont catholiques, le reste suit la religion grecque non unie. La province a une véritable autonomie. Elle dépend de Vienne et non de Pesth, privilége dont elle sait le prix. Elle possède à Zara et dans ses principales villes un ensemble complet de services publics. Le lieutenant-général, représentant du pouvoir central, gouverne d'accord avec la diète. Cette assemblée est composée de quarante-trois membres, divisés ainsi qu'il suit : membres de droit, l'archevêque catholique de Zara et l'archevêque grec, députés des grands censitaires, députés des villes, députés des campagnes ; jusqu'à ces derniers temps il fallait ajouter à cette liste deux délégués des chambres de commerce.

La loi donne dans les élections une part aux intérêts populaires, tout en maintenant un privilége à l'égard de la fortune et des principes conservateurs. Ces dispositions compliquées assurent à la province une représentation indépendante, qui est la véritable expression des idées du pays. Les comptes-rendus des séances de la diète, publiés *in extenso*, témoignent de son activité. Une commission provinciale assiste le gouverneur dans l'intervalle des sessions. La diète envoie cinq de ses membres à la chambre des députés ; la Dalmatie a deux représentants dans la chambre haute. La province est divisée en *capitaineries circulaires* et en commissariats, sortes de districts qui répondent à nos arrondissements. Les conseils municipaux administrent les communes. Les impôts ne sont pas excessifs ; la Dalmatie paie environ par année deux millions de florins, et en coûte à l'Autriche deux millions et demi.

On ne se plaint pas dans ce pays des fonctionnaires ; polis, honnêtes, conciliants, ils sont formalistes, timides, toujours retenus par la peur d'engager leur responsabilité, embarrassés par les rouages trop nombreux d'une administration dont les employés, dit M. Lago, sont au nombre

de quinze mille, rendus plus incertains encore par les changements continuels de ministère. L'administration autrichienne n'a pas cette passion qui, par amour du bien public, renverse les obstacles, stimule les courages, ne se repose jamais. L'instruction est insuffisante. Les Dalmates parlent italien : il n'y a pas d'université dans l'empire où ils puissent aller étudier, il leur faut se rendre à Zagabria — les facultés y sont encore incomplètes et l'enseignement s'y donne en slave — ou à Vienne; les cours s'y font en allemand. Sept gymnases royaux apprennent aux élèves les éléments des sciences et les langues mortes. Le grec et le latin y ont le pas sur l'histoire, sur les langues même du pays. Une culture littéraire médiocre est préférée aux connaissances positives qui forment les esprits sérieux. Quelques écoles techniques commencent, il est vrai, à enseigner les sciences. L'Autriche ne se fait pas de l'instruction la juste idée que s'en forment les Allemands du nord. Toute la science allemande est dans les provinces septentrionales. La vallée du Danube autrichien n'a que l'université de Vienne. Si on excepte Prague, ni la Bohême, ni les Slaves du sud, ni la Hongrie, ne peuvent citer une grande et floris-

sante institution consacrée au haut enseignement. Il y a là une preuve d'abandon intellectuel dont tout le pays doit se ressentir. Quant à l'instruction primaire en Dalmatie, très-faible dans les villes, elle est nulle dans les campagnes. Sur soixante-un mille enfants, dix mille seulement vont aux écoles.

Les travaux d'utilité publique sont conduits avec une extrême lenteur. En cinquante ans, l'administration n'a fait que deux routes importantes, celle d'Obrowatz aux confins croates, celle de Cattaro à la frontière monténégrine. Elle a réparé quelques digues, construit le pont de Trau, bâti deux ou trois forts, institué des écoles nautiques à Spalatro et à Cattaro, supprimé les pandours, milice nationale, turbulente et indisciplinée qui souvent empêchait le cours régulier de la justice. Le pays est pauvre, il ne donne guère en abondance que du vin et de l'huile; encore ces produits mal préparés sont-ils mauvais : il faut porter l'huile en Italie et à Marseille, où elle est épurée; elle revient ensuite en Dalmatie pour être vendue à ceux-là mêmes qui l'avaient fabriquée tout d'abord. Les montagnes déboisées, les plaines arides, semées de cailloux, nourrissent de maigres troupeaux, C'est

de la Bosnie et de l'Herzégovine que le Dalmate achète les bœufs et le blé qui lui manquent. Les conditions du colonat sont déplorables. Le paysan est maître de la ferme qu'il cultive pour un maître; le chasser est presque impossible; il la transmet, la partage, la laisse en friche à son gré. Il y a telle propriété qui est ainsi divisée en parcelles infiniment petites entre les fils et parents du colon sans que le propriétaire ait pu s'y opposer.

Certes les difficultés sont grandes; personne n'admettra qu'elles soient insurmontables. Les montagnes peuvent être reboisées; la vallée de la Narenta, si elle était assainie, comme l'a proposé depuis longtemps un des hommes qui connaissent le mieux la Dalmatie, M. Lanza, membre de la diète, serait d'une culture facile et productive. Le vin de Dalmatie, mauvais parce qu'il est mal préparé, peut devenir excellent, comme le prouvent de récents essais dus à nos compatriotes; rien n'empêche de raréfier à Zara l'huile qu'on envoie en France. L'Etat doit sans violence et avec le temps changer les conditions du colonat, répandre l'instruction agricole. Des sociétés maritimes s'établissent dans le district de Raguse; pourquoi toute la province ne sui-

vrait-elle pas cet exemple et celui que donnent depuis longtemps les Cattarins? Les habitants des Bouches vivent sur mer : on les trouve dans tout l'Orient; ils font leur fortune au dehors, ils ne reviennent chez eux que pour les années de repos. Laisser aux Dalmates toute liberté d'initiative, leur assurer un gouvernement paternel ne suffit pas. On peut compter qu'ils feront beaucoup ; le pouvoir central doit encourager, guider, éclairer ces premiers essais, répondre aux vœux de la diète, qui voit le mal, comme tous ses comptes-rendus en témoignent, et qui veut y porter remède.

Le 26 décembre 1805, le traité de Presbourg cédait la Dalmatie à la France ; le 26 avril 1806, un décret signé à Saint-Cloud nommait gouverneur-général de la province, sous le titre de provéditeur, un Italien, membre de l'institut de Milan, Dandolo. Ce savant modeste et presque inconnu jusqu'alors avait rencontré autrefois Bonaparte, général des armées de la République. Le premier consul l'avait revu après Marengo, il avait apprécié en lui un homme pratique, visité ses fermes, ses exploitations agricoles, il le jugeait capable de faire un bon administrateur. Il lui demanda un dévoûment sur lequel il pouvait

compter. Le plan que Dandolo devait exécuter était arrêté en partie d'avance, le succès en était assuré; l'empereur savait ce qu'il voulait, il choisissait bien ses mandataires. A ceux qui concouraient à son œuvre, rien ne manquait pour le but qu'il fallait atteindre. Appliquer en Dalmatie les principes nouveaux du droit public français, assurer l'égalité, développer la richesse du pays, trancher les abus dans le vif, et cependant tenir compte des difficultés que léguait le passé, tel était ce programme. Cinq commissaires spéciaux, sorte de *missi dominici*, furent délégués pour visiter la province; chacun d'eux en étudia une partie où il fixa sa résidence pour correspondre sans cesse avec Dandolo. En deux ans, les réformes étaient accomplies; le 12 août 1807, le provéditeur pouvait écrire à Napoléon : « L'organisation de la Dalmatie est terminée. »

L'Autriche n'avait fait qu'occuper quelques années la province; Venise, durant plusieurs siècles, n'avait songé qu'à ses propres intérêts : tout était à créer. Les pouvoirs furent divisés, l'autorité judiciaire séparée de l'autorité administrative, le gouvernement civil du gouvernement militaire. Des tribunaux de première instance s'ouvrirent dans les chefs-lieux d'arrondisse-

ment, une cour d'appel à Zara. Chaque village reçut un conseil municipal qui dut se borner à des fonctions purement administratives, mais auquel aussi, pour la première fois, Dandolo apprit le maniement d'un budget et l'épargne. La loi Grimani, établie par Venise en 1756, déclarait inaliénable entre les mains du paysan la plus grande partie des districts de montagne; elle fut abrogée (4 septembre 1806). Les corporations nobiliaires disparurent. La conscription, loi dure, mais qui atteignait tous les citoyens, entra en vigueur. Dès l'année 1807, le régiment royal dalmate était formé. La Dalmatie n'avait pas d'école, cinq colléges furent institués; le lycée du prince Eugène, à Zara, donnait une instruction plus élevée, en même temps l'empereur comprenait que forcer les Dalmates à venir étudier le droit et la médecine à l'étranger était un mal. La fondation d'une université fut décrétée, les cours principaux commencèrent immédiatement. Le gouvernement de Venise n'avait pas tracé une seule route, les soldats se mirent à l'œuvre; c'est alors que fut faite cette voie monumentale qui longe la côte de Zara à Raguse, va de la mer jusqu'à Sign, et qu'on appelle la *grande*. Les fortifications, les

digues des ports, furent réparées ; les généraux tracèrent des jardins publics qui portent encore leur nom. Marmont, qui succéda à Dandolo, pensa que les monuments historiques devaient être conservés, qu'il fallait en empêcher la ruine complète. Il soumit à l'empereur le projet grandiose de déblayer le palais de Dioclétien à Spalatro. Les communautés religieuses étaient en grand nombre, celles qui n'avaient pour objet ni l'instruction ni la charité furent supprimées en principe. Les Grecs séparés n'avaient ni évêque ni séminaire. Dandolo répara cette injustice : le clergé orthodoxe obtint tous les droits du clergé catholique. Les impôts, établis avec sagesse, rentrèrent dès la première année sans difficulté : ils suffisaient aux besoins de la province. En 1809, le budget des recettes était de 1 million 800 mille francs, celui des dépenses de 1 million 700 mille francs. En même temps, Dandolo n'avait garde d'oublier ses anciennes préoccupations agricoles. Des moutons furent achetés en Italie, des bœufs en Bosnie ; le reboisement des montagnes, le desséchement des marais, furent décidés.

Ces nombreux changements ne purent se faire sans froisser bien des priviléges ; cette rigueur à

passer le niveau, cette administration si sûre d'elle-même ne tint pas toujours assez compte des droits historiques, des vieilles traditions; mais on sentait que ces nouveaux-venus pensaient moins à eux-mêmes qu'au bien du pays, qu'avec eux étaient le progrès, la richesse, la prospérité. La guerre contre l'Europe arrêta ces réformes. La Dalmatie fut réunie aux provinces illyriennes. Marmont, il est vrai, continua la tradition de Dandolo, mais les attaques des Anglais et des Russes ne devaient plus cesser jusqu'au jour où nos derniers désastres rendirent la province à la maison de Habsbourg. Cette période française, le gouvernement du provéditeur surtout, fut certainement l'époque la plus heureuse qu'ait connue la Dalmatie. Le dernier historien de la province, M. Lago, n'en parle pas sans émotion. « C'était, dit-il, une chose étrange, inconnue, un principe de vie fécond, la passion du progrès, l'amour des idées nouvelles et bonnes que le pays apprenait à connaître pour la première fois. Ce qui se fit alors en quelques mois ne s'était jamais vu, ne s'est jamais renouvelé depuis. Le mal s'y trouvait mêlé au bien; ces hommes de la révolution avaient en eux-mêmes une confiance sans mesure, mais le bien y

surpassait mille fois le mal. La Dalmatie n'oubliera jamais ses bienfaiteurs. »

II

Jusqu'en 1848, les Dalmates des villes, habitués aux mœurs italiennes, pensaient peu à leurs origines slaves; le paysan ne songeait à rien. Le réveil commença lors du soulèvement de la Croatie contre le gouvernement de Pesth, sous le ban Jellasich. La diète d'Agram, en demandant la formation d'un royaume tri-unitaire qui comprendrait la Schiavonie, la Croatie et la Dalmatie, rappela aux habitants de la côte à quelle race ils appartenaient. L'état de la Dalmatie était le malaise, la torpeur; la vie au jour le jour sans progrès sensible, sans espérance quelque peu sérieuse d'un avenir meilleur, engagea un parti d'abord peu nombreux à se rallier au programme de Jellasich. L'ardeur militaire des Croates était faite pour séduire les Morlachs; tout du reste ne valait-il pas mieux que la situation présente? Ce fut en 1849 que se fonda en Dalmatie la première *citonisca,* société d'instruction et de propagande politique pour le progrès des idées slaves; elle s'établit à Cattaro. On sait comment finit la guerre des Croates et des Hon-

grois et quelle période d'apaisement suivit cette lutte où le gouvernement de Pesth restait vainqueur. Les événements d'Italie quelques années plus tard devaient donner à la propagande slave en Dalmatie une impulsion nouvelle. La Lombardie et la Vénétie une fois perdues pour l'Autriche, la situation des Dalmates italiens devenait difficile. Ils avaient toujours vécu en relation étroite avec les provinces que cédait la maison de Habsbourg; ils allaient y étudier, ils faisaient avec elles un commerce quotidien, elles leur donnaient la plupart des fonctionnaires qui administraient le royaume. Ce qu'on appelait sur cette côte le parti italien était resté jusqu'alors l'appui le plus sûr de l'autorité impériale. Il ne partageait pas les haines violentes de Venise ou de Milan; il n'avait aucune raison de s'y associer — les hommes de race latine avaient fait peser sur cette côte une tyrannie trop odieuse — il n'avait d'italien que la langue, mais la langue le tenait éloigné des Slaves. Il voulait l'autonomie de la province sous la protection de l'empire, sans aucune alliance avec les peuples voisins.

Au lendemain des désastres de l'Autriche, ce parti se trouva singulièrement affaibli. Un pays

de langue italienne devenait dans l'empire une exception : il ne pouvait plus demander à la péninsule les services qu'elle lui avait longtemps rendus ; se suffire à lui-même lui était impossible. L'Autriche maintint l'usage de l'italien comme langue officielle ; elle n'avait à craindre aucune de ces velléités d'annexion dont les journaux de Florence et de Turin ont parfois parlé, mais qui, même à Trieste, n'ont jamais été sérieuses. Cependant la bourgeoisie et la noblesse se tournèrent de plus en plus vers la Croatie. Les noms de famille, pour la plupart d'origine barbare, avaient été romanisés ; ils revinrent à leur première forme. En même temps les *citonisca* se multiplièrent à l'exemple de celles de Cattaro. Celles de Raguse et de Spalatro avaient été fondées en 1863 ; ces sociétés s'établirent en 1866 à Sebenico, en 1867 à Trau, en 1870 à Sign, à Imosch, à Macarsca, à Gelsa. Elles sont en relation avec Agram et Belgrade, reçoivent les recueils et les journaux slaves, font elles-mêmes des publications. Chaque ville de Dalmatie a une réunion de ce genre, mais partout aussi une société moitié italienne moitié allemande groupe les hommes restés fidèles aux anciennes opinions et surtout ceux des fonction-

naires qui sont étrangers. Le slave n'était pas enseigné dans les écoles, il y fut introduit, un collége où l'usage du dalmate serait exclusif fut fondé à Sign, de nombreuses réclamations firent admettre le slave dans les débats judiciaires ; la diète obtint que la connaissance de l'italien ne suffirait plus pour les examens d'état qui donnent accès aux emplois publics. Une bibliothèque slave sous le nom de *bibliotheca patria* fut fondée à Zara. Pendant que M. Gliubich recueillait les antiquités des îles pour le musée d'Agram, M. Caznacich publiait le catalogue des manuscrits nationaux légués à Raguse par Culisch, faisait l'inventaire des richesses littéraires des Slaves du sud. Les archives de la Dalmatie fournissaient à l'académie d'Agram, à la grande publication slave entreprise par M. Miklosich des documents qui permettaient de retrouver l'histoire de la Croatie, de la Raschie, de la Schiavonie. La numismatique dalmate, à peine étudiée par Nisiteo et Steinbüchel, devenait une science grâce à M. Racki; M. Budmani, député au parlement, donnait pour la première fois une grammaire savante de la langue serbo-croate ou illyrienne. C'étaient là de grandes nouveautés ; ces progrès du mouvement slave modifiaient peu à peu la

composition de la diète. En 1861, les Italiens avaient la majorité ; vingt-neuf voix contre treize se prononcèrent contre l'annexion à la Croatie; après la dissolution de 1864, les élections donnèrent encore la prépondérance à ce parti ; en 1871, les slavisans entrèrent à la chambre au nombre de vingt-huit.

Quelques-unes des idées du parti slave en Dalmatie sont aujourd'hui très-précises. Ce qu'il veut avec le plus de netteté, c'est le développement national de la province. Il dit avec raison qu'un pays slave ne doit pas se contenter d'une culture intellectuelle empruntée à une autre race, qu'en gardant la langue italienne le royaume sera toujours partagé entre les paysans et les habitants des villes, que cet antagonisme est un principe de faiblesse, que tout développement sera artificiel et non réel, que les Dalmates ne peuvent être que de faux Italiens, qu'ils négligent leurs qualités propres sans acquérir celles du peuple qu'ils imitent. Doivent-ils s'unir à la Croatie? Ici les opinions sont beaucoup plus partagées. Il est évident que l'annexion à cette province suppose tout d'abord la reconnaissance par les Magyars des droits réclamés par la diète d'Agram : l'autonomie des Croates n'est encore

aujourd'hui qu'une espérance. Pour le moment, quand le Dalmate a tant à faire chez lui, quand les vœux des Slaves du sud sont encore si loin d'être réalisés, y aurait-il grand péril à laisser la province se gouverner elle-même, sans appeler des voisins de même race, il est vrai, mais fiers, altiers, trop prêts à se souvenir qu'ils ont les premiers combattu pour l'indépendance, trop rudes encore pour ne pas suivre parfois eux-mêmes les procédés rigoureux qu'ils reprochent aux Magyars, leurs maîtres? On parle beaucoup de l'*union*, c'est là un mot d'ordre comme il en faut à un mouvement populaire; mais de tous les vœux des Dalmates, celui-là certainement n'est pas le plus vif.

Devant ces nouvelles aspirations, que fit l'Autriche? Elle n'agit que faiblement, répétant qu'elle écouterait le désir des populations, qu'elle était prête à y céder. Elle comprenait très-bien que la Dalmatie ne resterait pas italienne; les adversaires du parti hongrois ne voyaient pas sans plaisir la Croatie se fortifier de l'appui d'une province importante. Germaniser cette côte eût été un rêve chimérique. Les rivalités de ministère du reste eussent empêché toute politique de compression, lors même qu'il se fût trouvé

un esprit assez sûr de lui pour croire une telle conduite profitable aux intérêts de l'empire. Le lieutenant-général, tout en soutenant de son mieux l'administration qui s'habituait difficilement aux idées nouvelles, fut en réalité spectateur de la lutte; il eut pour mission d'en faire connaître à Vienne les épisodes, d'empêcher toute démonstration exclusivement populaire, de conserver à la bourgeoisie la direction du mouvement. L'empereur reçut plusieurs fois la *giunta* de Dalmatie ; il répondit à toutes ces manifestations que les diètes d'Agram et de Zara devaient s'entendre entre elles. En moins de vingt ans, le changement a été accompli ; le parti italien a rendu les armes ; de vieux nobles, qui en avaient soutenu le plus ardemment toutes les idées, se mettent à apprendre la langue serbo-croate; le clergé ne fait plus d'opposition à la propagande slave. Cette révolution toute pacifique était inévitable; bien qu'il lui reste beaucoup à faire, on peut dire que le succès en est aujourd'hui assuré.

Il faut distinguer dans le programme des Slaves du sud les idées simples, pratiques, qui peuvent être réalisées demain, des aspirations plus générales et par suite plus incertaines. Ce

qui est simple, c'est le désir qu'ont ces peuples d'avoir une culture nationale, de s'affranchir de l'influence, des mœurs de leurs voisins, d'être eux-mêmes enfin; les Croates, les Slaves, les Dalmates peuvent poursuivre ce progrès sans rompre le lien qui les unit à l'empire. Quant à ce rêve populaire d'une union de toutes les fractions de la race dispersées au sud du Danube, il est encore bien nouveau, et ici les objections sont nombreuses. Les Slaves du sud sont divisés en groupes qui ne peuvent se fondre en un grand État sans de graves complications politiques. La Serbie et le Montenegro, qui ont conquis leur indépendance, ne comprennent cette réunion qu'à leur profit. Sur les bords du Danube comme dans la Montagne-Noire, ces peuples ne sont pas disposés à perdre leur autonomie. Ils fontchacun de leur côté une propagande active; ils ne sont pas des adversaires, ils ne sauraient être des alliés à toute épreuve. Les Croates et les Sclavons trouvent en face d'eux les Hongrois. Les Magyars, il est vrai, ne sont qu'au nombre de quatre millions; mais leur activité, leur esprit d'entreprise, leur persistance leur ont acquis dans la monarchie autrichienne une position unique. Ils combattent les aspirations

des Croates avec une énergie que rien ne lasse. La formation d'un État qui grouperait la plus grande partie des Slaves du sud serait sinon la destruction de la puissance hongroise, du moins la fin de son hégémonie. Ce peuple, qui a vécu de l'idée de nationalité et d'indépendance, n'admet pas que ses sujets slaves prennent modèle sur lui. On sait les luttes de la diète d'Agram et du gouvernement de Pesth, la prise de possession par les Hongrois de Fiume, mesure qui prive le pays de sa plus sûre richesse, ces continuelles dissolutions des assemblées croates qui ne se réunissent que pour se séparer, de sorte que le pays ne vote pas l'impôt et doit abandonner toutes ses affaires provinciales à ses maîtres.

Les Bulgares créeraient de grandes difficultés aux Slaves du sud, si le projet de les réunir à leurs frères de même race pouvait être poursuivi en ce moment avec quelque espérance de succès. Ce peuple placide et barbare sort à peine d'un sommeil de dix siècles. Il ne peut distinguer ses vrais amis de ses alliés intéressés. C'est du reste le panslavisme qui l'agite bien plus que la propagande des Slaves triunitaires [1], et ici,

[1] Voyez chapitre IV.

comme dans presque toute la Turquie d'Europe, deux partis se trouvent en présence pour augmenter le trouble, partis qui parlent la même langue et sont du même sang, véritables frères ennemis entre lesquels aucune réconciliation n'est possible. La Russie ne servira jamais les intérêts de la diète d'Agram, de ces libéraux qui ont à cœur le *self-government*, et qui seront demain, s'il le faut, ses adversaires déterminés : avant l'idée slave, ce qui passionne les Croates, c'est l'indépendance. Les Bosniaques, en partie musulmans, trouvent sous l'autorité de la Porte une liberté qui suffit à leur état barbare. Pour ceux d'entre eux qui sont chrétiens, la démarche d'un consul russe près du pacha de Sérajévo les frappe plus que les généreux manifestes des politiques croates. Les Slaves du sud n'ont pas encore ramené leur langue à l'unité ; ils parlent trois dialectes, le slovène, le serbo-croate et le bulgare. Les croyances religieuses les divisent également ; le grec et le catholique latin resteront longtemps des ennemis. Ainsi ces grands projets d'union ont contre eux aujourd'hui les Turcs, les Hongrois, les Russes, la pauvreté des provinces qui ont le privilége de ces aspirations, la diversité des religions, des dialectes, des ha-

bitudes, la division de la race en fractions trop nombreuses, et surtout sa jeunesse. Tel est cependant ce programme que les parties les plus difficiles à réaliser sont celles que le patriotisme croate croit ne pouvoir abandonner sans tout compromettre. Renoncer à la lutte contre la Hongrie, à Fiume et à la Dalmatie, c'est renoncer à la mer, dont les Slaves du sud ne peuvent se passer. S'ils laissent aux Turcs la Bosnie et les plaines de la Maritza, ils excluent de la confédération les provinces les mieux dotées par la nature, les grands bois, les vastes pâturages, un sol qui, bien cultivé, serait un grenier d'abondance. Sans la mer et sans la richesse agricole, tous ces rêves, dit-on à Zagabria, doivent s'évanouir.

Il y a trente ans, nous ne possédions guère sur l'histoire de ces peuples que deux ouvrages savants, le *De regno Croatiæ et Dalmatiæ*, de Lucius de Trau, l'*Illyricum sacrum*, de Farlati. Depuis cette époque, l'académie d'Agram a entrepris une série de belles publications ; il se passe peu d'années sans qu'elle nous donne au moins un volume de chroniques et de chartes, un autre d'anciens poëmes. La Dalmatie fournit presque seule tous ces documents, ils consti-

tuent aujourd'hui un riche ensemble d'informations [1]. Les Slaves du sud ont retrouvé leur histoire. Elle est pour eux, comme pour nous, un enseignement que nous ne pouvons négliger.

Les vastes provinces qu'occupent les Bosniaques, les Croates, les Serbes n'ont jamais été romanisées. Il n'y eut donc pas dans ces pays dès le premier siècle une civilisation profonde qui pût laisser après elle des éléments de progrès, transformer le conquérant barbare. Les Romains, comme plus tard les Vénitiens, n'occupèrent que la côte; l'Istrie et la Dalmatie avaient des villes importantes; la Prévalitane, la Mœsie supérieure, la partie de la Pannonie inférieure qui ne touchait pas au Danube, étaient livrées à des tribus sauvages. La voie Gabinienne allait de la mer Adriatique au Danube; elle assurait la marche rapide des légions; on n'y rencontrait que des postes militaires et non des villes. Les montagnes de Bosnie et de Raschie n'ont pas été explorées scientifiquement par les antiquaires; on n'y trouvera, tout porte à le

1 *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium.* Toutefois ce recueil ne doit pas faire oublier les *Slavische Alterthümer* de Schafarick, ouvrage publié dès 1844.

croire, que peu de restes du passé. En Croatie, les savants d'Agram ne copient guère que quelques inscriptions barbares ou dessinent des bas-reliefs qui révèlent un art enfantin; on sait le peu de textes épigraphiques qu'on recueille en Serbie dès qu'on s'éloigne du Danube. C'est au septième siècle seulement que les Croates et les Serbes arrivent dans ces régions. A cette date, il y a deux cents années déjà que les Francs sont établis dans la Gaule. Les Slaves ne trouvent pas, comme les tribus qui franchissent le Rhin, des peuples déjà chrétiens, ils entrent barbares dans un pays barbare que les Goths, les Hérules, les Avares, les Huns viennent de ravager. Ils sont du reste trop loin de l'influence du romanisme. Les missionnaires qui convertissent les Saxons ne viennent pas jusqu'à la Save. Quand au neuvième siècle saint Cyrille et saint Méthode pénètrent chez les Slaves, ils arrivent d'Orient; ce sera l'Église grecque qui convertira ces envahisseurs. Le moine de l'Athos n'a pas, comme un Boniface ou un Colomban, l'énergie d'une race jeune portant dans l'apostolat le courage que ses ancêtres dépensaient sur les champs de bataille, avide d'action, de dévoûment, d'héroïsme. La foi qu'il enseigne, for-

maliste et étroite, est à peine un principe de vie nouvelle. Byzance a donné le christianisme à bien des peuples, quelle civilisation a-t-elle fait naître de la barbarie? La religion des Slaves, surtout dans les montagnes, resta toujours si incertaine que, sur un ordre d'un pacha au quinzième siècle, des milliers de Bosniaques et de Bulgares se firent musulmans. Rien ne montre mieux ce que valaient ces conversions byzantines. Privés des secours qu'avaient trouvés presque tous les conquérants de l'Europe, les Croates et les Serbes furent de plus soumis à des invasions perpétuelles. Au septième et au huitième siècle arrivent les Bulgares, au onzième siècle les Hongrois, au quinzième les Turcs, conquérants plus terribles que tous les autres. Dans l'Europe occidentale, si on excepte les Maures d'Espagne et les Normands, les invasions sont terminées au sixième siècle; au sud du Danube, elles durent jusqu'aux temps modernes.

Au milieu de si cruelles épreuves, que pouvaient faire ces malheureux peuples? Ils avaient les qualités des barbares, mais ils en avaient les défauts; toujours prêts à la lutte, divisant à l'infini le territoire qu'ils occupaient pour donner des royaumes à tous les fils de leur prince,

et ensuite s'épuisant dans les guerres que provoquaient ces partages. Ils s'organisèrent cependant. Vers le huitième siècle, le royaume de Croatie (640-1087) avait une administration où on retrouvait le désir d'imiter l'Occident. Le pays était divisé en *zoupanies*, vieilles circonscriptions qui groupaient plusieurs tribus; les anciens y exerçaient l'autorité comme ils le font encore dans les villages dalmates, chaque zoupanie devait un contingent militaire fixe. Le roi s'entoura d'une cour; à côté du *cancellarius*, du *cavallarius*, de l'*armigerus*, fonctionnaires dont les noms étaient empruntés aux Latins, on voyait des dignitaires slaves, l'*ubruzar*, ou préfet de la table, le *volar*, chef des troupeaux, le *schitonos*, porteur de boucliers. Cette curie royale, où se réunissaient les principaux chefs militaires, parcourait les provinces pour rendre la justice. Chaque année une assemblée générale ou *zbor* décidait des questions importantes. Les lois n'étaient pas écrites; des arbitres élus par les partis réglaient les contestations : la compensation en argent resta longtemps admise pour le meurtre. Ces Slaves avaient même fait à l'empire de Byzance un emprunt : l'impôt du trentième. Ces habitudes diffèrent-elles beau-

coup de celles de tous les barbares qui s'établirent en Occident? Au dixième siècle, les princes de Croatie étaient devenus assez forts pour que Cresimir instituât des comtes, tentât de diminuer l'indépendance des *zoupanies*. Le royaume de Serblia, créé dans le même temps que celui de Croatie, et qui comprenait une partie de la Dalmatie intérieure, l'Herzégovine et la Bosnie jusqu'au Drillo, nous montre à cette époque les mêmes efforts pour organiser une administration. Des essais perpétuels entrepris sans secours suffisants, interrompus aussitôt que tentés, telle est l'histoire de ces deux principautés et de toutes celles qui occupèrent ces pays. Mettez les Francs, les Germains, les Lombards dans les conditions où se sont trouvés les Slaves du sud, ces peuples seraient aujourd'hui aussi arriérés que les Bosniaques et les Sclavons.

Les habitants de la côte furent moins éprouvés. Sans parler des villes du nord, où le sang italien était mêlé au sang slave, au sud les Narentais créèrent une marine qui tint tête aux Sarrasins; les Cattarins, établis dans des montagnes abruptes, surent demander au commerce maritime sinon la richesse, du moins l'aisance, et gardèrent une autonomie presque complète

durant tout le moyen âge; mais ce fut surtout Raguse qui eut une brillante prospérité.

Fondée au septième siècle, cette république a subsisté jusqu'à l'année 1808. Plus favorisée que Zara, Trau, Almissa, elle se défendit contre Venise, dont cependant elle accepta parfois le représentant. Elle fut l'alliée des rois de Raschie, des Hongrois, plus tard des Turcs. Au seizième siècle, elle comptait plus de trois cents navires, traitait avec Louis XII, avec Charles-Quint. De grands malheurs l'accablèrent : sa flotte fut brûlée par les Turcs pendant leur guerre contre la maison d'Autriche ; elle répara ses désastres. Dès le quinzième siècle, elle faisait le commerce au Levant et jusque dans la mer Noire; elle avait une colonie à Constantinople, des comptoirs à Andrinople, à Phippopolis, dans le Balkan. Une convention signée à Brousses en 1359 avec Orchan II, alors que les progrès des Osmanlis étaient encore incertains, lui accordait le privilége de trafiquer dans tous les lieux que soumettraient les armes du Grand-Seigneur. Aujourd'hui en Thrace, on retrouve encore les tombeaux de ces marchands raguséens. La république sut si bien ménager les Ottomans qu'elle fit ajouter au traité de Passa-

rovitz l'article qui coupe la Dalmatie en trois morceaux ; elle était ainsi défendue contre les Vénitiens par deux enclaves ottomanes. Sa constitution tout aristocratique rappelle celle de Venise ; les nobles seuls exerçaient les charges importantes, la bourgeoisie pouvait obtenir les emplois secondaires, l'artisan n'avait aucun droit. Le grand-conseil comprenait tous les patriciens qui avaient dépassé l'âge de dix-huit ans ; il nommait les magistrats, confirmait les lois, prononçait les jugements qui entraînaient la mort ou l'exil. Le sénat, composé de quarante-cinq membres, administrait la république ; le conseil *mineur* exerçait le pouvoir exécutif ; le recteur placé à la tête de la république la représentait, mais ses fonctions n'étaient qu'honorifiques. Aucune charge ne durait plus d'un an. Trois provéditeurs pouvaient sous leur responsabilité suspendre pour un temps limité l'effet des lois, annuler toutes les décisions publiques. Cette petite ville à qui n'a manqué ni le génie maritime, ni l'habileté commerciale, ni la prudence diplomatique, avait le goût des lettres. Elle a été surnommée l'Athènes des Slaves du sud. Elle produisit des mathématiciens de premier ordre comme Boscovitch, des érudits aussi éminents

que Bandouri, bibliothécaire du duc d'Orléans, auteur de l'*Imperium orientale*. Elle eut un théâtre où on jouait dès le seizième siècle les pièces d'Euripide, de Sophocle, de Plaute, traduites en dalmate, des tragédies imitées de l'antique, des drames empruntés à l'histoire serbo-croate. La guerre contre les Turcs inspira à Gondola un poëme épique, *l'Osmanide*. Le Tasse, l'Arioste, les lyriques italiens trouvèrent des imitateurs qui plièrent le slave à l'expression d'idées bien nouvelles pour cette langue [1].

L'emphase, le madrigal, le mauvais goût tiennent, comme on le pense facilement, trop de place dans cette poésie. On ne peut oublier cependant que, si ces œuvres raguséennes ne nous étaient pas parvenues, l'histoire littéraire des Slaves du sud se réduirait à quelques chroniques barbares, à quelques chants des Morlachs et des Serbes. Puis, à côté de ces qualités d'imagination, nous trouvons l'habitude des études précises, des recherches érudites. C'est la mar-

1 Pour citer seulement quelques titres, Jean-François Gondola, le prince des poëtes dalmates, mort en 1638, a composé une Ariane, les drames de Galatée, de Diane, d'Armide, de Cérès, de Cléopâtre, le sacrifice de l'Amour. Un historien de Raguse, Appendini, prétend que Cosmes III de Médicis apprit le slave pour lire ces chefs-d'œuvre.

que que nous avons affaire à de bons esprits. Le Dalmate du reste a toujours eu le goût de la science, en particulier de l'histoire. Sans rappeler Lucius de Trau, Orbini au seizième siècle, Lourich au dix-huitième, Cattalinich et Kreglianovich de nos jours ont raconté avec talent les événement dont leur pays a été le théâtre. M. Aschik a publié sur les antiquités du Bosphore cimmérien un livre qui fait autorité. La nouvelle école de slavisans qui à Raguse et en Croatie se consacre à l'étude des chartes et des chroniques connaît les méthodes modernes et les applique Ces patriotes ont raison de rechercher avec tant de soin tous les monuments de leur passé, d'éditer ces poëmes, ces tragédies, ces vieux diplômes, ces récits historiques; ils voient, en poursuivant ces études, ce qu'eussent fait leurs pères si la fortune n'eût pas été pour eux d'une rigueur sans merci. Ils nous montrent comment un passé malheureux explique un présent difficile; ils nous montrent aussi par quelques exemples décisifs que les aptitudes naturelles et les qualités solides n'ont pas manqué aux Slaves du sud.

III

Quand en l'année 305 l'empereur Dioclétien abdiqua l'empire, il choisit pour lieu de sa retraite une ville de Dalmatie. Il était parti de ce pays dans sa jeunesse, pauvre, inconnu, le bâton à la main, la besace au côté. Les cheveux rasés, la courte tunique serrée à la ceinture, les fortes sandales aux pieds, il ressemblait à ces paysans dalmates que nous retrouvons aujourd'hui sur les bas-reliefs. Ce campagnard était devenu général, empereur, il était devenu dieu. Tout ce que la gloire humaine peut rêver de puissance, il l'avait connu. Arrivé à ce faîte, il éprouva une profonde lassitude de l'action, des hommes, du pouvoir, de toutes choses. Il partagea l'empire et vint planter ses laitues à Salone. Ces laitues sont célèbres ; on connaît moins la demeure qu'il se fit bâtir. Ce château cependant est resté légendaire dans l'imagination du moyen âge ; la tradition répéta longtemps que pour achever cette grande œuvre il fallut épuiser la province, que le sang des chrétiens fut mêlé au ciment des murs, dernière vengeance de ce persécuteur.

L'édifice est aujourd'hui sinon intact, du moins si bien conservé qu'il est facile de se figurer ce qu'il était. C'est un de ces monuments si rares qui en apprennent plus sur une époque que toute une histoire. La façade principale donne sur la mer, les flots en baignent les pieds ; la brise la rafraîchit tout le jour. De hautes montagnes forment dans le fond un vaste cirque. Pline n'eût pas choisi un site plus à souhait pour une villa de lettré. Cette demeure est immense ; la ville de Spalatro s'y loge presque tout entière ; plus de quatre mille habitants occupent l'intérieur du palais. Dans cet entassement, les maisons modernes sont suspendues comme des cages aux murs des chambres impériales ; les voitures passent dans le *triclinium* du prince, les soldats autrichiens font l'exercice dans les salles de réception. La façade qui regarde la mer compte 180 mètres de longueur ; cinquante arcades, cinquante pilastres doriques, que surmontaient des statues, la décorent ; cet ensemble est simple et grand. Le palais a la forme d'un rectangle ; des trois autres côtés, si on excepte quelques bas-reliefs de la *Porte dorée,* les murs sont nus, épais de 3 et 4 mètres, construits de grosses pierres à la base, de briques, devenues

aussi dures que des pierres, à la partie supérieure, flanqués de tours. Deux observatoires permettaient de voir au loin sur la mer et dans la plaine. La belle façade principale n'a pour entrée qu'une poterne, qui donne accès à un couloir souterrain ; trois hommes de front n'y pénétreraient pas, l'obscurité du reste y est profonde. C'était surtout du côté de l'Adriatique qu'était le danger, par là que pouvait venir quelque vaisseau commandé par un de ces grands dignitaires, prêts à tout, esclaves libres d'hier, qui avaient la main sûre. Quant aux barbares, s'ils descendaient de la Prévalitane, fermer les portes suffisait ; ces hordes indisciplinées se briseraient contre ces murs. Dioclétien sortait peu ; il restait dans ses appartements invisible aux Salonitains comme au reste du monde. Il avait du reste dans le palais pour la promenade la vaste galerie de la façade principale, pour ses actes de piété un temple assez grand pour que la ville de Spalatro ait pu en faire une cathédrale. C'est une rotonde surchargée de sculptures, de cette profusion d'ornements que prodiguait la décadence. L'artiste a surtout traité avec soin une guirlande d'amours qui fait à l'intérieur le tour de l'édifice. Ces génies combattent contre des lions, condui-

sent des chiens en laisse, rivalisent à la course de chars. A quelques pas plus loin est un second édifice de forme rectangulaire ; il a été considéré longtemps comme une chapelle dédiée à Esculape, dieu qu'invoquait de préférence l'empereur malade, las de tout, et cependant entouré de devins qui devaient le préserver de mourir. Un antiquaire, M. Lanza, a cru récemment pouvoir y reconnaître le mausolée du prince. La décoration n'en est pas moins riche que celle de la rotonde. Cet art est encore imposant et luxueux ; des rinceaux élégants, des feuilles d'acanthe, rappellent la belle époque; mais des attributs orientaux, des figures mystérieuses et bizarres, montrent combien l'architecture gréco-romaine a subi l'influence de l'Asie ; la pierre est ciselée de broderies sans nombre, comme sur les monuments romains de Balbeck et de Laodicée, de toute la Syrie. Une vaste cour intérieure, entourée d'une colonnade corinthienne, sépare les deux édifices ; c'était l'entrée de l'atrium, dont les belles proportions rappellent ce que l'empire nous a laissé de plus majestueux. Ces ruines, qui ont échappé à la destruction, occupent un coin du palais. Dans le reste de la demeure impériale, on ne trouve plus que des soubasse-

ments, de grandes voûtes, les vestiges, méconnaissables pour qui ne les étudie pas longtemps, de ces bâtiments où logeaient les serviteurs du prince et toute une armée. Il n'est pas besoin de chercher à reconstruire les mille détails de l'édifice pour comprendre ce qu'il était. Nous avons devant nous un palais romain, le plus complet, le plus grand que l'empire nous ait laissé, et à ce titre quel prix n'a-t-il pas pour l'historien ! mais ce monument est aussi et surtout une forteresse du moyen âge. Les temps anciens sont finis ; la paix impériale n'est plus qu'un mot. Le prince le plus puissant, s'il veut quelques heures de sécurité, doit mettre entre lui et les barbares ces murailles énormes, ces tours, ces créneaux, tout cet appareil de défense.

Au milieu du dix-huitième siècle, l'Anglais Adam et le Français Clérissau visitèrent la Dalmatie ; ils relevèrent le plan du palais ; ils lui ont consacré l'un et l'autre un grand ouvrage in-folio où, s'aidant de Vitruve, ils retrouvent les quatre cents chambres de la demeure impériale, *triclinium, tepidarium,* salles d'hiver, salles d'été, appartement des gardes [1]. Notre compatriote Cas-

[1] *Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia.* Londres 1764.

sas, sous le consulat, reprit le même travail. Il était sensible à la grandeur, comme il le dit lui-même; il décrit dans son voyage[1] « ces bains spacieux où la volupté romaine délassait les grâces et la beauté, la paille infecte où la Dalmatienne avilie repose loin de l'estime conjugale, les ossements de l'art et le corps difformede l'ignorance. » Ce n'est pas que son livre ne soi précieux, qu'il ne fasse comprendre souvent par la gravure la beauté des sites, la majesté des édifices; mais Cassas non plus qu'Adam n'a pas cette rigueur scientifique que nous demandons à l'architecte quand il restitue un monument; il invente, il suppose. Ses essais et ceux de son prédécesseur doivent être repris. Le sujet vaut la peine de tenter un de nos pensionnaires de la villa Médicis. Aussi bien notre école de Rome, qui envoie chaque année à l'Institut une restaut ration, a-t-elle aujourd'hui épuisé l'Italie et la Grèce. Nous possédons à Paris ces cartons précieux qui commencent à l'année 1783 et vont jusqu'à nos jours. L'antiquité classique y retrouve toutes les belles œuvres d'architecture

1 *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, in-folio, Paris 1802, Pierre Didot l'aîné.

qu'elle nous a laissées, état actuel, restauration justifiée. Cette collection, bien connue, de quelques personnes, souvent consultée, surtout par la science étrangère, est une des richesses de la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, richesse unique en Europe. Longtemps oubliée elle est devenue accessible à tous quand le bibliothécaire actuel, M. Vinet, l'a fait disposer de manière qu'elle pût être étudiée facilement. Le gouvernement veut aujourd'hui publier ce vaste ensemble de travaux; il croit avec raison qu'une telle entreprise servira au progrès de l'art et de l'histoire, sera un titre d'honneur pour le pays.

La côte de l'Adriatique conserve d'autres monuments de l'époque romaine, l'amphithéâtre de Pola, que M. Chabrol a récemmnet étudié; le temple d'Auguste, l'édifice appelé palais de Julie, dans la même ville, appartiennent aux beaux temps de l'art et méritent de faire l'objet d'une restauration. Nos artistes, qui vont d'ordinaire en Grèce, quelquefois, comme M. Joyaux, jusqu'à Balbeck, pour satisfaire aux obligations, tous les jours plus difficiles, que leur impose l'État, ont en face de l'Italie un sol encore peu exploré qui leur promet des études fécondes. L'antiquaire ne trouve pas moins d'intérêt sur cette

côte. La Grèce fonda dans l'archipel dalmate nombre de colonies, comme celles de Pharos, de Delminium, de Corcyra-Nigra, d'Héraclée. Ces villes perdues loin de leur métropole, aussi isolées que les comptoirs de Pont-Euxin, avaient une vie active, le goût des arts, une grande ardeur au commerce. Elles ont laissé des médailles, des bas-reliefs, des inscriptions, que les savants commencent à recueillir. Cette histoire sort enfin de l'obscurité, intéressante comme le sera toujours tout ce qui nous aidera à mieux comprendre l'esprit hellénique. Les inscriptions et les monuments figurés des temps romains font de la province un véritable musée, que MM. Mommsen et Conze ont récemment étudié, non sans laisser beaucoup à faire après eux. La Dalmatie possède à Salone des ruines du plus grand prix. L'enceinte de la ville est encore debout; les maisons modernes n'ont pas envahi ce vaste espace où tant de débris gisent à quelques pieds sous le sol. Chaque jour le hasard y fait de belles découvertes : une exploration méthodique nous livrerait des trésors. Quelques cités barbares comme Nadin et Podgrage conservent les monuments les plus anciens que nous ait laissés cette race illyrienne qui occupait, au témoignage

de Strabon, la moitié de la péninsule du Balkan, et qui est aussi peu connue que la race thrace, sa voisine et sa rivale. De grands tumulus, le plus souvent composés de pierres, s'élèvent auprès de ces murs irréguliers ; ce sont les sépultures de ces barbares. Les origines du christianisme, surtout au centre de la province, sont représentées par une suite de marbres, d'autant plus dignes d'étude que nous sommes ici au point où l'Orient touche à l'Occident, où deux courants d'idées religieuses, différents dès les premiers jours, se rencontrent et parfois se confondent.

Les villes de la Dalmatie possèdent toutes d'anciennes églises ; cette noblesse bourgeoise bâtissait beaucoup et solidement. Les Slaves du sud n'ont jamais eu d'architecture religieuse qui leur fût propre ; les rares édifices un peu anciens qu'on trouve en Bosnie, en Servie, en Herzégovine, sont des imitations byzantines. Comme l'Église grecque, depuis le huitième siècle, a proscrit la représentation par la sculpture de la Vierge et des saints, les architectes, respectueux du septième concile de Nicée, ont toujours construit de grandes façades nues, pendant que les peintres décoraient l'intérieur de tableaux

conformes aux types sacrés de l'Athos. Sur la côte restée latine, la liberté a été plus grande; le style lombard domine presque partout, mais transformé dans le détail de l'ornementation par le caprice de chaque époque, tantôt surchargé de bas-reliefs qui représentent les travaux de la vie commune, le labourage, l'atelier d'un corroyeur, la chasse au faucon, les épisodes de la Bible, tantôt marqué d'un cachet barbare, sous l'influence de quelque prince de Croatie ou de Raschie qui a voulu faire prédominer son goût dans des œuvres dues à sa générosité. A côté de sculptures maladroites et raides, mais qui ont une expression naïve, souvent même une grâce charmante, on trouve des représentations auxquelles l'art le plus grossier n'est pas inférieur, « des œuvres de cannibales, » comme disait récemment dans une étude sur Zara un professeur dalmate. Le style lombard ici est beaucoup plus varié qu'en Italie; les Dalmates, qui l'ont conservé jusqu'au seizième siècle, y ont ajouté ce monde de statues que prodiguait notre style occidental au moyen âge. Ce n'est pas qu'il y ait eu de leur part imitation; ils ignoraient nos monuments; dans les deux pays le goût populaire a produit spontanément des œuvres qui présen-

tent souvent de singulières ressemblances. Le dôme de Zara, celui de Trau, œuvres du treizième siècle, le portail de l'église de Spalatro, l'église d'Arbe, sont à ce point de vue dignes d'étude. L'ensemble de ces édifices est toujours d'un effet original; le détail ne saurait en être examiné avec trop de soin, parce qu'on y retrouve l'image de la diversité des idées dans ce pays au moyen âge, les inspirations de l'Italie à côté des symboles byzantins, des caprices gothiques, des scènes dont le caractère slave est évident. Les riches trésors des églises rappellent presque toujours les artistes de Constantinople. La ciselure, l'orfévrerie, les ivoires de Byzance ont été d'autant plus nombreux au moyen âge que la grande sculpture était interdite. On les retrouve dans la plus grande partie de l'Europe. Assez fréquents en France et en Allemagne, ils sont en telle quantité dans certaines régions situées très-loin de l'empire grec, en Scandinavie par exemple, qu'il a fallu leur réserver dans les musées une section spéciale, donner le nom de byzantine à toute une période de l'art dans ces contrées du nord. M. Zimmermann vient de dessiner et de publier à Vienne les plus beaux des bijoux de travail gréco-slave conservés aujourd'hui sur la

côte de l'Adriatique. Ce livre contribuera à mieux faire apprécier un art dont l'influence, si grande au moyen âge, est encore méconnue en Occident par beaucoup d'érudits. La Dalmatie du reste possède de véritables édifices byzantins : l'église de Saint-Donat, à Zara, monument du sixième siècle vanté par Constantin Porphyrogénète, a la forme d'une croix grecque que surmonte une coupole; elle doit être comparée à Saint-Phocas de Torcello, cette relique célèbre d'un style disparu aujourd'hui de l'Occident. Saint-Donat toutefois présente une particularité : l'architecte a superposé deux étages réunis par un escalier monumental. La chapelle de Sainte-Domenica, également à Zara, remonte peut-être à une origine plus ancienne encore; ce nom rappelle un vocable fréquent chez les chrétiens d'Orient, *hagia kyriaki*, sainte Dimanche; cette église a aussi deux étages. Le dôme de Saint-Vito, dans une rue voisine, est une imitation de celui de Saint-Donat. Ce sont là des monuments d'un intérêt exceptionnel pour l'archéologie de l'art; il est regrettable que les habitants en fassent des greniers à foin. Un pays qui possède une série si riche d'édifices de toutes les époques doit à l'histoire de les conserver tous avec une égale piété.

Les monuments de la Dalmatie, comme les destinées de cette province au moyen âge, comme ses archives, ses essais littéraires et les mœurs actuelles, nous montrent un peuple bien doué auquel les circonstances n'ont pas été favorables. De même que tous les Slaves du sud, il a été victime de la barbarie. Il est de mode de médire du romanisme, de la civilisation latine; quel peuple en Europe a pu sortir d'une enfance sauvage sans le secours de la civilisation de l'ancien monde, sans la religion que l'empire reçut au premier siècle, et qu'il donna aux envahisseurs? Les Germains eux-mêmes, auxquels on prête tant de vertus imaginaires, n'ont dû qu'aux Latins la force de dépouiller le vieil homme, le bonheur de créer une nationalité nouvelle et féconde. C'est le propre des Latins d'avoir porté la vie autour d'eux; une fois le flambeau allumé, chaque nation a eu ses destinées, des caractères propres et originaux, souvent des qualités supérieures à celles des Latins eux-mêmes, mais les Latins ont été les initiateurs. La race ne fait pas tout, on le voit bien ici; la race peut être bonne, courageuse, active, ouverte aux idées de progrès, douée d'imagination, du sentiment de l'art; elle peut rester obscure et mi-

sérable, si la fortune pour elle est trop dure, si elle ne lui donne pas ces secours qu'elle prête à tous ceux qui doivent connaître les bienfaits d'un développement rapide. Le temps des souffrances cruelles est fini pour ces peuples. Ce que le moyen âge ne pouvait leur procurer, l'Europe le prodigue aujourd'hui : sous cette influence, les Slaves du sud ouvrent les yeux. Cette race réfléchie et froide, capable de si longs sommeils, éprouve des enthousiasmes d'autant plus forts qu'ils se produisent plus lentement ; ce n'est pas un feu qui brille d'un éclat éblouissant et s'éteint, c'est une chaleur intime qui pénètre tout l'être, qui en prend possession, que rien ne refroidit ensuite. Qu'elle croie à ses destinées, que les rêves populaires, que les théories de ses politiques imaginent tantôt l'Autriche se décidant à chercher au sud chez ces populations un appui qu'elle ne trouve plus au nord, ou quelque conquérant réunissant par la victoire ce que les siècles ont divisé : il se peut que ce soient là à cette heure des utopies. Ce qui n'est pas chimérique, c'est de créer des écoles, des universités, de ramener les dialectes d'une langue à l'unité, de retrouver l'histoire oubliée, de forcer le sol à donner tout ce qu'il peut produire. L'instruction et la

richesse, une nationalité nouvelle ne saurait se passer de ces deux bienfaits. Les Slaves du sud peuvent dire aujourd'hui qu'ils leur sont assurés. Ils savent que le sentiment de l'indépendance chez eux est invincible, qu'aucun adversaire ne les en dépouillera; ils s'exercent à la pratique des libertés municipales, où le bien immédiat est compris par tous, et qui formera mieux que toutes les théories des esprits vraiment politiques. Les épreuves ne leur manqueront pas; mais ils ont le sang jeune, l'énergie virile, ils naissent à la vie, ils sont dans l'âge heureux des longs espoirs et des vastes pensées.

V

SCUTARI ET LES ALBANAIS.

LES TRIBUS DES MONTAGNES ET LES MŒURS DE LA GRÈCE HÉROÏQUE.

I

Le 23 décembre 1871 au matin, nous quittions le port de Cattaro. La musique d'un régiment autrichien jouait sur la jetée; une société tout européenne, des femmes qui portaient les toilettes de Vienne, des officiers vêtus de l'élégante veste blanche de l'infanterie impériale, mêlés aux marins dalmates, aux paysans de la Montagne-Noire venus pour le marché, regardaient le bateau du Lloyd, le *Miramar,* s'avancer lentement sur le canal étroit qui sépare Cattaro de l'Adriatique. Nous venions de causer en notre langue avec ces amis improvisés que le voyageur se fait si aisément; nous avions lu les journaux français, visité cette petite ville, où rien n'est luxueux, où tout est confortable et aisé.

Un beau soleil d'hiver éclairait le golfe, ces montagnes à pic sur lesquelles les longs murs des forteresses courent comme des guirlandes, les vingt chantiers où les Cattarins construisent leurs navires, et cette suite de maisons gaies, propres, élégantes, qui couvrent toute la côte. Quelques heures plus tard, le *Miramar* jetait l'ancre devant une plage déserte. En face de nous s'élevait une cabane misérable; nous ne distinguions ni jetée ni point de débarquement, il n'y avait qu'un marais formé par un ruisseau. Quand le canot s'approcha, force fut aux plus résolus d'accepter les épaules des *hamals* qui venaient nous chercher pour nous porter à terre; il nous déposèrent sur des rochers où le pied le plus habile avait quelque peine à ne pas glisser. Nous avions dit adieu à l'Europe, nous étions en Turquie.

Le point où nous débarquions, Antivari, est cependant l'escale d'un chef-lieu de province; c'est par là qu'il faut passer quand on va à Scutari d'Albanie. Ce lieu est désolé; la hutte où logent les douaniers chargés de percevoir nombre de *batchichs* et quelques tarifs officiels, la cabane en planches du chef de la police qui demande les passeports, une pauvre *locande* ita-

lienne qui vous donne du pain, un morceau de viande et un matelas, — la marine n'a pas d'autres habitations. La ville est à gauche assez loin dans la montagne, cachée dans une gorge. Si vous voulez vous aventurer à quelques pas de l'auberge, vous ne trouvez ni route ni sentier ; il faut s'avancer au milieu des joncs, dans la terre détrempée, chercher le gué de la rivière qui coule en cet endroit, escalader des rochers pour retomber dans les flaques d'eau. Il semble, si longtemps qu'on ait vécu en Turquie, qu'on oublie toujours combien ce pays ne ressemble à aucun autre, la surprise est chaque fois aussi poignante : cette antithèse de la civilisation et de la barbarie ne trouve jamais le voyageur insensible. Certes la Dalmatie n'est pas une de ces contrées où le progrès frappe à chaque pas, le paysan morlaque est inculte et grossier; mais, si loin que vous alliez dans la province, vous y trouvez des usages qui vous rappellent votre pays, des maisons où un voyageur peut loger, une auberge où l'hôtelier a une nappe et des fourchettes, des routes, une administration, une police sérieuse, l'Europe enfin. Passez le poteau qui sépare les Dalmates des Turcs, ce reste de civilisation s'évanouit.

On va d'Antivari à Scutari à cheval et en caravane. La route est de sept, de quinze, de vingt heures, selon la saison, selon que la pluie a ou non détrempé la plaine, ou que les passages guéables de la Boiana sont plus ou moins sûrs. Il faut trouver son chemin à travers champs, tantôt suivre le lit des torrents tantôt monter des rochers en escalier, tantôt descendre sur des plans inclinés que l'eau a rendus polis et glissants comme le marbre, aventurer son cheval au milieu de grosses pierres taillées en pointe; mais le grand danger du voyage, ce sont les mares de boue qui recouvrent des précipices. Un des guides qui nous précédaient disparut tout à coup jusqu'aux épaules : cheval et cavalier s'étaient enfoncés dans un de ces trous que nulle prudence ne peut être sûre d'éviter. Une voiture qui suivrait une route à peu près carrossable ferait ce trajet en trois heures. Le plus souvent, on couche à mi-chemin dans un moulin abandonné. Comme il n'y a nul village sur ce parcours, le voyageur qui ne porte pas ses vivres avec lui ne dînera que le jour suivant à Scutari. Enfin on aperçoit la ville, mais la dernière épreuve est la plus périlleuse ; cette capitale s'élève sur la rive gauche de la Boiana, qui à cet

endroit sort du lac, et dont le cours est très-large. Un pont de bois vermoulu qu'on doit traverser est si bas que la moindre inondation le recouvre et entraîne les parapets. Les chevaux ne se hasardent qu'avec hésitation sur ce parquet mouvant où leurs pieds peuvent être pris dans les interstices que les planches laissent entre elles. Il arrive souvent que des caravanes parvenues à ce point campent en face de la ville jusqu'à ce que l'eau décroisse ou qu'on leur procure des barques. Le bazar de Scutari, un des plus importants de la Turquie, — on y vient de toutes les montagnes du pachalikat et du Montenegro — est bâti près du pont dans un bas-fond. Chaque année, l'eau entre dans les boutiques, et de temps en temps en emporte une partie. La ville elle-même a été plusieurs fois détruite par les débordements du lac; on voit de tous côtés des ruines qui rappellent ces catastrophes, nulle part les digues qu'il serait facile d'élever et qui rendraient impossible le retour d'aussi grands désastres.

Nous avions traversé tout Scutari que nous cherchions encore cette capitale; quelques masures, aperçues à droite et à gauche, nous avaient paru n'être que des faubourgs. Les rues sont

très-larges, les maisons, entourées de jardins, se cachent derrière des murs élevés. Chaque demeure est isolée, l'habitant se renferme chez lui comme dans une forteresse. Des portes épaisses de bois bruni, garnies de serrures massives, indiquent seules les habitations. Aucune ville n'a davantage l'aspect d'un village; Scutari cependant compte plus de trente-cinq mille âmes. Au printemps, le vaste espace qu'elle occupe devient une forêt de verdure : malgré les arbres, la poussière et le soleil y sont alors insupportables; en hiver, la ville est un lac de boue au milieu duquel les maisons s'élèvent comme des îlots. Toutes les mosquées sont récentes; le palais du gouverneur, vaste rectangle à un étage, dont une galerie intérieure fait le tour, donne une assez juste idée de ce que devaient être les constructions primitives où les rois huns tenaient leur cour. Un des derniers pachas a cependant fait commencer une rue européenne, élever un casino; il y a, en sortant des faubourgs, une chaussée de 2 kilomètres de longueur, que l'autorité a soin de montrer aux étrangers, et qui, dit-on, sera continuée un jour jusqu'à la mer.

Les beys d'Albanie trouvent que cette capitale

est bien protégée, que nulle muraille ne vaudrait les marais et les précipices qui la séparent de la mer. Quelle armée s'aventurerait avec ses bagages et ses canons dans ce pays impraticable? Que si cette absence de route a quelques inconvénients, l'Osmanlis en prend son parti. De Scutari à Constantinople, on compte vingt-deux journées, encore le voyage ne peut-il se faire que dans la belle saison. Les fonctionnaires que la Porte envoie dans la province prennent, pour se rendre à leur poste, les routes les plus étranges; ils remontent le Danube, vont à Vienne, puis à Trieste, et de là par le Lloyd gagnent l'escale d'Antivari, à moins qu'ils ne descendent du Bosphore à Syra, pour faire le tour du Péloponèse et débarquer à Corfou. Des gens qui sont exposés à être nommés à Bagdad ou dans la province de Van ne s'effraient pas pour si peu. Si les pluies ont commencé — et qu'ils ne soient pas gouverneurs de province, auquel cas il leur faut toujours se hâter — ils attendent le retour du printemps. Ils savent qu'en hiver personne ne voyage, que leurs compétiteurs n'iront pas plus qu'eux à Constantinople. Durant la mauvaise saison, presque toutes les intrigues chôment chez les Osmanlis. C'est une conviction

du vieux parti turc que les améliorations modernes ne peuvent que nuire aux musulmans : les routes serviront aux rayas qui font le commerce, aux étrangers qui protégent toujours les rayas, qui verront plus facilement ce qui se passe en Turquie, — les ports et les chemins de fer aux Européens, les écoles aux idées de révolte ; la richesse publique détruirait l'empire, puisqu'elle serait tout entière aux mains des populations soumises. La barbarie est le rempart des Ottomans, comme cet espace inculte, semé de fondrières, de gros rochers, coupé de hautes montagnes, privé de toute route, est la meilleure défense de Scutari. Il n'y a qu'un ennemi de la race, le progrès; aucune idée n'est plus précise pour les musulmans d'Albanie. Ils s'expriment à ce sujet avec une franchise brutale, et peut-être ne se trompent-ils pas de tout point.

Le vilayet de Scutari, formé de la Haute-Albanie, Albanie blanche ou Guégaria, porte officiellement le titre de province d'exception ; c'est qu'il est très-peu étendu. Le voisinage du Montenegro, l'indépendance des tribus des montagnes, leur esprit d'indiscipline et aussi le privilége qu'elles ont de servir, bien que chrétiennes, dans les armées du sultan, telles sont les raisons qui ont fait

un gouvernement général d'une circonscription qui, en toute autre partie de la Turquie, formerait un simple sandjak. La Haute-Albanie, en effet, ne compte guère plus de deux cent cinquante mille habitants. Le vilayet voisin de Janina a une population de sept cent mille âmes, celui d'Andrinople, au nord, de près de deux millions. Si on excepte les environs du lac de Scutari et le bord de la mer, le pays est un entassement de montagnes, où les principaux sommets gardent leur neige toute l'année. Ces longues chaînes, quand on les voit de la mer, forment une série d'étages d'un gris sombre; elles s'élèvent en terrasses gigantesques semées de pics, de dômes, qui se détachent sur des lignes très-simples. C'est déjà la beauté de la Grèce, la même netteté de forme, la même harmonie de proportions. Le soleil rend la ressemblance plus sensible dès qu'il éclaire ces hautes masses : les chaînes éloignées alors sont recouvertes d'une sorte de vapeur grise et lumineuse, d'une gaze qu'il semble possible d'aller prendre et détacher. Sur les montagnes plus proches, toutes les saillies se précisent, se découpent, ressortent; la roche absorbe les flots de lumière, l'œil se figure qu'elle est devenue une substance translucide. On devine ce

qu'est ce pays de montagnes, une suite de vallées, le plus souvent très-étroites, encaissées dans des cercles de rochers, comme dans des forteresses où en hiver l'habitant est enfermé par les neiges. Dans beaucoup de cantons, le sol est pauvre, le paysan ne voit autour de lui que des pierres mêlées à une herbe rare; mais l'Albanie a aussi de magnifiques forêts, des lacs, des pâturages; les districts de montagnes possèdent presque toujours sur les bords des deux larges fleuves qui traversent la contrée, le Drin et la Boiana, ou près du grand lac de Scodra, de vastes prairies.

Pour l'administration turque, la province est divisée en deux parties, les districts montagneux, ou plutôt, comme on dit officiellement, les *montagnes,* les cantons ou *nahiès* de la côte et des environs immédiats de Scutari. Ces cantons seuls sont soumis au régime ordinaire des vilayets; ils ont l'organisation qu'on trouve partout dans l'empire. L'aspect des villes, en général bâties sur des collines, restes d'établissements grecs, slaves ou vénitiens, comme Antivari, Alessio, Dulcigno, n'offre d'original que les vestiges de forteresses et d'églises décorées du lion de Saint-Marc. L'état du pays est misérable, la

désolation gagne partout ; un banc de sable ferme l'embouchure de la Boiana, qui pourrait être la richesse de la province ; des ports excellents se comblent tous les jours, par exemple ceux de Saint-Jean de Médua et de Dulcigno. Le Drin et la Boiana, dont le cours n'est pas régularisé, rendent incultes des plaines longtemps fertiles : la fièvre chasse les habitants de villes autrefois salubres ; ainsi les Turcs ont dû abandonner Alessio et se construire d'autres maisons plus loin dans la montagne. La grande plaine de Brégu-Mahias, inondée une partie de l'année, devient un marais ; les efforts récents d'une tribu voisine, celle des Clémenti, n'ont donné encore que de bien faibles résultats. L'Albanie, surtout sur la côte, est couverte de ruines : les unes anciennes, laissées par les guerres du seizième et du dix-septième siècle et qu'aucun retour de prospérité n'a restaurées ou fait disparaître : les autres récentes, résultat des épidémies et des fièvres. On voit que cette province ressemble à presque toutes celles de l'empire.

La population appartient à la race albanaise. Toutefois, au nord de la Boiana, on trouve plusieurs cantons slaves, dans les villes de la côte des Juifs, des Bohémiens et quelques Grecs. Les

districts soumis à l'administration régulière comptent de cent vingt mille à cent trente mille âmes, les tribus des montagnes, au nombre de vingt et une, plus de cent vingt mille. Ce vilayet est le seul gouvernement turc où les catholiques dominent : ils représentent à eux seuls la moitié de la population totale ; le reste, si on excepte quarante-un mille Grecs, est musulman. La province ecclésiastique d'Albanie, qui porte dans les actes de la cour de Rome le nom d'*Albania turcica,* est divisée en trois archevêchés dont dépendent quatre évêchés [1]. Les habitants sont si pauvres qu'ils peuvent difficilement venir au secours de leurs chefs spirituels.

1 L'histoire religieuse de cette province a été faite par Farlati. Mgr Pooten, archevêque d'Antivari, titulaire de Diocléa, qui habite depuis longtemps l'Albanie, a réuni dans un grand ouvrage, écrit en latin, tous les renseignements nouveaux qu'il a dus aux inscriptions et à quelques chartes inédites. *Metropolis Antivarensis et ecclesiarum episcopalium in Albania turcica sitarum quæ eidem metropoli subsunt, vel olim subjectæ fuerant, historia quam ex Illyrico sacro Farlati ad suum usum in compendium redegit Carolus Pooten, archiepiscopus Antibarensis et Dioclensis, Albaniæ metropolita ac regni Serviæ primas.* Ce livre, qu'il a bien voulu me communiquer, ne sera sans doute pas imprimé de longtemps. Les destinées d'un manuscrit dans les provinces turques sont si incertaines, qu'il n'est peut-être pas inutile de faire ici mention d'un aussi important travail.

C'est de Rome qu'il faut envoyer l'argent nécessaire à ces églises : la propagande de Lyon fait beaucoup, mais ne peut suffire à tout ; l'Autriche n'attribue au clergé latin que des subsides insuffisants. Dans ces conditions difficiles, surtout depuis les changements survenus dans la situation du Saint-Siége, l'Italie essaie de prendre le protectorat des catholiques sur ces côtes, privilége séculaire de la maison de Habsbourg, et tout d'abord de leur faire accepter son argent. L'empereur d'Allemagne, bien que protestant, rappelle aux évêques que les provinces rhénanes sont catholiques, et offre des secours que la pauvreté de ces missions ne peut refuser ; du reste le primat actuel d'Albanie, Mgr Pooten, né près de Cologne, est sujet allemand. C'est une nouveauté que les agents de la Prusse donnant de l'argent aux catholiques orientaux pour bâtir des églises, déclarant qu'ils se feraient fort de remplacer la France ou l'Autriche, si ces deux puissances devaient restreindre leur générosité. Il en est cependant ainsi. Non-seulement en Albanie, mais en Grèce et dans le Levant tout entier, le protectorat et les subsides accordés aux chrétiens ont toujours été un principe d'influence que le nouvel empire ne peut négliger.

Ce n'est pas seulement de l'administration financière des diocèses que s'occupe le Saint-Siége, les évêques relèvent directement de lui. La Propagande de Rome est un véritable ministère auquel le travail ne manque pas. Tout ce qui en Europe est réglé ou par l'État ou par des évêques instruits, capables de décider les difficultés les plus sérieuses, lui est soumis par les prélats albanais. Il est trop évident que ces missions abandonnées à elles-mêmes ne pourraient remplir leur tâche. C'est Rome aussi qui ouvre aux candidats ecclésiastiques ses propres séminaires, qui imprime les catéchismes, les livres de discipline. Le cardinal directeur de la propagande, Mgr Barnabo, est en réalité le véritable chef ecclésiastique de l'Albanie chrétienne; peu de personnes connaissent mieux que lui cette province, où il n'est jamais venu.

L'état de ces missions est loin d'être florissant. L'esprit en est tout italien; des franciscains les dirigent de concert avec des prêtres indigènes. A la fin de 1871, cinq des évêques ou archevêques étaient Italiens, le sixième Polonais; les religieux venaient des couvents de Rome et surtout des provinces napolitaines. Soit manque d'argent, soit faute d'activité, on peut dire que

l'instruction donnée aux enfants est à peu près nulle. Dans le diocèse d'Alessio, sur dix-sept mille habitants, cinquante seulement savent lire, dix signer leur nom. A la différence des lazaristes français, les franciscains se préoccupent très-peu de l'éducation; pourvu qu'ils administrent les sacrements, qu'ils en montrent la nécessité, ils croient leur tâche accomplie. L'Italie n'a pas de sœurs de charité, d'ordre qui se consacre à l'éducation des filles. La religion qu'enseignent ces moines est celle qu'on donne au peuple de Naples; encore, si imparfaite qu'elle soit, s'adresse-t-elle à des esprits trop grossiers pour la comprendre. Le contraste est grand entre ces missions et celles que la France possède dans tout l'Orient; les jésuites et les lazaristes en Egypte, en Syrie, en Asie-Mineure, à Constantinople, ont des écoles où viennent les enfants de toutes les religions; cet enseignement pratique et vraiment utile s'est développé au point que des institutions comme celles d'Antoura et de Ghazir dans le Liban suivent les programmes de nos colléges. Les jeunes Syriens y font des dissertations françaises en très-bon style; leurs maîtres vont plus loin, ils exigent des élèves distingués des discours et des vers latins.

Le clergé catholique albanais est digne de toute pitié; si on excepte quelques évêques, l'ignorance est partout complète : le moine franciscain jeté au milieu de ces montagnards perd bientôt l'espoir d'exercer sur eux une véritable influence, si tant est qu'une telle ambition ait jamais tenu grande place dans ses pensées; il s'organise le moins mal possible, cherche à s'assurer quelques redevances et remplit les obligations indispensables de son ministère. Le prêtre indigène, aussi grossier que le paysan, capable à peine de lire la messe, vêtu du même costume que ses fidèles, portant comme eux le fusil, ne diffère pas du pope et du moine grecs des pays les moins cultivés; il est d'autant plus étroit, d'autant plus intolérant, que les services qu'il rend sont plus contestables. Cette forme d'apostolat fait comprendre ce qu'a été la propagande byzantine chez les peuples qui entouraient ou envahissaient l'empire grec : apostolat sans énergie, qui ne donnait guère aux barbares que des cérémonies nouvelles. Cependant Scutari possède, depuis quelques années, un collége où on élève de jeunes Albanais, qui ensuite iront à Rome à la Propagande; les franciscains tiennent de petites classes où ils enseignent la lec-

ture et les quatre règles. Il faut remarquer aussi que les difficultés que rencontre le clergé sont grandes : la liberté est complète dans la montagne, mais c'est dans les villes que la réforme devrait commencer; or, ni à Scutari ni dans les autres chefs-lieux de district, la Porte n'a donné toute facilité aux catholiques. Une population de douze mille catholiques dans la capitale du vilayet n'a pas encore d'église : il a fallu des années pour obtenir un firman qui permît d'élever quatre murs ; c'est dans une grange recouverte de quelques planches que l'archevêque officie. Les émeutes contre les latins se sont renouvelées fréquemment pour chasser les missionnaires ou détruire leurs constructions naissantes. Partout sur la côte les entraves ont été nombreuses, et tous les jours l'autorité les multiplie pour complaire tantôt aux Turcs, tantôt aux Grecs ou aux Juifs. Dans cette lutte, bien des forces se sont épuisées sans atteindre le but qu'elles poursuivaient ; quelques hommes d'intelligence et de cœur qui, en d'autres pays, eussent accompli des progrès réels ont vu leurs jours finir sans que l'œuvre fût commencée.

II

Nous ne savons pas d'une façon précise combien d'âmes compte la race albanaise. Les rares essais de dénombrement que commencent à faire les Turcs divisent toujours les sujets du sultan selon la religion. Ainsi l'almanach officiel de Janina, publié en 1871, et qui contient — singulière nouveauté — une statistique partielle du pachalikat d'Epire, semble ignorer que la province est peuplée de Grecs et de Schkipétars. Comme cette race est souvent mêlée aux populations slaves ou helléniques, et qu'elle en subit rapidement l'influence, il est parfois impossible au voyageur de reconnaître avec certitude des mœurs et un type que quelques années ont modifiés. Personne n'a mieux compris ces difficultés que George de Hahn. Ce savant, que nous venons de perdre, avait consacré sa vie à l'étude des Schkipétars. Il habita d'abord longtemps leur pays, surtout Janina et Scutari; il fit ensuite de nombreux voyages chez les Guègues et chez les Tosques [1]. De toutes ses recherches,

[1] Ce sont les deux principales divisions de la race alba-

il est résulté que la race albanaise doit compter un million huit cent mille âmes environ. Il s'en faut que cette population soit tout entière renfermée dans la Haute et la Basse-Albanie : à l'est, elle arrive jusqu'aux frontières de la Macédoine ; en Dalmatie, près de Zara, elle habite plusieurs villages ; la statistique des Slaves du sud évalue à quarante-six mille les Albanais qui vivent dans les pays serbes ou bosniaques. Le royaume hellénique en compte cent soixante-treize mille, l'Italie méridionale quatre-vingt-cinq mille, qui abandonnèrent leur pays au seizième siècle.

Les Albanais [1] de l'Italie ont depuis longtemps subi l'influence de la civilisation qui les entoure. Ceux que l'on trouve en Grèce vivent isolés dans une pauvreté et dans une inertie qui altèrent leurs qualités natives, ou se transforment et deviennent Grecs, ne retenant plus du passé que l'usage de leur langue ; même en Épire, où les Grecs cependant sont en mino-

naise en Turquie ; les Guègues habitent au nord du Scombi, les Tosques au sud de ce fleuve et en Epire.

1 Sur les Albanais, voyez, dans la *Revue*, deux études importantes de M. Cyprien Robert, 1er août 1842, de Mme la princesse Dora d'Istria, 1er mai 1866.

rité, les habitudes helléniques modifient tous les jours le caractère des Schkipétars. C'est surtout dans la Haute-Albanie, c'est-à-dire dans la province de Scodra, que la race garde ses anciennes mœurs et sa figure originale. C'est là qu'on peut voir encore ce peuple, destiné peut-être à disparaître bientôt sans laisser aucun monument de son histoire.

Il n'y a pas en Europe de race plus ancienne que les Albanais. Aucun témoignage classique ne parle de l'époque où ils arrivèrent dans la péninsule du Balkan : ils y étaient établis depuis longtemps quand les envahisseurs slaves descendirent du Danube ; ils y étaient sans doute bien des siècles auparavant. Les anciens, qui connaissaient fort mal le vaste territoire qui forme aujourd'hui la Turquie d'Europe, se bornent à répéter que d'un côté, à l'est, se trouvaient les Thraces, de l'autre, à l'ouest, les Illyriens : sous ce nom d'Illyriens, ils comprennent des populations très-nombreuses qui habitaient au nord de l'Épire, entre l'Adriatique et la Macédoine. Les Albanais, qui occupaient autrefois des espaces beaucoup plus étendus — on retrouve, en effet, des noms de villes qui appartiennent à leur langue dans des cantons où on

ne voit plus que des Serbes ou des Bulgares — sont les derniers restes, selon toute vraisemblance, de cette population primitive. Ils parlent un idiome dont les caractères principaux commencent à être bien connus, grâce aux travaux de Xylander, de George de Hahn, de M. Reinhold et en dernier lieu de Franz Bopp. Nous devons au maître de la philologie moderne l'étude la plus sérieuse que nous possédions sur l'albanais; toutefois il faut remarquer qu'il fonde ses observations sur un très-petit nombre de textes, tout à fait insuffisants pour donner une idée complète de cette langue. George de Hahn n'a pas prétendu en faire connaître tous les dialectes, il ne s'est occupé que de ceux qui se parlent de Scutari à Janina. Je tiens de ce savant que, dans le dernier voyage qu'il fit aux sources du Vardar, il rencontra des tribus dont l'idiome était tout nouveau pour lui, et avec lesquelles il ne put s'entendre. C'est le langage d'Hydra et de Spezia que M. Reinhold a étudié, surtout celui des matelots, avec lesquels il a passé de longues années comme médecin principal de la flotte grecque. L'albanais est une langue indo-européenne qui, par les radicaux, se rapproche beaucoup plus du latin que du grec.

Un botaniste distingué, M. de Heldreich, vient de publier une flore de l'Attique où il joint aux noms consacrés par la science les noms albanais; les rapprochements avec le latin se font à chaque ligne et sont surprenants. M. Reinhold affirme que certaines phrases latines sont comprises par le paysan albanais. Il en cite de nombreux exemples et en particulier les mots célèbres *veni, vidi, vici;* qui, pour un Albanais, ont le sens que leur donnait Jules César, assertion que je n'ai pas eu la bonne fortune de vérifier. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Albanais primitifs étaient proches parents de toutes ces tribus qui, longtemps avant la fondation de Rome, vinrent de l'Orient dans les vallées de l'Apennin; cette fraction de la race, au lieu de traverser les Alpes, se répandit dans les vallées du Balkan. M. Reinhold et G. de Hahn ne sont pas satisfaits d'une antiquité déjà si reculée; le premier intitule son ouvrage *Noctes Pelasgicæ,* les *Nuits Pélasges,* et dédie son livre à ses compagnons d'armes, qu'il appelle *nautæ pelasgici,* les marins pélasges; le second consacre la plus grande partie de ses *Albanischen Studien* à démontrer que les Schkipétars sont fils de Pélagos, fils lui-même du ciel. On ne peut accumuler

plus de textes à l'appui d'une thèse, faire preuve d'une érudition plus minutieuse et plus exacte. Il a été de mode autrefois de disserter longuement sur cette race mystérieuse, et tout bon érudit leur devait un mémoire. Nieburh cependant a dit depuis longtemps : « Le nom des Pélasges est odieux à l'historien qui hait la fausse philologie, d'où naissent les prétextes de connaissances au sujet de ce peuple éteint. » Les anciens ne nous ont rien laissé de précis sur les premiers habitants du sol hellénique, qu'ils ne connaissaient que par des souvenirs légendaires. Hérodote seul signale deux petites tribus sans importance que l'on croyait pélasgiques, l'une en Bithynie, l'autre sur le golfe Thermaïque. Le nom des Pélasges n'est qu'un mot vague autour duquel on ne peut grouper aucune idée certaine.

La barbarie dans laquelle ont vécu les Albanais, surtout ceux de la Guégarie, est incomparable. Ce peuple n'a pas une seule chronique, on ne saurait dire qu'il ait une poésie populaire quelque peu développée. Il est vrai qu'en Sicile et dans les provinces napolitaines, depuis le seizième siècle, on répète des chants albanais ; mais ils sont rares, et il faut les attribuer à des let-

trés bien plus qu'aux paysans. Ce sont des imitations faites sur les modèles que fournissent les improvisateurs italiens, mais où on retrouve quelques-unes des idées propres à la race. Les petites pièces de douze et quinze vers qu'a réunies M. Reinhold donnent une idée plus juste de l'imagination de ce peuple; on y voit un esprit enfantin aussi peu maître des idées que de la forme. Il semble cependant que les guerres du seizième siècle, et plus tard les révoltes des pachas indigènes contre la Porte, aient inspiré quelques compositions plus compliquées; mais ces chants ne sauraient en rien se comparer ni aux hymnes guerriers des Slaves ni aux *tragoudia* de la Grèce. Ce peuple si ancien n'écrit pas encore sa langue. Le journal de Scutari annonçait en janvier 1872 qu'une commission, réunie par le pacha, venait d'arrêter un alphabet dont l'usage allait devenir obligatoire. Nous ne sommes pas près de ce progrès, qui ne saurait se faire par ordonnance, et que la Turquie du reste n'a aucun intérêt à souhaiter. Les Albanais, quand ils sont forcés d'écrire leur langue, ce qu'ils font rarement, se servent, selon la province qu'ils habitent, de lettres turques, grecques, latines ou slaves. Aucune de ces tentatives ne

rend les sons qu'ils veulent reproduire. On compte sept alphabets différents où les lettres latines sont combinées avec des points et des traits. Les lettres grecques n'ont pas donné lieu à moins de systèmes. M. Auguste Dozon, qui publie en ce moment une grammaire et des chants schkipétars, se voit obligé de créer de nouveaux signes de convention. L'histoire de la littérature albanaise se réduit jusqu'ici à ces essais d'alphabets, tentés le plus souvent par des étrangers comme Louis Bonaparte, l'évêque Grégoire d'Eubée, G. de Hahn, M. Reinhold, ou par des Albanais d'Italie comme Cavalliotti et l'auteur anonyme de l'*Alfabeto generale Albanese-Epirotico,* publié à Livourne en 1869.

Les Albanais des montagnes n'ont jamais été soumis à personne. Les Grecs anciens n'occupèrent que la côte, où ils eurent des villes importantes comme Apollonie et Dyrrachium, les Romains laissèrent ces tribus indépendantes ; ni les empereurs de Constantinople ni les dynastes de Raschie ne cherchèrent à les administrer. Aujourd'hui les Albanais reconnaissent l'autorité de la Porte, mais vivent à leur guise. Ils forment des clans, *phars* ou *djetas*, mots qui signifient foyer ; les phars doivent en temps de

guerre un contingent armé. Cette obligation, que leur caractère guerrier accepte sans répugnance, est le seul lien qui les rattache au gouvernement central. On ne peut vivre au milieu de ce peuple sans mieux comprendre cette ancienne barbarie dont Thucydide disait, dès le cinquième siècle, qu'elle n'avait pas laissé de trace, et qu'elle n'offrait plus à l'historien aucun sujet d'étude. Les hommes que nous avons sous les yeux dans ces montagnes en sont encore à cet état tout primitif où l'idée de cité n'est pas née, où les instincts seuls règlent les actions. Ce qui augmente pour nous l'intérêt de ces mœurs, de ces usages, de cette vie si étrange, c'est que cette race est du même sang que les Grecs et les Romains, c'est qu'à bien des égards on reconnaît chez elle des traits de caractères, des détails et des nuances que nous devinons chez les personnages de l'époque homérique.

L'Albanais a une parfaite distinction ; la tête petite, le nez fin, l'œil vif, ouvert en amande, le cou long, le corps maigre, les jambes hautes et nerveuses, il rappelle le type premier du Grec, tel que la sculpture archaïque l'a représenté sur les marbres d'Égine. Sa démarche est élégante ; il prend plaisir à composer son maintien, il y

met une véritable recherche, et par là, malgré l'état inculte où il est encore, il montre qu'il a le sentiment du beau et de l'harmonie. Il n'est pas jusqu'au costume qui ne fasse souvenir de l'antiquité. La fustanelle blanche rappelle ce que devait être la tunique plissée à la ceinture, les grandes guêtres qui enveloppent les jambes jusqu'aux genoux sont les cnémides de l'âge héroïque. Le costume n'est pas étoffé et flottant comme à la belle époque grecque, mais on voit bien, par les vases d'ancien style, que les Hellènes d'autrefois n'avaient pas sur ce point les habitudes des contemporains de Périclès. Une tunique ample et un manteau plus ample, qui se prêtaient aux dispositions les plus élégantes, devinrent par la suite d'un usage général. La stèle du guerrier de Marathon, quelques fresques de l'Italie méridionale, représentent l'homme serré dans des vêtements étroits, et le même type se retrouve souvent sur les vases peints à figures noires. Pour les femmes, la robe à manches collantes et le tablier précèdent la tunique ionienne et le péplos. C'est en Albanie qu'il faut chercher aujourd'hui l'explication des plus anciens costumes helléniques.

Il n'y a pas de lien entre les différentes tribus

d'Albanie. Elles parlent des dialectes peu différents, portent un nom commun, se réunissent contre l'ennemi étranger. En temps de paix, chacune d'elles reste isolée dans sa montagne. Leur pays est divisé en clans qui s'administrent comme il leur plaît, ou plutôt — car le mot administrer est faux — qui vivent à leur guise. Aucune organisation n'est plus simple : les vieillards ou *pliaks* s'occupent des rares questions qui peuvent se présenter, par exemple de l'époque où on conduira les troupeaux au pâturage, de la division de ces pâturages, des réclamations qu'il faut faire à un clan voisin, des débats qui s'élèvent entre deux habitants. Ce n'est pas qu'il y ait une règle établie, encore moins une loi écrite ; mais les chefs de famille se réunissent naturellement pour les décisions qui les intéressent. Il en était de même dans toute la Grèce primitive, où les gouvernants de chaque tribu s'appelaient les *vieillards*, γέροντες. Ces anciens rendent la justice, assis en cercle sur des pierres, comme ceux qu'on voyait sur le bouclier d'Achille. Quand les chefs albanais sont ainsi réunis pour un jugement, ils forment ce qu'on appelle la *ronde du sang ;* c'est ce que les sagas nomment le *gerichtsring*. Le plus souvent, il n'est

pas nécessaire de créer d'autres chefs; mais, quand on prend les armes ou qu'on décide une expédition lointaine, il faut investir un maître d'une autorité plus étendue. Dans la vie d'un clan peu nombreux, l'idée du *principat* ne saurait se produire : elle est née d'elle-même chaque fois que les Albanais ont voulu entreprendre une action commune. Seulement ces actions ont toujours été de courte durée, de sorte que la royauté n'a pu devenir une institution. L'aristocratie même n'a jamais existé que dans les tribus un peu étendues, et qui avaient des pâturages et des champs fertiles. C'est la richesse seule, consécration du mérite et de la force ou fruit du hasard, qui a créé parfois ces aristocraties, par exemple chez les Castrati, chez les Hotti, chez les Clémenti, chez les Vassœvitch.

On trouve en Albanie quelques essais de *principat,* surtout chez les Mirdites. Leur territoire compte plus de vingt mille âmes; ils ont eu souvent à se défendre contre les Slaves de religion grecque, contre les musulmans. Une famille a pris plus d'importance que les autres, la tribu s'est habituée à considérer comme supérieur une sorte de chef qui portait le nom de Pierre; le mot albanais qui répond à Pierre est *Princk,* les Eu-

ropéens en ont fait prince. Autour de ce chef, quelques notables sont devenus un conseil qui a quelquefois une certaine influence : ils possèdent plus de moutons et de bœufs que le simple peuple, ils sont de véritables rois homériques, comme ces *basileis* qui étaient si nombreux sur le rocher d'Ithaque. C'est aussi ce qui est arrivé au Montenegro, qu'on peut citer ici, bien qu'il soit slave. La Montagne-Noire est aujourd'hui gouvernée par un prince élevé en France, elle subit les idées de l'Occident ; mais il y a seulement vingt années elle ressemblait de tout point à la Mirditie. L'ancien Montenegro et la Mirditie actuelle font bien comprendre ce qu'était l'État homérique, réunion de plusieurs clans, déjà plus avancé, plus près d'une organisation régulière que le *phar* albanais. Le gouvernement y était celui de tous, surtout celui des vieillards ; un chef, dont l'autorité, tantôt contestée, tantôt acceptée, n'avait rien de défini, gouvernait avec les notables et avec le peuple. C'était la nécessité, non une constitution ou même la réflexion qui avait établi cet état de choses ; il ne prit quelque force que par la consécration religieuse. Les rois grecs furent puissants quand ils rattachèrent leur origine aux divinités de l'Olympe,

les princes de Mirditie et de la Montagne-Noire, quand ils eurent un caractère religieux. L'un était abbé mitré, l'autre évêque. De ce jour, ils tinrent leur pouvoir d'une puissance supérieure au peuple et aux circonstances. Cependant il est facile de voir que l'âge des rois fils de Jupiter et celui des princes sacerdotaux fut précédé par une époque où les chefs n'ayant aucun caractère surnaturel n'avaient pas de pouvoir solide. Ce n'est pas à dire que les rois grecs se soient rattachés par calcul à d'illustres origines. Ce fut leur puissance perpétuée durant plusieurs générations qui donna toute liberté à l'imagination populaire; le peuple consacra lui-même ses chefs, et dès lors fut sûr de les respecter.

Le caractère des Albanais, la forme primitive des sentiments qu'ils éprouvent, des idées qu'ils conçoivent, expliquent les usages de ce peuple. Ces sentiments comme ces idées sont très-peu nombreux. Il semble que l'instinct ait seul une influence sur ces hommes; la réflexion, le raisonnement, qui permettent de s'élever à des principes généraux de conduite, leur sont inconnus. Ils cèdent au premier mouvement sans en prévoir les conséquences; s'ils sont bons, c'est par un penchant de nature, sans croire que cette

bonté leur crée des titres à la reconnaissance, sans que la bienveillance des autres à leur égard leur impose de longs souvenirs. On peut dire d'eux ce que Tacite disait des Germains : « ils reçoivent les présents sans penser qu'ils doivent en garder la mémoire, ils les donnent sans exiger en retour que vous en soyez reconnaissant [1] ; » ils donnent et ils oublient, ils reçoivent et ils oublient de même : heureux de donner, heureux de recevoir, comme des enfants qui agissent sans se rendre compte de ce qu'ils font ou de ce qu'ils éprouvent, sans que l'impression agréable laisse de trace après le court instant où cette nature simple l'a subie. C'est là un caractère commun à toutes les races primitives et que les voyageurs ont souvent constaté chez les tribus du Nouveau-Monde. L'hospitalité, si complète chez ces peuples, ne suppose pas les idées qui l'inspirent dans les civilisations plus avancées : elle ne saurait s'expliquer par des principes élevés de charité. Tout est rudimentaire dans un pareil état d'esprit. Ces hommes sentent qu'une puissance supérieure les domine,

1 « Gaudent muneribus, sed nec data imputant nec datis obligantur. »

qu'ils doivent supplier Dieu de leur être bon ; mais ce respect, cette sorte de terreur, ne sont chez eux que très-rares. L'Albanais est irréligieux, ou plutôt il ne songe pas à la religion ; sa piété n'a ni symbole précis ni *credo* bien défini. Si par habitude il suit le culte catholique, il dira à ses heures : « Le dieu de Mahomet aussi est grand ! » et de même les musulmans viendront trouver le prêtre chrétien, iront aux panégyries de saint George, à la fête de Noël surtout, brûleront des cierges à saint Nicolas. Quand l'esprit a cette indécision enfantine, tout au plus peut-il imaginer que son Dieu et ses saints aient une préférence pour leurs fidèles ; mais qu'un autre dieu et d'autres saints, adorés par des étrangers, soient aussi puissants, ni l'Albanais, ni quelque race primitive que ce soit ne peut en douter. Dieu est un génie bienfaisant, non une nature supérieure : les dieux peuvent être nombreux : c'est ce qui explique cette indécision de foi qui frappe si fort en Albanie, où il est souvent difficile de savoir si un habitant est chrétien ou mahométan. De là aussi au seizième siècle la facilité avec laquelle la moitié du pachalikat de Scutari se convertit à l'islamisme, de là chaque jour en Albanie des conversions ou des

abjurations en masse. Un village près du chef-lieu du vilayet vient de renoncer au catholicisme. Une querelle s'était élevée entre le prêtre et les habitants, le matin de Pâques, sur l'heure de la messe : le franciscain ne voulut pas céder, les vieillards de dépit allèrent trouver le pacha ; ils sont depuis lors musulmans. Et cependant la religion en ce pays a été souvent un drapeau de guerre : ce qui fait qu'une tribu croit à son dieu, c'est la haine de la tribu voisine.

Par le fait de notre culture intellectuelle et aussi des formes d'esprit qui nous sont propres, nous avons beaucoup de peine à comprendre un des caractères particuliers de cet état primitif. Ces natures sentent vivement sans avoir la moindre aptitude à définir ce qu'elles sentent. Ce sont des coups qu'elles reçoivent, qui les remuent comme ils nous remueraient nous-mêmes ; la réflexion n'intervient pas pour expliquer les causes qui rendent cette émotion légitime, les conséquences qu'entraîne un événement malheureux ou heureux. On voit des femmes albanaises perdre leur enfant et ensuite dépérir au point d'être atteintes d'un mal mortel ; on ne leur entend dire qu'un mot :

« hélas ! » Elles sont sous l'empire de la douleur, elles ne peuvent s'y soustraire ; mais cette angoisse pour elles ne s'éclaire pas, ne se raisonne pas, elle les torture, et elles y succombent. La haine de même est tout instinctive : c'est un mouvement violent qui agite tout l'être; si elle est satisfaite, elle tombe sans laisser de souvenir. Comme tous les barbares, les Albanais passent du rire aux larmes sans transition : c'est ce qui explique l'absence de remords chez ce peuple ; il ne peut connaître non plus la tristesse presque douce, qui est une langueur plutôt qu'un mal poignant. Quand il cherche aux événements de la vie une explication, il la trouve très-simple, et, comme il se donne de tout des raisons imparfaites, si on veut ramener ces essais de doctrine à un système, on se heurte aux plus bizarres contradictions. Une idée cependant domine les autres. Ce qu'il fait, il l'explique par la fatalité ; il y a une force supérieure qui l'a armé contre son frère, qui l'a rendu violent, qui l'a porté au meurtre : « Dieu l'a voulu ! » Et demain ce même homme se dévouera pour défendre ses parents, son ami, ne comprendra pas qu'on songe à sa vie quand il faut sauver un compagnon d'armes. Nous entrons

dans une pauvre maison qui sert de *bakal,* sorte de magasin où on vend des épices, du vin, des liqueurs, tous les objets nécessaires à ces peuples, qui ont si peu de besoins. Une femme d'une cinquantaine d'années est accroupie dans un coin : il y a six semaines qu'elle n'a pas quitté cette place ; elle passe le jour à pleurer en criant : « C'est qu'ils ont tué mon fils. » Le fils de la victime reçoit les clients et paraît tout consolé ; il nous explique qu'un des voisins est venu, qu'une querelle s'est élevée, qu'on a tiré les couteaux, et que son père est tombé mort. « C'était un bien brave homme, » nous disent les assistants. « Qui, le mort ou le meurtrier? — Oh! tous les deux ; que voulez-vous, c'est la colère de Dieu qui a fait le mal. » Le coupable s'est enfui, il avait à redouter la vengeance des parents ; quant à la réprobation morale, nul n'y songe. Cette mère même, qui est inconsolable et qui maudit l'assassin, ne croit pas que le meurtre soit un si grand crime. L'asile qu'on accordait dans la société grecque à tout homme qui en avait tué un autre s'explique par ces mœurs et par ces idées. L'Albanais reçoit l'assassin fugitif, qui n'est pas de son clan, lui donne l'hospitalité, lui assure

sa protection ; il n'y a que la famille du mort qui ait droit d'en vouloir au meurtrier.

On comprend sans peine ce que ces peuples entendent par homme bon, homme mauvais, ce sont ces vieilles expressions de la langue homérique : ἀγαθοί, κακοί. Celui qui est bon, ce n'est pas l'Albanais vertueux, maître de lui, qui domine ses passions : c'est l'homme fort, qui en impose par la parole, par les actes, celui devant qui il faut plier, celui qui est vraiment maître des autres [1] ; le mauvais, c'est l'être faible, timide. Le Schkipétar racontera avec orgueil qu'il a volé habilement les moutons du clan voisin, qu'il a surpris, trompé et tué son ennemi, que nul ne l'égale en ruse, que nul ne sait mieux que lui faire souffrir sa victime. Ainsi le sage Nestor se vantait dans l'assemblée des Grecs des razzias qui avaient été l'honneur de sa jeunesse. Ainsi Ulysse avait mérité d'être cité en exemple aux hommes de son temps, et rappelait avec orgueil son aïeul maternel, Autolykos, brigand émérite, protégé des dieux et surtout d'Hermès. La piraterie resta jusqu'à l'époque histori-

1 Les remarques de Welcker, dans la préface de son édition de Théognis, sont classiques sur ce sujet, 9-16.

que, jusqu'au temps de Thucydide et de Platon, un métier non-seulement avouable, mais qui méritait le respect populaire. Nous ne dirions pas à un hôte auquel nous ferions honneur : « Seriez-vous pirate? » Les Grecs homériques n'y manquaient pas. L'Albanais demande au fugitif qui va devenir son ami : « Combien de têtes d'hommes as-tu coupées? »

La vie albanaise est très-simple — ces peuples ne sont pas agriculteurs et ils ont le mépris du travail pénible ; — ils conduisent leurs troupeaux aux pâturages, comme faisaient les héros grecs, qui étaient tous bergers. Si la saison est trop mauvaise, ils brûlent du bois et en vendent le charbon. C'est là certainement l'industrie la plus primitive que l'historien puisse imaginer. Ils vivent dans des maisons misérables ; beaucoup de ces cabanes possèdent quelques objets précieux, trésor du maître, non-seulement des armes, mais des aiguières ciselées, des colliers d'or, quelquefois d'admirables bijoux. Comment ces merveilles se sont-elles égarées dans ces montagnes? Nul ne le sait. Les Albanais les plus considérés, ceux qu'on appelle des *pliaks*, et que l'on regarde comme l'élite de la race, prennent part aux travaux les plus vul-

gaires. Pendant que le fils conduit les bœufs aux champs, comme Ménélas, le père construit sa maison lui-même comme Ulysse. Pour le dîner où il vous reçoit, votre hôte tue lui-même le mouton, ce que faisait aussi Achille. On s'assied par terre, au milieu des ustensiles les plus communs; vous voyez circuler de main en main une coupe prise sur des ennemis civilisés. Les femmes de la maison vous servent. Le repas fini, le *pliak* prend la *guzla* et en joue lui-même pendant que les jeunes gens luttent à la course et aux jeux d'adresse, ou se réunissent pour le *cholo*, cette vieille danse où les hommes se tiennent par la main et simulent la marche des victimes dans le labyrinthe de Crète. Ainsi tout reporte le souvenir aux descriptions homériques.

De cet état des mœurs naissent sinon des lois — car ici il faut éviter toute expression qui indiquerait une volonté réfléchie — du moins des usages que maintient une barbarie toujours pareille. Le clan a intérêt à éviter tout ce qui peut l'affaiblir, l'étranger en est absolument exclu; la propriété reste à peu près inaliénable, en ce sens que tout Albanais qui veut vendre sa terre doit d'abord la proposer à

ses parents, et, quand ceux-ci ne l'achètent pas, obtenir, pour la vendre, l'autorisation des vieillards. La tribu accorde rarement ce droit. Le territoire consacré au pâturage est indivis, il appartient à toute la communauté : les anciens en font le partage chaque année au printemps; ce fait n'expliquerait-il pas bien des passages des anciens sur la communauté de la terre dans l'état de barbarie, chez les Germains par exemple? Aristote remarque que l'usage, de la part du fiancé, de payer une dot aux parents de la jeune femme est un des caractères de l'état primitif; l'Albanais paie cette dot, il achète sa femme. Cette somme payée par l'homme est le *mund* des lois lombardes, objet de tant de discussions; le code d'Ethelbert fixe le nombre des bestiaux que le mari donnera en prenant sa fiancée. C'est dans le même sens qu'Homère dit des belles femmes qu'elles valent beaucoup de bœufs; les ἕδνα des Grecs répondent au *mundium* des Germains. Dans quelques tribus, le mariage se fait par rapt; nul ne peut épouser qu'une femme enlevée à une tribu ennemie. A Orosch, chef-lieu de la Mirditie, presque toutes les femmes ont été ravies de la sorte. Le prince de ce district, étant devenu veuf il y a quelques années, enleva, pour

se remarier, la fille du bey de Croïa; l'usage est général dans cette montagne. Sir John Lubbock, qui a éclairé tant de questions relatives à l'état barbare, retrouve cette coutume chez un grand nombre de peuples de l'Amérique et même de l'ancien monde. On voit que cette manière de faire, si bizarre qu'elle nous paraisse, n'est pas contraire à la nature : l'étrange n'existe ni dans l'histoire ni dans la science. La femme enlevée peut être considérée comme une compagne nécessaire, comme un meuble utile, elle ne saurait prétendre à une plus haute dignité. Le mari veut que nul n'y touche, moins par amour que par sentiment de la propriété. Il est doux pour elle, il la traite comme l'enfant qui demande des caresses et à qui son père en prodigue. Il ne faut pas s'imaginer dans la barbarie un respect du mariage qui aille jusqu'aux scrupules; sur quoi serait-il fondé? Que ses instincts l'y poussent, bien qu'il ne soit pas sensuel, l'Albanais associera à sa femme une autre fille ; l'Église catholique a beau être sévère, la polygamie n'est pas rare dans les montagnes chez les chrétiens, comme chez les musulmans. Le prêtre ne reconnaît pas ces unions ; l'Albanais a peine à croire qu'elles soient coupables, pourvu que la

femme légale garde une sorte de supériorité, que les autres restent dans une condition inférieure, assez semblable à celle que les rois grecs devaient faire à ces captives qui remplissaient leurs maisons, et dont ils parlaient avec une brutale franchise devant le peuple assemblé.

On s'étonne parfois de voir les constitutions anciennes de l'Italie et de la Grèce exclure les femmes de l'héritage, usage dont nous retrouvons la trace jusque dans les lois relativement récentes d'Athènes et de Rome. Cette coutume, à laquelle on cherche des explications savantes et compliquées, est une suite de la condition faite à la femme. En Albanie, la veuve n'a aucune part aux biens de son mari mort. Les fils prennent la terre et les troupeaux ; si la mère ne se remarie pas, ils lui constituent un douaire, ou plutôt la gardent avec eux ; ils doivent de même pourvoir à la vie de leurs sœurs. Souvent la femme retourne dans sa famille paternelle, n'emportant avec elle que les objets d'usage qu'on lui a donnés lors de ses fiançailles. Les habitudes antiques avaient établi dans plusieurs pays que la veuve pouvait être épousée sans son consentement par les parents du mort. Cette coutume se retrouve chez les Schkipétars. Nous n'avons,

nulle difficulté à nous en rendre compte; la femme est une chose plutôt qu'une personne. Dans les villes où la vie libre de la campagne devient difficile, les filles sont mises sous clé. Celles qui sont chrétiennes ne sortent qu'une fois par an pour aller à une messe qu'on célèbre pour elles seules durant la nuit de Noël. A l'exception de cette fête, elles ne voient que leurs plus proches parents et le prêtre qui vient leur enseigner le catéchisme. Le gynécée n'avait rien de plus rigoureux. Les voyageurs ont souvent dit qu'un homme pouvait parcourir toute l'Albanie sous la protection d'une femme, et que dans ce pays les atteintes à l'honneur étaient très-rares. Il est vrai que le rapt est la seule forme de violence qu'admettent ces tribus, et que la femme leur inspire un certain respect; mais il faut se garder de voir dans cette conduite la preuve d'une moralité supérieure. Les vertus de cet ordre qu'on admire chez les peuples primitifs sont toujours fragiles, elles admettent de si grandes défaillances qu'on a pu soutenir avec une égale vérité que la corruption germaine démentait toutes les assertions de Tacite et que cet historien avait été rigoureusement exact. On voit bien ce que sont devenues en quelques années les tribus les

plus vertueuses quand elles se sont trouvées en contact avec la vie romaine, quelle facilité elles avaient à la débauche. Les Européens qui habitent sur la côte d'Albanie où sont les centres importants de population se montrent sévères pour les mœurs des Schkipétars : à les en croire, le gynécée ne protége pas les femmes ; à Scutari, derrière le consulat de France, il y a un petit ruisseau qui en un mois, en 1871, a charrié dix ou douze cadavres d'enfants. Ces assertions et beaucoup d'autres peuvent être vraies. Une culture aussi imparfaite ne donne aucune force contre les passions, une fois que la vertu n'a plus la barbarie pour la protéger.

Un peuple qui cultive peu la terre, que rien n'attache, doit s'exiler facilement ; il trouvera partout le peu qu'il laisse dans son pays. L'Albanais en effet émigre sans peine ; bien que la race ne soit pas nombreuse, on voit qu'elle se divise en trois groupes principaux partagés entre des pays très-différents. Il y a des clans schkipétars dans toute la Turquie d'Europe et jusqu'en Autriche. L'empire ottoman est le seul pays où des tribus entières puissent aujourd'hui changer de territoire et trouver des campagnes libres où elles s'établissent ; encore ces migrations rencon-

trent-elles des obstacles et le gouvernement veut-il les régler. Cette nouvelle situation est la seule cause qui ait mis fin aux migrations albanaises. L'état barbare plus encore que le grand nombre des habitants est la raison de la plupart des invasions primitives. La *tchétas* ou *razzia* est une autre conséquence du caractère de ce peuple. Descendre chez la tribu voisine, surtout si elle est d'une autre religion, piller ses troupeaux est un plaisir qui assure de bons profits pour le temps du repos. La *tchétas* se retrouve chez toutes les tribus qui naissent à peine à la civilisation. Les prétextes d'attaque ne sont même pas nécessaires : l'étranger, qui est l'ennemi naturel, ou plutôt l'indifférent envers lequel les obligations sont nulles, doit faire bonne garde; le coupable est celui qui se laisse surprendre.

Les querelles dans ce pays naissent sous le plus futile prétexte, surtout entre hommes de différentes tribus. Des insultes on en vient aux armes; aussitôt que le sang a été versé, le clan tout entier est solidaire de la famille de la victime. Les *vendettas* sont perpétuelles dans les montagnes. Comme à Cattaro et chez les Slaves de Bosnie, ce sont de véritables guerres où les incendies

et les meurtres se succèdent. Un prêtre catholique du district de Podgoritza a raconté récemment une de ces vengeances, qui peut faire comprendre ce que sont ces mœurs pastorales. On trouve au nord de Scutari un petit district appelé Fundina, qui compte cinq villages, Zourava, Rosna, Prémitchi, Lédina et Zéopara, habités les uns par des Slaves de religion grecque, les autres par des Albanais musulmans ou catholiques. Au printemps, les vieillards du canton se réunirent et assignèrent à chaque famille les pâturages où elle conduirait ses troupeaux; ils fixèrent aussi le jour où il serait permis de descendre à la plaine. Les habitants de Rosna, sans se conformer aux prescriptions arrêtées, menèrent tout de suite paître leurs agneaux; aussitôt les gens des quatre autres villages se précipitèrent sur eux et tuèrent quelques pièces de bétail. L'été se passa en querelles, sans qu'il y eût mort d'homme. L'année suivante, dix hommes de Rosna rencontrèrent un berger de Zourava, qu'ils attaquèrent et qui blessa l'un d'eux grièvement. La guerre était commencée.

« Ainsi, dit en terminant le prêtre à qui nous devons ce récit, six hommes étaient déjà morts pour

quatre agneaux. Quatre jours se passèrent. Rosna, ayant réuni une grande multitude, assaillit de nouveau ces catholiques. Les autres hameaux vinrent au secours des nôtres, nous perdîmes un mort, les schismatiques quatre. Les choses étant dans cet état, les Grecs (Slaves orthodoxes) comprirent combien il serait difficile de nous chasser comme ils voulaient le faire. Ils recoururent donc à la ruse, et, se servant de quelques catholiques, leurs amis, ils firent promettre aux nôtres que, s'ils voulaient abandonner leurs maisons, en feignant de se défendre, pour que leur honneur fût satisfait, ils les respecteraient et se soumettraient au jugement des vieillards, comme ils ont coutume de le faire dans leurs discussions. Les nôtres de Zouvara acceptèrent, mais, à peine furent-ils sortis de leurs maisons, que les Grecs y mirent le feu et abattirent tous les arbres à fruits. A la suite de cette trahison, une nouvelle bataille eut lieu, dans laquelle les Prémitchi se rangèrent du côté de Rosna et marchèrent sur Lédina, où les nôtres s'étaient réfugiés. Les habitants de Gruda, le voyant, vinrent à leur secours et firent un grand carnage. Dans cette affaire, un des nôtres ayant été blessé à la cuisse et ne pouvant se retirer, les schismatiques lui taillèrent lâchement la tête, comme s'il était un Turc. A cette vue, les nôtres, devenus cruels, se précipitèrent sur eux, coupè-

rent deux têtes, et, si la nuit n'était survenue, Dieu sait ce qui serait arrivé !

« Quelque temps après, les Grecs attaquèrent de nouveau les deux hameaux confinant à Gruda. Voyant qu'ils ne pouvaient rien contre eux, parce que les habitants s'étaient renfermés dans leurs maisons, d'où ils faisaient feu, ils assaillirent le village de *Donosei*. Les gens de Gruda, à qui il appartenait, accoururent aussitôt, et, bien qu'ils fussent en nombre fort inférieur, car on pouvait compter vingt schismatiques pour un des nôtres, ils en firent une grande boucherie, les poursuivirent longtemps et leur coupèrent deux autres têtes, ce qui fait quatre aux Grecs, qui n'en ont qu'une des nôtres.

« Les Grecs comptent trente morts et des blessés en quantité; les nôtres douze morts et peu de blessés, tous guéris [1]. »

Dans le diocèse de Pulati, au témoignage de l'évêque de cette ville, une querelle à propos de quatre cartouches promises et non données amena une vendetta si terrible, qu'en deux ans

1 Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. Hyacinthe Hecquard dans un livre exact et consciencieux, où on trouve beaucoup à apprendre, *Histoire et Description de la Haute-Albanie*.

(1854-1856) on compta mille deux cent dix-huit maisons brûlées et cent trente-deux hommes morts. Pour tempérer des mœurs si dures, l'usage a fait comme la religion du moyen âge en Occident, il a établi deux trêves annuelles, l'une qui va de la Saint-Antoine à la Toussaint, l'autre du jour des morts à la Saint-Nicolas. Durant ces périodes, l'Albanais s'abstient de toute vengeance; celui qui attaquerait son ennemi serait condamné au bannissement. L'Église et le gouvernement turc se sont souvent efforcés, mais avec peu de succès, de faire accepter une pacification générale qui reviendrait tous les cinq ans. De pareilles mœurs supposent un complet mépris de la vie humaine. C'est qu'en effet les peuples encore barbares la comptent pour peu de chose. Nous trouvons à ce sujet un singulier témoignage dans le code rédigé en 1796 par Pierre Ier pour les Monténégrins : « Celui qui vole un bœuf sera chassé comme celui qui tue un homme sans motif légal, car en volant le bœuf ou le cheval d'autrui il cause la douleur et les larmes de toute une famille plus que s'il avait tué une personne, surtout si la personne est pauvre et n'a pas d'autre bœuf ni d'autre cheval. » D'autres articles n'indiquent

pas une plus haute estime de la vie de l'homme. « Si quelqu'un frappe un de ses frères monténégrins avec le pied ou avec la main, ou avec le tchibouck, et que l'agresseur soit tué, la justice devra considérer ce mal comme un meurtre involontaire. Si un Monténégrin, étant outragé, tue celui qui l'a offensé, il ne sera point inquiété. » L'édit cependant commence par un beau préambule et déclare que ces lois sont faites pour que le peuple de la Montagne-Noire se gouverne désormais à l'exemple des nations les plus civilisées de l'univers.

L'usage de la compensation en argent pour le meurtre a été général dans toute l'Europe aux débuts du moyen âge. Il se retrouve par exception chez les Slaves du sud. Les voyageurs l'ont signalé dans le Nouveau-Monde et dans l'Inde anglaise; il a toujours été pratiqué par les Albanais, qui le conservent encore. C'est qu'en effet, à moins de supposer que les vendettas ne finissent jamais, elles ne peuvent se terminer que par une compensation. Comme il n'y a pas d'autorité supérieure, qu'on ne peut songer ni à la prison ni à une autre peine qu'un pouvoir public fasse exécuter, force est à deux tribus, quand elles sont lasses de vengeances, d'arriver à un ar-

rangement, d'expier le meurtre et l'incendie en donnant le seul bien qu'elles aient, des moutons et des paires de bœufs. De la sorte on répare une partie du mal commis, et la paix peut être faite sans qu'aucun des deux clans paraisse être victime de l'autre ; nul n'est froissé de voir la vie humaine payée en têtes de bétail. Les rois barbares avec le temps substituèrent l'argent aux moutons et aux bœufs ; les Albanais font de même et comptent souvent en piastres ; une vie d'homme vaut 1,500 piastres, environ 300 fr., une blessure grave 750 piastres. Le tarif des princes mérovingiens n'était pas beaucoup plus élevé. La coutume de la compensation disparut d'assez bonne heure des habitudes helléniques ; cependant on voit bien qu'elle précéda tout autre essai de pénalité. Dans la scène de jugement figurée sur le bouclier d'Achille [1], les deux parties adverses discutent sur le prix à payer pour un homme tué. Le grec emploie le mot qui plus tard signifiera châtiment ; mais ποινή, *pœna*, peine, indique évidemment alors un *paiement*, une satisfaction pour le meurtre au moyen d'objets précieux. L'expression latine *pendere pœ-*

1 *Iliade*, XVIII, 498.

nam, payer une peine, aurait donc exprimé d'abord la remise par le coupable à l'offensé d'une véritable valeur. Tacite marque clairement que ce fut la durée des vendettas qui donna naissance à la compensation. « Il faut : dit-il, partager les haines comme les amitiés de son père ou de son parent. Ces haines ne sont pas implacables. L'homicide même est expié par le don d'un certain nombre de bestiaux. Alors toute la famille se déclare satisfaite [1]. » Cette phrase s'applique aux Albanais comme aux Germains.

III

Les Albanais ont une foule de superstitions; George de Hahn et M. Hecquard en ont recueilli un grand nombre. Il est difficile pour l'étranger de les étudier; il faudrait qu'il connût très-bien la langue, qu'on lui parlât avec vérité sur ces sujets, qui sont toujours mystérieux, avec précision sur des croyances dont le propre est de rester vagues pour ceux-là mêmes qui en vivent dès l'enfance. L'historien doit aussi se dé-

1 *Germanie,* 21.

fier de ces rapprochements trop nombreux qu'il établit entre les croyances d'un peuple et celles d'un autre. Il arrive ici ce qui se produit si facilement en philologie. Les ressemblances se trouvent trop aisément, on est trop porté à rattacher à une antique origine, à la race qui passe pour mère de toutes les nôtres, des idées nées du hasard, des coutumes qui remontent à quelques années, et qui souvent sont isolées dans une tribu. Nous ne saurions oublier non plus que le même état d'esprit, la même imperfection de pensée, font naître chez des peuples qui n'ont rien reçu les uns des autres des superstitions semblables. C'est la nature surtout qui frappe ces imaginations très-simples; que de chimères, que de rêves, que de créations irréfléchies le spectacle des choses extérieures vu par des esprits également enfantins ne fait-il pas naître, chimères et rêves peu différents de ceux qui se sont imposés à d'autres peuples avec lesquels les Albanais n'ont eu aucune relation? La science qui procède par périodes d'enthousiasme a cherché depuis quelques années, non sans exagérer les principes sur lesquels elle s'appuyait, à rattacher les croyances populaires de l'Europe à celles de l'antique race aryenne. Ces grands ef-

forts ont rendu des services, bien qu'ils aient perdu souvent de vue la raison et le bon sens. Le temps d'une seconde période est peut-être venu où l'historien, le philosophe, pénétrant par l'analyse dans l'esprit des peuples primitifs, en définira tous les caractères, marquera ensuite comment le monde extérieur agit sur l'âme, comment cette âme elle-même se développe, comment les sentiments s'y produisent, s'y combattent, s'y modifient, et par cette connaissance profonde montrera quelles sont les superstitions qui naissent d'elles-mêmes dans un pareil état d'esprit. Il est bien évident que, dès que les races où les circonstances ne sont pas très-dissemblables, l'imagination barbare doit subir les mêmes évolutions. C'est par la nature même des caractères, par la jeunesse des esprits plus encore que par des influences lointaines et insaisissables, qu'on peut rendre compte le plus souvent des légendes d'un peuple.

L'Albanais vénère les sources : on voit souvent au-dessus des fontaines une petite niche où il dépose des fleurs ; il croit que des esprits mystérieux habitent sous les eaux, qu'il faut se les rendre propices. En voyage, il s'arrête pour pendre une pierre à un arbre, ou la placer à la jonc-

tion de deux branches ; il croit qu'ainsi sa route s'achèvera plus sûrement. Tel de ces arbres, célèbre dans un canton, plie sous ces ex-voto grossiers. Les nymphes, les *vilas* des Slaves, se retrouvent dans ces montagnes, et aussi les esprits-vampires, les *vroko-laks,* qui torturent la pauvre humanité. Les serpents tiennent une grande place dans les légendes, tantôt génies favorables, tantôt instruments du mal. La mère de Scander-bey, avant de mettre ce héros au monde, vit en songe deux serpents. Tout Albanais croit au mauvais œil, et sait des charmes pour en éviter l'influence. Les chefs ont l'art de consulter les auspices, surtout en regardant les os et les entrailles des bêtes qu'ils tuent. Aucune de ces croyances n'est propre aux Albanais, elles se retrouvent dans presque toute la péninsule du Balkan ; les Turcs les pratiquent, sans qu'il soit possible de dire ce que les Schkipétars doivent à leurs voisins, ce qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes. Si on veut que toutes ces traditions remontent aux origines de la race, il faudra cependant remarquer qu'on en trouve de toutes semblables dans le Nouveau-Monde. Les sources et les arbres ont été vénérés partout, le serpent a toujours frappé l'imagination popu-

laire, il n'est pas de peuple qui n'ait cru aux esprits, et les Indiens ont des philtres contre le mauvais œil. Ce serait un beau sujet pour un historien que de prendre ainsi quelques-unes des voix de la nature, celles des eaux et des forêts par exemple, de chercher comment elles ont parlé à l'homme des différentes races, selon les pays et selon les temps, depuis l'enfance du monde jusqu'au jour de haute pensée philosophique. Ces voix sont restées les mêmes ; celui qui les écoutait seul a changé, et cependant aujourd'hui encore ne pouvons-nous retrouver l'impression que faisaient sur nos pères ces harmonies?

Il est cependant des usages qui semblent être restés particuliers, sinon à la seule race albanaise, du moins à toute une partie de la famille indo-européenne. De ce nombre sont les funérailles et les banquets en l'honneur des morts. Quand un Albanais a cessé de vivre, tous ses parents se réunissent; ils s'arrachent les cheveux, se déchirent la figure, qui souvent est couverte de sang, mettent leurs vêtements en lambeaux ; chaque assistant doit adresser un discours au mort, vanter ses vertus : ces improvisations, qui se renouvellent durant des heures, sont entre-

coupées de cris aigus et de sanglots. On ne peut oublier une scène pareille quand une fois on l'a vue. Dans une ville albanaise, à Argyro-Castro, le hasard me fit passer la journée près d'une maison où l'on pleurait un mort. Les cris commencèrent avant le jour et ne s'interrompirent qu'un instant, vers midi, pour reprendre bientôt et se continuer jusqu'au soir; on les entendait dans tout le quartier. Ces cantilènes lamentables, mêlées de hurlements, n'avaient pas épuisé les pleureuses, qui le lendemain se retrouvèrent au même lieu pour continuer de gémir. Toute l'année, les femmes viennent ainsi deux et trois fois par semaine pleurer celui qui n'est plus. De pareils usages supposent une violence d'impression qui donne à ces malheureuses des forces inconnues dans nos pays; il y a là une brutalité de douleur que nous comprenons mal, et dont le spectacle nous est insupportable. La scène est tout antique : on la retrouve chez les premiers poëtes grecs; les monuments figurés la représentent souvent, mais surtout aux premières époques de l'art. Nous avons dans nos musées des vases à peinture noire et des tableaux de terre cuite qui sont l'illustration fidèle des cérémonies albanaises. Il est vrai qu'avec les progrès

de la culture hellénique les artistes évitèrent ces sortes de sujets. Les mœurs s'adoucirent, les scènes funèbres devinrent plus calmes et prirent même ce haut caractère de résignation mélancolique qui a inspiré de si belles œuvres attiques. Chez les Grecs modernes, surtout dans les villes, on ne retrouve plus que la trace affaiblie de la cérémonie première, des pleureuses gagées et quelques démonstrations de douleur théâtrale. Les hommes du cinquième siècle et ceux de l'âge antérieur se rapprochaient tout à fait des Albanais.

L'usage d'offrir au mort, le jour des funérailles et plus tard à des époques fixes, du blé, des raisins, des grenades et du vin, est l'un des plus étranges que nous rencontrions aujourd'hui dans la péninsule du Balkan. Ce banquet funèbre ne doit pas être confondu avec les repas qu'on célèbre à l'occasion des funérailles, et qui sont une manière de ne pas laisser partir à jeun des gens qui sont venus de loin. Le propre de ce banquet, c'est que la nourriture est offerte au défunt, qu'elle doit refaire ses forces, qu'elle lui est nécessaire, parce que dans le tombeau il garde encore les appétits et les exigences de la vie terrestre. Son ombre réelle et tangible per-

drait le peu de consistance et de force qui lui restent, si ces aliments lui manquaient. Cette croyance très-précise, et qui pour nous a peu de sens, est aussi ancienne que la race grecque. On la retrouve dans Homère ; aux beaux siècles, les poëtes n'en parlent que très-peu, mais on voit bien qu'elle subsiste, que cette pratique ne règle pas la religion, que les jours où elle doit s'accomplir sont fixés avec soin. Elle inspire du reste une riche suite de bas-reliefs. Le christianisme la combat, mais ne peut la détruire : un usage tout païen, défendu durant huit siècles par l'Église d'Orient, entre enfin dans les cérémonies de cette Église, qui cherche à la sanctifier sans y parvenir ; aujourd'hui, c'est le prêtre lui-même qui le célèbre. Les Grecs ont donné le banquet aux Slaves ; mais ce peuple, dès qu'il est arrivé à une culture intellectuelle quelque peu sérieuse, en a modifié l'esprit : il en a fait une distribution de charité dont le mérite doit profiter au défunt. Les anciens Romains n'ont pas non plus conservé longtemps le banquet tel que les Grecs le célébraient ; les Occidentaux ne l'ont accepté que par hasard et pour peu d'années. Nous ignorons le sens que les Étrusques et les Égyptiens y attachaient ; ce que nous savons

bien, c'est que les *védas* en donnent les règles et l'expliquent comme font aujourd'hui les chansons populaires de l'Hellade. Cet usage vit encore en Albanie, où il est scrupuleusement observé ; il a pour ce peuple le sens qu'il avait pour les contemporains d'Homère.

Un Albanais italien, M. Dorsa, qui a écrit récemment une étude sur ses compatriotes, croit que leurs mœurs sont celles des anciens Germains. Cet auteur ne se trompe pas, mais on peut dire plus : ce ne sont pas seulement les tribus décrites par Tacite qui nous offrent des habitudes et des coutumes que nous retrouvons chez les Schkipétars; tous les envahisseurs qui passèrent le Rhin au cinquième siècle, qui descendirent en Gaule, en Italie, en Espagne, les Goths, les Lombards, les Francs, les Burgondes, ressemblaient par bien des points aux habitants actuels des montagnes de Scutari. Nous l'avons vu par des rapprochements qui rendent cette vérité évidente. On a remarqué aussi qu'entre les Albanais et les Slaves de Turquie les comparaisons se présentaient sans cesse, bien que les races soient différentes, bien qu'entre des peuples qui ont des origines si diverses, d'après les habitudes de la science moderne, il soit peu naturel

de chercher des rapports. Quiconque a voyagé dans la péninsule du Balkan a remarqué ces similitudes. Dans la Guégarie même, tous les cantons ne sont pas albanais; ceux qui sont occupés par des Slaves, par exemple au nord de la Boiana, nous présentent les mœurs que nous trouvons chez les Mirdites, chez les Clémenti, chez les Castrati, tribus qui peuvent être considérées comme offrant le type le plus pur de la race des Schkipétars. Le grand canton des Vassœvitch, qui touche à l'Herzégovine, a de nombreuses traditions, une organisation relativement assez avancée : tels sont ces récits légendaires et ces usages que l'observateur n'y trouve rien qui ne soit conforme aux habitudes des Albanais; ce district cependant parle le serbe, il est habité par des Slaves dont les caractères sont précis. On sait que l'usage des vendettas, des pacifications, est commun aux Slaves et aux Albanais; les Albanais ont, comme leurs voisins, ces frères d'adoption qui comptent parmi leurs ancêtres Patrocle et Achille. Les lois qui règlent les successions, les mariages, sont le plus souvent les mêmes; les costumes offrent de nombreuses ressemblances. De tous les peuples slaves de cette région, ceux qui habitent le Montenegro

sont les mieux connus; il n'est pas difficile de voir que, s'ils ont eu des destinées différentes des Albanais, la cause en est surtout à l'étendue de leur pays, qui compte aujourd'hui cent quatre-vingt-seize mille habitants. Le plus grand district des *montagnes* de Scodra n'a pas trente mille âmes. Le Monténégrin, qui suit la religion grecque, a toujours eu pour protecteur naturel la Russie, intéressée à soutenir dans l'empire ottoman un centre de révolte et de résistance. Il est entré en relations avec l'Europe : si peu qu'il en ait subi l'influence, il a trouvé dans ces rapports un principe de progrès; mais ses mœurs, durant des siècles, ont été celles des Schkipétars. Il suffit de lire les deux Constitutions écrites qu'il s'est données, celle de 1796 et celle de 1855, pour y reconnaître cette similitude de mœurs et de coutumes. Ces Constitutions sont arrêtées par les vieillards réunis autour du prince ou vladika. Les vieillards sont à la fois juges, percepteurs de l'impôt, chefs de drapeau. Le district ne reconnaît pas d'autre autorité; ils composent la skoupschtina, ce conseil des chefs sans lequel, de quelque mot qu'on se serve pour le désigner, il n'y a pas de gouvernement. Jeunes ou vieux, ils portent un nom qui semble indiquer un âge

avancé, qui est seulement un titre qu'on ne saurait prendre à la lettre. L'indépendance de tous est un principe reconnu par la loi. Ni la prison, ni les châtiments corporels ne sont admis comme une pénalité qui puisse être appliquée souvent; l'amende et la mort punissent toutes les fautes. L'admission de l'étranger dans le clan ou *plème* est sévèrement interdite; la transmission de la propriété d'une famille à une autre devient impossible par suite des entraves que la loi, interprète de la coutume, y oppose. Les *razzias* ou *tchétas* paraissent être moins défendues que réglées. Le meurtre est plus souvent excusé que puni. Les articles mêmes, qui sont des innovations, montrent combien les anciennes coutumes se rapprochaient de celles des Albanais; telles sont les prescriptions relatives à l'héritage dont la femme était exclue autrefois, auquel elle n'est admise par le dernier code que sous d'importantes réserves. Le soin avec lequel la loi répète que la compensation ne sera plus autorisée ne prouve-t-il pas qu'elle était passée depuis longtemps dans les mœurs [1]? Les Bosniaques, les

1 Le lecteur trouvera d'autres points de rapprochements dans une étude publiée par M. Jurien de la Gravière (*Revue* du 1er avril 1872).

Herzégoviniens, les Dalmates des montagnes, surtout ceux des bouches de Cattaro, ne ressemblent pas moins aux Albanais; il faut en dire autant de beaucoup de tribus qui n'ont certes aucun rapport de sang avec eux, des sauvages de l'Amérique, de populations nombreuses de l'Inde anglaise, restées plus incultes que le reste de l'Hindoustan; mais tous ces rapprochements deviennent plus frappants encore lorsque l'on considère la société homérique. La conclusion est simple : en dehors de tout caractère de race, le même état primitif impose des mœurs souvent semblables.

Si les Albanais sont restés barbares, la faute en est-elle seulement aux circonstances? Il est certain que, si ce peuple avait eu les qualités natives des Grecs, cette puissance d'imagination qui créa en quelques jours, sous un ciel merveilleux et sur un théâtre non moins beau, la religion, la poésie, l'éloquence, il eût été entraîné par ces forces supérieures bien loin de l'état sauvage. Le don de s'élever à l'idéal donna naissance, chez les Hellènes, aux divinités de l'Olympe. Les Albanais ne connurent jamais ces heureuses conceptions. Le génie grec imagina un monde plus parfait que les choses terrestres : ce monde,

chanté par les poëtes, ouvrit à ces peuples le chemin de l'avenir, ces rêves étaient le principe du progrès; la pensée albanaise s'arrêta toujours aux bégaiements de la cantilène enfantine, elle ne vit rien au-dessus de la réalité. Un peuple qui ne s'attache pas à quelque idée générale n'a d'autre mobile d'action que l'instinct. Ainsi ce ne fut pas la division infinie de la contrée qui réduisit ces tribus à l'impuissance, — la Grèce n'était pas moins partagée en vallées étroites et montueuses; ce ne fut pas non plus le petit nombre des habitants : ni l'Attique ni le Péloponèse ne comptaient une grande population. On aurait tort également de se rejeter sur les difficultés que créèrent une suite de circonstances défavorables. Dans une vie qui compte tant de siècles, comment croire qu'il n'y eut pas de jours propices? Il faut admettre, ce que nous comprenons encore bien mal, qu'entre les races il y a des différences de noblesse, que les dieux ont été prodigues pour les unes, avares pour les autres.

Si on regarde l'histoire des Albanais, on voit qu'ils ont reçu de grandes qualités, qu'ils ont d'heureuses aptitudes. Ils sont braves : sous le nom d'*Arnautes*, ils ont combattu dans toute l'Europe du moyen âge; ils étaient à Fornoue;

on les trouve au seizième siècle en Angleterre, en France, en Allemagne, dans les armées d'Henry VIII, de Maximilien, de François Ier, M. Sathas vient de publier l'histoire de l'un d'eux, Mercure Boua, écrite en vers grecs par Coronaios de Zante ; les armées de ce temps n'avaient pas de meilleurs soldats que ces Suisses de l'Orient. Ils ont lutté contre Amurat et Mahomet II, non sans succès. S'ils se battent d'ordinaire comme les héros homériques, réduisant la stratégie à la ruse, à l'impétuosité qui s'élance sans ordre contre l'ennemi, ils savent accepter la discipline et suivre d'autres règles de combat ; on l'a vu en Égypte au temps de Méhémet-Ali, on le voit aujourd'hui dans les armées de la Porte. Quand ils ont eu occasion de prendre la mer, ils ont prouvé qu'ils étaient excellents marins. Le port de Dulcigno a eu des flottes importantes, jusqu'à cinq cents vaisseaux au dix-septième siècle : ses bâtiments de commerce naviguent encore aujourd'hui dans toute la Méditerranée ; ils ont fourni longtemps au Grand-Seigneur l'élite de ses forces navales. On sait du reste ce qu'ont fait dans la guerre de l'indépendance les Albanais d'Hydra et de Spezia. Des héros que nos poëtes ont chantés comme les descendants de

Thémistocle et de Léonidas étaient fils des obscurs Schkipétars. La politique, la finesse, l'art de gouverner les hommes, l'esprit d'administration n'ont manqué ni au pacha Ali de Tépélen, ni à Mahmoud de Scodra, qui tint la Porte en échec à la fin du siècle dernier, ni à Méhémet-Ali d'Égypte, un autre Albanais, ni aux gouverneurs que le sultan prit à ces montagnes pour les envoyer dans les principautés danubiennes, ni surtout à Scander-bey, qui sut réunir contre les Ottomans les forces indisciplinées de l'ancienne Raschie. De nos jours, nombre d'Albanais s'appliquent au commerce à Scodra, à Janina, et y réussissent. Des philhellènes célèbres à Constantinople et dans tout l'Orient, qui ont acquis de grandes fortunes par le trafic, sont de sang albanais, bien qu'ils se consacrent au triomphe de la cause grecque. Enfin dans les travaux de l'esprit, les Albanais italiens ont fait preuve de qualités sérieuses, de bon sens, du goût des recherches scientifiques, de l'intelligence des vraies méthodes. Ce qui fait défaut à ce peuple mérite d'être cherché. L'Albanais qui se trouve en contact avec les idées de l'Occident, qui fait le commerce et s'enrichit, se renferme en lui-même : il semble que son esprit soit condamné à

la lourdeur, à l'étroitesse, qu'il ne puisse se dégager des intérêts personnels; il aime à rester chez lui, il est facilement égoïste et avare. l'idée de l'association avec ses frères de même race ne le domine pas, il ne conçoit aucun but d'un intérêt général. C'est ce qui frappe à Scutari et dans toutes les villes importantes; l'entente est impossible entre ces bourgeois, non par violence de caractère, mais parce que l'entente suppose une part de sacrifices, de dévoûment, une certaine passion qui s'attache à une idée. Ne voyons-nous pas dans le passé qu'ils ont servi tous les maîtres, combattu pour toutes les causes, souvent les uns contre les autres, aussi énergiques en faveur de l'indépendance grecque que pour la défense du croissant par exemple, ne tenant en vérité qu'à une chose, l'indépendance du clan, l'indépendance de leur personne? Ces Albanais devenus citadins estiment que les connaissances pratiques sont utiles; le charme d'une culture qui n'a d'autre but que le plaisir, la noblesse même de l'éducation désintéressée les trouve indifférents. Lorsque les peuples sont ainsi faits, qu'ils manquent du seul stimulant qui permette à une race de se développer sans secours, la faculté de l'idéal, il faut qu'ils reçoivent la vie

d'une influence étrangère. On sait assez quelle a été l'histoire de ce peuple : il n'a jamais été entraîné, subjugué par une autre race qui le forçât à l'imiter; il n'a jamais vu assez longtemps une civilisation étrangère qui s'imposât à lui. J'imagine que cette nature d'esprit fait assez bien comprendre ce qu'étaient ces vingt tribus, parentes des Albanais, qu'on voit aux origines de Rome, en Italie, et les Latins eux-mêmes. Le monde grec, la civilisation étrusque, qui les entouraient, les appelèrent à la vie. Les circonstances formèrent ensuite ce caractère romain, auquel l'histoire ne trouve rien qu'elle puisse comparer, et qui cependant doit peut-être ses premiers développements à une influence étrangère.

L'intérêt d'un voyage en Albanie est surtout de nous montrer l'importance des études d'histoire comparée. Les écrivains qui racontaient les événements du passé ont eu longtemps peu de souci de les expliquer, ou en ont donné des raisons si naïves qu'elles nous font sourire : heureux lorsqu'ils s'élevaient comme Hérodote à la conception d'un ordre divin qui, si imparfait qu'il fût, réglait les actions des hommes. Cette absence de méthode est le propre, même de nos jours, d'un grand nombre d'ouvrages qui ont

demandé beaucoup d'efforts. Cependant la pensée antique avait conçu une juste idée de ce que devait être l'histoire, mais il semble que le maître de cette science n'ait pu créer de tradition, qu'Aristote seul ait compris les principes d'investigations fécondes qu'il exposait dans sa *Politique*. Ces études passionnent à nouveau ceux qui ont quelque souci de la haute culture intellectuelle. Ils cherchent à expliquer les événements, tantôt par l'analyse des influences qu'ont exercées les grandes races primitives, mères de toutes les autres, tantôt en mettant en lumière un fait principal auquel ils rattachent les faits moins importants, tantôt enfin, mais plus rarement, en montrant que les lois civiles, les révolutions, les créations qui signalent un siècle dans l'ordre religieux et politique, dans la morale, dans la poésie et dans les arts, doivent leur naissance à l'état même et au caractère de ce peuple à une heure particulière de son développement. Là est la vraie méthode, celle d'Aristote, bien que le maître n'ait eu le temps d'analyser ni les causes si complexes qui modifient ces créations, ni les variétés que présente un peuple, selon la race dont il procède, selon les lieux qu'il habite. Les études comparées permettront seules de

constituer cette science qui sera la véritable philosophie de l'histoire. Rapprocher les usages semblables et les états semblables d'esprit, telle est la base de ces nouvelles recherches.

Les Anglais surtout sont entrés dans cette voie. Leur sens pratique considère toutes les productions qui sortent de la nature même d'une nation comme un ensemble de phénomènes soumis à des lois qu'il faut découvrir; ils croient que les caractères ont un développement simple et normal; qu'on peut les analyser et les classer comme le botaniste analyse et classe les plantes, que la vie dans l'ordre historique est une sorte de végétation que la science peut suivre, dont elle fixe les périodes. Cette méthode toute positive tient compte de toutes les modifications que les circonstances imposent au développement naturel et idéal des caractères; elle admet que les événements sont le résultat de l'action de ces circonstances sur un développement régulier qu'elles entravent, activent, dont elles changent la direction. Nous en sommes encore — on ne peut le nier — aux origines de cette science; mais les principes qu'elle établit ou plutôt qu'elle emprunte à la plus haute philosophie grecque s'imposent de plus en plus à l'his-

torien. Les qualités de race, d'intuition, que possèdent à un plus haut degré que les Anglais d'autres peuples, le sens poétique indispensable dans ces études, où il faut imaginer, restituer la vie du passé, pour la voir plus encore que pour la comprendre, permettront à ces principes de donner tout ce qu'ils peuvent produire. Les difficultés seront grandes, car le jeu des causes forme un réseau où mille fils s'enlacent, se perdent, reparaissent pour se perdre encore. Les études historiques cependant se constitueront sur la base de l'observation positive, et ceux-là mêmes qui les soupçonnent aujourd'hui de fatalisme reconnaîtront que, constatant tout d'abord comme des faits qu'elles retrouvent partout et toujours les sentiments de haute morale dont vit l'humanité, elles sont l'hommage le plus haut et le moins chimérique qui puisse être rendu à la dignité de notre nature. Aux premiers chapitres de ces études, le peuple si obscur, qui conserve la plus complète image de ce que furent les pères de la race grecque et latine, méritera toujours l'attention de l'historien ; il restera comme le témoin vivant d'un passé que l'on croit trop souvent disparu. Que si sur les origines la science doit rester longtemps incertaine,

elle dira du moins que nulle nation d'Europe n'a des mœurs plus anciennes; elle expliquera ainsi comment l'étonnement de ceux qui commencèrent à étudier en véritables savants ces clans de montagnes put croire qu'ils étaient les restes de cette race mystérieuse des Pélasges que nous retrouvons à la naissance des deux plus belles civilisations du vieux monde, les premiers-nés de la nature, les enfants que créèrent d'abord, dès que les ténèbres du chaos se furent dissipées, les plus vénérables des divinités antiques : la Mer et le Firmament.

VI

LE PACHALIKAT D'ÉPIRE ET L'HELLÉNISME EN TURQUIE.

I

Le vaste pachalikat d'Épire est borné d'un côté par la mer Ionienne, de l'autre par la mer Égée; on voit qu'il traverse la Turquie méridionale tout entière et qu'il comprend la Thessalie, province qui dépendait du gouvernement de Salonique il y a quelques années. La chaîne du Pinde divise ce vilayet en deux parties. Au sud, il touche partout au royaume de Grèce, au nord à la Haute-Albanie et à la Macédoine. La vallée de la Woyoutza, l'ancien Aoüs, par laquelle nous étions entrés dans cette province et que nous avons suivie durant cinq journées, d'Avlona à Janina, est une des plus belles de cette région. Le fleuve roule entre deux chaînes de montagnes; tantôt il glisse tranquille et limpide sur des nap-

pes de sable, tantôt, bouillonnant et couvert d'écume, il se précipite comme un torrent. Le sentier à peine tracé contourne les rochers, passe au pied de grandes masses grises qui s'élèvent à pic sur le bord des eaux, grimpe dans les gorges, se perd dans les bois, et cependant laisse presque toujours la vue s'étendre au loin sur la vallée. Au mois de janvier, les couleurs presque pâles, bien que toujours très-pures, les lignes précises des tableaux qui se succédaient sous nos yeux, donnaient à cet ensemble une distinction et un charme d'autant plus vifs que déjà tout annonçait le voisinage de la Grèce.

L'Épire entière n'est qu'une vallée, au milieu de laquelle plusieurs fleuves forment des bassins souvent parallèles; à l'est s'élève la grande chaîne du Pinde, sur le bord de la mer les monts Acrocérauniens et vingt sommets sans nom; de chacune de ces murailles descendent des contreforts. Quand ces hauteurs sont trop rapprochées les unes des autres, on ne voit que des roches de couleur grise, des cimes neigeuses et des précipices, de faibles cours d'eau qui coulent péniblement sur un lit de pierre. La grandeur de ces masses, l'uniformité d'une végétation pauvre, l'absence presque continuelle de la vie, le silence

de la solitude, le manque d'horizon, l'étroitesse du ciel qu'on n'aperçoit que par de rares échappées, tout cet ensemble est d'une profonde tristesse. Quelques-uns de ces cantons, celui de Souli par exemple, sont d'un aspect lugubre. C'est dans de pareils sites que l'imagination des anciens avait placé l'Achéron infernal, fleuve qu'ils ont décrit si exactement et qui rappelle le Styx arcadien. On comprend, en parcourant ces contrées, quel genre de désolation la religion hellénique prêtait au Tartare. L'Épire, il est vrai, a de belles prairies, comme celles de Paramythia ; quelquefois les villes s'élèvent au milieu des bois d'oliviers : Avlona au nord, Prévésa au sud, cachent dans des jardins leurs minarets et leurs vieilles murailles en ruines. Le village de Parga est perdu dans les citronniers ; mais ce qu'il faut surtout dans ce pays pour qu'il ait une complète beauté, c'est que la vue s'étende au loin. La capitale du vilayet, Janina, a ce rare bonheur ; si cette ville voit devant elle, à quelques pas, la lourde chaîne du Pinde, au sud les sommets d'Arta, ceux des monts Odrys, sont assez éloignés pour être revêtus par la lumière de ce gris lumineux, brillant comme un tissu de soie, qui recouvre les montagnes sous le ciel d'Orient dès

que nous les voyons à distance. Janina déroule en long ruban, sur les bords d'un lac, ses maisons, ses mosquées, ses églises; ainsi s'ajoutent, à l'aspect grandiose du tableau, la variété et la vie que l'eau donne toujours, même à la nature la plus aride.

Le gouvernement d'Épire a imprimé, en 1871, une statistique du vilayet dans le *Salinameh* ou annuaire officiel; bien que ce document soit très-incomplet et qu'il ne faille pas toujours accepter sans contrôle les renseignements qu'il donne, nous devons cependant en tenir grand compte. Il est certain que l'autorité a fait faire un recensement, qu'elle a même commencé l'inventaire des champs cultivés et des maisons; elle connaît bien les sommes qu'elle dépense pour la province; si nous devons avoir une crainte, c'est qu'elle exagère ses évaluations. D'autres travaux récents, un rapport de M. Stuart, publié dans l'enquête ordonnée par la Grande-Bretagne, sur l'état des classes laborieuses [1], plusieurs études de M. de Gubernatis dans le *Bulletino consolare* du royaume d'Italie, les archives du consu-

[1] *Further reports respecting the condition of the industrial classes and the purchase power of money in foreign countries*. London, 1871.

lat de France à Janina, enfin les monographies locales, surtout celles qu'avait commencées M. Aravantinos et que sa mort vient d'interrompre, permettent de corriger les chiffres donnés par la Porte.

La superficie du vilayet est de 45,000 kilomètres carrés, la population de sept cent dix-huit mille âmes, ce qui donne en moyenne dix-sept habitants par kilomètre. La province est divisée en cinq sandjaks, ceux de Janina, de Prévésa, d'Argyro-Castro, de Bérat et de Trikala ou de Thessalie. Il est difficile de savoir quel est le nombre des Turcs; on l'évalue à dix ou onze mille seulement; par contre, le *Salinameh* indique deux cent cinquante-un mille musulmans, chiffre qui peut être considéré comme certain. Ces mahométans étaient autrefois chrétiens et appartiennent à la race des Schkipétars. Les Albanais d'Épire n'avaient été convertis à la religion grecque qu'imparfaitement, ils ont accepté la croyance nouvelle sans difficulté. La faute de ce changement est au patriarcat de Constantinople, dont la propagande n'avait été ni assez suivie ni assez sérieuse. Ces chrétiens devenus musulmans suivent dans les villes les préceptes du Coran, et même doivent à leur médiocre culture

une rigueur intolérante ; dans les campagnes, la foi à l'islamisme est souvent aussi incertaine que dans le pachalikat de Scutari Les Albanais représentent les 67 centièmes de la population totale du vilayet. Ils sont surtout groupés au nord dans les provinces de Bérat et d'Argyro-Castro; on n'en trouve plus que vingt-cinq mille dans la circonscription de Prévésa. L'élément grec domine donc au sud. La Thessalie est grecque presque tout entière. Si dans le Sandjak de Janina le recensement ne donne que vingt-neuf mille Grecs, les Albanais hellénistes y forment une masse considérable. Il faut ajouter à ces différentes races quarante-trois mille Valaques, qui habitent surtout les districts de Malakas et d'Aspro-Potamos. Quant aux Slaves, M. Stuart et M. de Gubernatis en portent le chiffre l'un à dix-huit mille, l'autre à vingt mille, en admettant qu'ils ont peuplé autrefois le canton de Zagori; mais cette partie de l'Épire, si elle a été habitée par ce peuple au moyen âge, conserve aujourd'hui de si vieilles traditions grecques, qu'on ne peut guère admettre l'influence durable de cette invasion. Le pays de Zagori a une culture tout hellénique; on y retrouve en particulier ces corporations de médecins, célèbres dans la Turquie

d'Europe, qui conservent encore les vieilles formules de l'école hippocratique. Il serait utile, avant que ces pratiques ne disparaissent tout à fait, de les décrire scientifiquement, on y trouverait des usages qui remontent à la plus haute antiquité.

Le budget de la province porte les recettes à 12 millions de francs. La statistique officielle nous rend le grand service de ramener les impôts perçus en Turquie à une classification simple. Il est rare qu'un étranger, même avec de grands efforts, puisse comprendre le système financier, en apparence compliqué, de l'empire ottoman. Je trouve vingt-deux taxes différentes dans un rapport consulaire; le *Salinameh* ne donne que cinq espèces d'impôts, le *verghi,* taxe foncière, le *bédélié* payé par les chrétiens comme compensation du service militaire, auquel ils ne sont pas astreints, les dîmes, les droits sur les bestiaux, et enfin les contributions indirectes. Le verghi est fixé à Constantinople pour chaque province; le conseil administratif de Janina divise ensuite la somme que l'Épire doit payer en cinq parties qui correspondent chacune à l'un des sandjaks, puis en autant de groupes que l'on compte de casas ou districts. Ce système diffère

peu de celui qui est suivi dans la plus grande partie de l'Europe. Le contingent de l'Épire pour l'impôt foncier est de 2 millions de francs. Le *témétou*, qu'on joint d'ordinaire au verghi, est payé par toute industrie à raison de 4 piastres pour 1,000 piastres de revenu. L'impôt militaire est de 4 fr. 60 c. par tête pour chaque famille chrétienne ; il donne dans cette province un peu plus de 1 million de francs. Les hommes de douze à soixante ans seuls y sont soumis. Leur nombre doit être d'environ deux cent vingt mille, chiffre qui s'accorde avec ceux que nous avons adoptés, et qui contredisent les évaluations, à notre sens trop peu élevées, de M. Stuart. Les dîmes sont vendues annuellement au prix de 5 millions. Toutes les autres taxes réunies ne produisent guère plus de 3 millions de francs. On voit que l'impôt en Épire donne une proportion de 17 francs par tête. Ce n'est pas l'exagération des taxes qui provoque les plaintes des raïas, c'est la manière dont elles sont perçues dans un pays qui n'a pas de cadastre, qui pratique le déplorable système des fermes, où le contribuable n'a nulle garantie contre l'arbitraire ou le caprice.

L'argent recueilli dans la province sert en

partie à payer les fonctionnaires turcs; le reste est envoyé à Constantinople. La Porte dépense moins de 4 millions de francs dans un vilayet où elle touche 12 millions, encore sur le total de la dépense faut-il compter 2 millions 1/2 pour les traitements des hauts dignitaires. Le vali reçoit 108,000 francs par année, les cadis et les administrateurs de sandjak touchent chacun 36,000 fr., le chef des finances 24,000, le directeur de la douane et celui de la correspondance 18,000 francs. Ce sont ces sommes élevées qui absorbent les revenus de la Porte. Le sultan du reste donne l'exemple. Si la liste civile du chef du gouvernement français était calculée par rapport au revenu général d'après les mêmes proportions que celle du grand-seigneur, elle dépasserait 200 millions. Par contre, les employés inférieurs n'obtiennent pas du trésor la somme strictement nécessaire pour vivre. Telles sont les dépenses de l'aristocratie administrative, entourée d'une nombreuse clientèle, qu'elle doit presque toujours s'endetter pour suffire aux frais qui l'accablent; ses subordonnés, pour augmenter leur traitement, sont dans l'obligation de recourir au bakchich.

La Porte dépense en Épire pour l'instruction

publique 30,000 fr. exclusivement attribués aux écoles musulmanes. Ces institutions sont nombreuses. Les enfants y passent des années ; on aurait tort de croire qu'ils vivent dans l'ignorance, mais il faut du temps pour apprendre à lire le turc, et surtout pour écrire une langue qu'on ne peut bien parler qu'en connaissant l'arabe et le persan. L'âge de quinze à seize ans arrive sans que l'élève sache autre chose que lire et écrire. Deux cent mille francs sont consacrés aux travaux publics. Le gouvernement a commencé trois routes, l'une va de Janina à Arta, l'autre au nord vers Argyro-Castro, enfin la troisième doit rejoindre la capitale du vilayet à l'escale qui est en face de Corfou. Si imparfaits que soient ces chemins, et bien que les pluies emportent les ponts chaque année, le voyageur habitué à l'Orient ne les voit pas sans surprise. Les sommes que produisent les impôts disent la pauvreté du pays, bien que la Thessalie ait des plaines magnifiques, le Pinde de belles forêts, qu'une grande partie de l'Épire, laissée en friche, puisse être cultivée. Comme dans tous les pays où l'agriculture est négligée, l'Épirote préfère l'élève des moutons et des chèvres au labourage. On compte dans la province, d'après la

dîme, trois millions de ces animaux, c'est-à-dire trente-sept têtes par maison ; la France n'en possède pas plus de cinq par famille. Ces vastes troupeaux sont un obstacle à tout progrès de la culture ; ils détournent le paysan du travail pénible en lui assurant d'assez forts bénéfices sans qu'il s'impose de fatigue, ils encouragent la paresse, ils empêchent le reboisement des montagnes, où les pousses des jeunes arbres sont détruites chaque année ; ils sont un des fléaux du pays.

L'administration présente dans cette province tous les caractères que nous avons remarqués précédemment dans le vilayet d'Andrinople. Ce qui est en Épire un sujet d'études plus neuf, c'est le caractère même de la population chrétienne. Presque exclusivement albanaise au nord, elle subit tous les jours l'influence des Grecs, s'instruit dans leurs écoles, se sert de leur alphabet pour écrire sa langue, partage leurs idées. Nombre de patriotes d'origine schkipétare qui avaient acquis une grande fortune l'ont consacrée à des œuvres helléniques. Dans les districts méridionaux, où l'élément grec est prédominant, on trouve une population plus intelligente, moins cultivée que l'Hellène de la Grèce propre, plus énergique et plus rude. La Basse-

Épire, qui commence à Janina, n'a jamais entrevu que de loin la civilisation hellénique. Pour Thucydide, la Grèce civilisée s'arrêtait à Naupacte; les Étoliens, à ses yeux, étaient déjà des barbares qui vivaient toujours en armes; les Acarnaniens ne se sont jamais mêlés que par exception aux événements qui passionnent le Péloponèse et l'Attique. Le pays des Molosses-Épirotes resta plus isolé encore. Hérodote plaçait dans ces régions, aux frontières extrêmes du monde grec, l'oracle pélasgique de Dodone, sanctuaire mystérieux où les arbres prédisaient l'avenir, où les forêts étaient le temple de la divinité. On ne trouve plus en Épire les restes d'un seul édifice qui témoigne d'une civilisation avancée, si on excepte les grandes et belles ruines de Nicopolis, cette capitale de fondation récente qu'Auguste éleva près du promontoire d'Actium en souvenir de sa victoire, et, comme les historiens le marquent clairement, pour créer un centre d'industrie et de progrès dans un pays resté jusque-là sauvage. Toutes ces constructions sont en briques ; elles frappent par le vaste développement de l'enceinte encore intacte, par les masses qui servaient de soubassements aux édifices ; les temples et les palais étaient autre-

fois revêtus de plaques de marbre ou de stucs élégants. Deux grands théâtres, des bains, d'autres monuments dont la destination n'est plus certaine, s'élèvent à côté des aqueducs et des murs, au milieu des grandes herbes que parcourent des troupeaux de bœufs et de chèvres, entre deux mers qui baignent un isthme étroit, en face des chaînes entassées de l'Acarnanie. La ville qui fut bâtie en ce lieu reçut des administrateurs, des soldats, quelques familles riches ; elle vécut au milieu d'un luxe dont les écrivains de l'antiquité nous ont dépeint l'éclat ; elle n'eut que peu d'influence sur le reste de la province, qui garda ses vieilles mœurs. On ne voit partout en Épire qu'un seul genre de constructions, ce sont les murs dits pélasgiques ou cyclopéens. Ils sont plus nombreux dans cette province qu'en aucun autre pays du monde ancien ; ils font le grand intérêt pour l'archéologue d'un voyage dans ces régions. Dans la seule vallée de Paramythia, on trouve dix ou douze enceintes de ce genre. Elles sont aussi fréquentes sur les deux rives de l'Aoüs ; c'est par centaines qu'il les faut compter dans toute l'Épire. Cette architecture a même laissé dans le pays des villes entières, comme celle de Kastritza, où les murs, les rues, les sou-

bassements des maisons, nous montrent ce que devait être une cité cyclopéenne. Zalongo possède de belles voûtes pélasgiques qui témoignent déjà d'une véritable habileté, un palais bâti dans ce style, et, ce qui frappe davantage encore, un théâtre. Il est facile de voir que ce mode de construction ne doit pas être toujours attribué à la haute antiquité, qu'il se conserva dans un temps où le monde antique avait déjà une culture très-avancée. Il témoigne toutefois du peu d'influence qu'eut l'art grec sur ces contrées.

L'histoire ne contredit pas les monuments. La vie de Pyrrhus, surtout pour l'époque qu'il passa dans son pays natal, nous dépeint l'Epire comme un État barbare; le pays était resté soumis à des rois quand le principat avait disparu de toute la Grèce. On retrouve dans Plutarque une suite de détails de mœurs que les coutumes des Albanais modernes expliquent seules; son héros même, bien qu'élevé en Egypte et en Macédoine et doué de qualités supérieures, ne fut jamais qu'un condottiere de génie. Nous le voyons se jeter en Macédoine sans autre motif que le désir de faire une razzia, passer d'une cause à une autre, rechercher les combats singu-

liers, se mettre au service de quiconque l'appelle. Bien qu'il commande à des soldats de différentes nations, une petite troupe d'hommes dévoués ne l'abandonne jamais; c'est avec elle qu'il parcourt le monde. Dédaigneux des lettres, insensible aux arts, étranger aux qualités comme aux défauts des Grecs, il ne recherche que la mêlée et l'action, moins encore pour les triomphes de tactique, bien qu'il y ait excellé, que pour le rôle personnel qu'il joue, l'épée à la main, en face de l'ennemi. Pyrrhus est le héros de l'Epire, le seul grand homme qu'elle ait produit dans les temps anciens, au moment même où la Grèce n'allait plus avoir de grands hommes.

Au moyen âge, cette race eut des chefs qui rappellent le roi des Molosses, mais dont le rôle fut moins illustre; tel fut, à la fin du quinzième siècle, le plus remarquable d'entre eux, Mercure Boua, dont le monument funèbre se voit aujourd'hui à Trévise. Coronaïos de Zanthe a raconté sa vie dans un poëme en vers grecs qui est conservé à la bibliothèque de Turin [1]. Mercure quitte de bonne heure sa patrie; il prend part

1 Le gouvernement grec vient de publier ce poëme, qui a paru par les soins de M. Sathas, avec une importante introduction sur le caractère et l'histoire des Epirotes.

aux guerres d'Italie, tantôt dans un camp, tantôt dans un autre; il recherche moins la solde et le butin que l'activité. Ses compagnons d'armes et lui ne savent que se jeter dans le combat. Venise les soumet parfois à une discipline; elle en fait alors une cavalerie légère qu'elle lance pour engager l'action ou pour la terminer. Ce qui domine en eux, c'est l'ardeur, l'impétuosité, un courage qui ne regarde rien. Ils ont décidé plus d'une fois de victoires importantes. On peut répéter à leur sujet ce que Plutarque disait de Pyrrhus : « Le repos leur est inconnu ; ne faire de mal à personne, ou n'en point subir, leur est insupportable. » Mercure lui-même, retiré à Venise, a dicté le long récit de ses exploits au pauvre scribe qui les mettait en vers. Nous avons là une histoire de l'Europe depuis 1495 jusqu'à 1520, racontée comme pouvait le faire un Epirote. Ce chef de bandes avait vu de près Charles VIII et Louis XII, il avait assisté aux conseils de Jules II, à ceux du sénat de Venise; il peint à sa manière ces personnages et ces assemblées. Peu d'œuvres littéraires ont au même point cette étrange naïveté; c'est là un poëme unique où il faut chercher non-seulement le tableau des mœurs épirotes au début des temps modernes,

mais surtout un exemple des sentiments très-simples qu'éprouvent les rudes intelligences en face de la civilisation, des pensées indécises, des réflexions incomplètes qui les agitent et qu'elles essaient en vain d'exprimer.

Cette énergie du caractère s'est montrée à nouveau il y a cinquante ans, lors de la guerre de l'indépendance. Les Albanais hellénisés se trouvent mêlés à tout ce qui se fit alors d'héroïque ; ils peuvent être fiers de leur part de gloire. Ils ont donné à cette lutte Karaïskakis, Zaïmis, Miaoulis, Botzaris, Canaris et vingt autres, nés en Epire, ou de familles exilées qui étaient venues se fixer en Grèce. On sait le désespoir de ces femmes qui se jetèrent du haut des rochers de Zalongo pour échapper aux musulmans, et tous ces faits d'éclat qui, chantés alors par nos poëtes, sont encore racontés dans le pays. La désolation des montagnes de Souli, où on ne voit, au milieu des hauts sommets à pic, des ravins et des gorges, qu'une forteresse turque, rappelle l'héroïsme des habitants de cette contrée. Quelques rares bergers qui conduisent des chèvres au milieu de ces pierres montrent la citadelle avec colère. L'un d'eux insulta le gendarme qui nous précédait, aucune violence ne put forcer ce

Souliote à rétracter ce qu'il avait dit; le Turc, vaincu par cette obstination, le laissa aller la figure tout en sang; ce garçon de quinze ans, en s'éloignant, répétait ses injures, et criait que le jour de la vengeance viendrait. Il y a là une force de caractère qui n'est point dans les habitudes générales des Grecs. Ce peuple a presque toujours depuis des siècles un courage plus souple, plus réfléchi, plus habile; les Grecs souhaitent que cette âpreté soit mise tôt ou tard au service de leur cause. Les Epirotes, moins intelligents que les autres Hellènes, ont du reste plus de suite dans les idées, une imagination moins vive, une conduite plus simple, et par là encore ils pourraient être d'utiles alliés.

Les communautés purement grecques de l'Epire ont les mœurs et les institutions que conserve partout en Turquie la famille hellénique. Si on se borne à les étudier dans cette province, on n'en comprendra ni la force ni la faiblesse; pour en voir toute l'importance, il faut les considérer dans l'empire ottoman tout entier. Les idées et les aspirations de cette race, dispersée dans des pays si divers, ont toujours exercé en Orient une grande influence; elles forment ce qu'on appelle l'hellénisme.

II

On compte en Turquie environ deux millions de Grecs, partagés à peu près également entre les provinces d'Asie et celles d'Europe. Si nous ajoutons à ce chiffre celui de la population du royaume de Grèce, nous n'arrivons pas à plus de trois millions et demi d'Hellènes. Il semblera peut-être que ce total est peu élevé, mais il faut remarquer combien les races sont divisées en Orient. On porte à quatre millions le nombre des Arméniens; deux millions seulement dépendent de la Sublime-Porte. Les Albanais sont beaucoup moins nombreux que les Grecs. Quant aux Slaves chrétiens — les seuls dont nous devions nous occuper ici — les Serbes des provinces immédiates, les Bosniaques, les Bulgares et les Croates, peuvent être évalués au chiffre de trois millions huit cent mille.

Si on excepte la Thessalie, le sud de l'Epire, les îles de l'Archipel et quelques parties de la Macédoine, les Grecs se trouvent établis le long des côtes, ils forment une bordure que l'on retrouve tout autour de l'empire ottoman. Ainsi

les ports de l'Asie-Mineure sont, pour la plus grande partie, en leur pouvoir; ainsi ils occupent les deux rives de la mer de Marmara, et dans le Pont-Euxin on les rencontre depuis Constantinople jusqu'au Danube, depuis le Bosphore jusqu'à Trébizonde. Le reste de la race est répandu à l'état de colonies dans les pays slaves et en Asie. Les Grecs sont donc partout, bien qu'ils ne possèdent en propre que des provinces peu étendues. La situation des Arméniens est loin d'être aussi favorable. Le territoire qu'ils occupent n'est qu'une sorte de bande qui touche à la mer au nord par le Caucase, au sud par la Cilicie, et qui traverse l'Anatolie tout entière. La plupart, enfermés dans leurs provinces, jouissent d'une indépendance sauvage qui inquiète peu le gouvernement turc. Les Slaves vivent isolés dans leurs montagnes ou dans leurs plaines. On sait que les plus nombreux d'entre eux, les Bulgares, sortent à peine de la barbarie. Les qualités les moins contestées des Grecs leur ont donné jusqu'ici une évidente supériorité sur les autres races de l'empire; leur esprit d'entreprise, leur activité commerciale, leur habitude de la mer, les distinguent, même pour l'observateur le moins attentif, des Slaves et des Albanais. Si

l'Arménien est habile au négoce, il se tourne très-peu vers l'Europe ; ce peuple asiatique semble se rappeler toujours ses origines. Ses plus riches communautés, dans les grandes villes de Turquie, vivent chez elles sans rapport avec les autres familles chrétiennes qui les entourent.

Les Grecs doivent aux legs que leur a faits l'empire byzantin, aux sympathies de l'Europe qui leur ont souvent donné un utile appui, d'autres avantages plus précieux. L'empire de Constantinople leur a laissé l'administration des chrétiens d'Orient qui prennent le titre d'orthodoxes. Depuis trois cents ans, ce sont les Hellènes qui gouvernent presque tous les non-musulmans de la Turquie. Certes les cadres de l'ancienne église ont été modifiés. Des circonscriptions qui comprenaient douze évêchés n'en comptent plus qu'un ou deux ; telles sont celles de Philippopolis, d'Andrinople, de Janina. Il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui encore la race grecque garde seule le privilége de donner des évêques aux orthodoxes de la Turquie. La haute Église est tout entière en son pouvoir ; or, pour les chrétiens, dans l'empire ottoman, l'évêque représente l'administration ; non-seulement il règle les mariages et les divorces, mais il veille à

l'exécution des testaments; il a la haute main dans la question des écoles, dans celle des hospices et de tous les établissements d'utilité publique. La plupart des contestations civiles sont portées à son tribunal. Dans les conseils du gouvernement, où se décident les affaires des finances et de justice, il est, aux termes de la nouvelle loi sur les vilayets, le représentant légal de la communauté. C'est par son intermédiaire que passent les plaintes des raïas à l'autorité. Il a entrée partout et en tout temps, et, quand il veut parler un langage ferme, il est rare qu'il ne soit pas écouté. Par ses relations avec Constantinople, par son influence auprès de la société du Phanar, par les journaux, qui commencent à prendre en Orient une réelle importance, il peut faire échec au pacha le plus influent.

Les chrétiens de la religion grecque forment pour la Porte la nation des Romains (τὸ ἔθνος τῶν Ρωμαίων). On reconnaît ici l'ancien titre des empereurs de Constantinople, qui s'appelèrent jusqu'au dernier jour *rois des Romains*. Les Ottomans donnent encore à la Turquie d'Europe le nom de pays des *Roms*. Cette nation compte six millions d'âmes, dont un million seulement en Asie. Elle était plus nombreuse de près de moi-

tié alors que les Principautés et la Serbie formaient des provinces immédiates. Si réduite qu'elle soit, elle reste la plus importante des communautés chrétiennes de l'Orient. Les Latins, qui n'ont jamais eu d'influence politique, et qui du reste sont divisés en très-petits groupes, ne vont pas au nombre de neuf cent mille ; on ne compte guère plus de deux millions d'Arméniens de la secte d'Eutychès. Si les musulmans forment en Asie les trois quarts de la population totale, ils atteignent à peine en Europe le chiffre de quatre millions.

La Porte reconnaît dans la nation des Romains quatre Églises autocéphales, celles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et de Constantinople ; mais les prélats qui gouvernent les trois premières admettent la suprématie de l'évêque de Constantinople, ils n'administrent que des circonscriptions peu importantes, ils se sont toujours groupés autour de leur supérieur naturel, qui leur prête l'appui de son autorité. Le patriarche œcuménique, en laissant de côté trente-six ou trente-sept circonscriptions qui relèvent des autres patriarcats, administre l'Église avec le concours de cent dix-sept évêques ou archevêques. L'union des diocèses et du trône de Cons-

tantinople fait la force de l'Église grecque. Le lien qui rattache les évêchés à la métropole n'a jamais été une simple fiction. Les relations sont de tous les jours entre le Phanar et les provinces les plus éloignées. Le patriarche a pour assesseurs sept métropolitains pris dans les diocèses les plus différents. Les évêques sont choisis par lui; il les connaît personnellement. Il les a vus arriver encore jeunes à l'école ecclésiastique de Constantinople; ils ont en général habité sa maison, comme secrétaires ou comme serviteurs. On sait très-bien dans l'Église grecque que, pour obtenir les hautes charges ecclésiastiques, il faut avoir fait partie de cette clientèle. Une fois pourvu de la dignité épiscopale, un prélat est sans cesse appelé à Constantinople. Pour la moindre difficulté ou avec ses fidèles, ou avec le gouvernement, il vient se justifier lui-même. Les pièces écrites n'ont que peu de valeur en Orient, et la présence des parties est toujours indispensable. Il est rare qu'on ne trouve pas au Phanar des évêques de toutes les provinces de l'empire. Les difficultés des moyens de transport en Orient ne sont pas un obstacle aux voyages. Un évêque ne peut arriver aux siéges vraiment fructueux qu'au prix de longs et difficiles dépla-

cements. Il faut qu'il suive la hiérarchie, qu'il commence sa carrière par les évêchés les plus pauvres pour parvenir ensuite à ceux qui sont richement dotés. Comme le fonctionnaire turc, le métropolitain grec passe donc une partie de sa vie sur les mauvaises routes de l'empire. Un évêque d'Épire, chez lequel nous recevions l'hospitalité cette année, avait habité successivement l'Arménie, la province du Pont, celle du Danube; il s'apprêtait à partir pour Éphèse. Les canons du reste établissent ce lien du patriarcat et des provinces. Le saint-synode compte onze ou douze représentants laïques des communautés d'Asie et d'Europe. Quand le siége est vacant, les diocèses envoient leur bulletin de vote; dix-huit villes nomment chacune un député qui vient prendre part personnellement à l'élection. Il n'arrive pas qu'un Grec influent de la province la plus éloignée se rende à Constantinople sans visiter le patriarche, et quelle influence en Turquie peut être durable, si elle n'est pas consacrée par de fréquents voyages dans la capitale? De cet usage et de ces mœurs, il résulte que tous les Grecs riches des diocèses sont connus personnellement du saint-synode et se connaissent entre eux, que l'union de toutes les parties

de la communauté est plus étroite qu'on ne se le figure d'ordinaire en Occident, qu'aucune Église ne s'isole, que les traditions et les idées sont les mêmes partout.

Cette forte constitution ecclésiastique rend l'hellénisme présent partout et à chaque heure dans l'empire ottoman; elle n'eût pas suffi à maintenir l'activité de la race; deux autres institutions lui ont conservé dans les communautés composées seulement de Grecs une vitalité toujours jeune : ce sont les administrations locales et les écoles. Le moindre village grec a des commissions élues, des *épitropies*, chargées de régler les questions d'un intérêt général. Elles doivent tout au moins, dans le hameau le plus pauvre, surveiller les églises, gérer les biens légués à la communauté, imposer les taxes que paie chaque famille. L'élection est annuelle; les membres choisis se réunissent plusieurs fois par mois. Dans les villes, ils sont très-nombreux et se partagent les affaires; ainsi à Janina, à côté du conseil des écoles, on trouve ceux de la métropole, de l'hospice, des orphelins. Si les Grecs ne s'occupaient pas de leurs intérêts les plus immédiats, aucun pouvoir n'y songerait pour eux; la Porte ne s'adresse aux raïas que pour leur de-

mander des taxes ; ces impôts une fois perçus, pourvu que la paix soit assurée, son rôle est fini. Cette participation aux affaires publiques a toujours passionné les Grecs ; ils ne comprendraient pas qu'il leur fallût y renoncer. Personne ne s'en désintéresse ; l'égalité est complète entre tous les membres de la communauté parce que les différences de culture intellectuelle sont nulles, que les habitudes sociales restent les mêmes, quelles que soient les conditions de fortune, que tous s'expriment avec une grande facilité et portent dans les affaires la même intelligence. Bien que le haut clergé soit le patron naturel de ces conseils, qu'il décide souvent du choix des membres et qu'il les réunisse d'ordinaire à l'évêché, l'indépendance des laïques est complète. Le bas clergé grec, qui est marié, se mêle à la vie de tous ; il ne forme pas une caste, il ne se distingue des fidèles que par le privilége qui lui est réservé de procéder aux cérémonies du culte. Il n'a pas une instruction qui puisse lui assurer une autorité supérieure. Il ne trouve aucune opposition chez un peuple qui partage toutes ses croyances. Les évêques n'ont point d'apostolat à entreprendre, nul ne mettant en doute les doctrines religieuses. Depuis trois siècles, aucune

querelle intéressant la morale ou la foi ne s'est élevée parmi les orthodoxes. Cette Église a renoncé à la prédication; il lui est même inutile d'appeler les fidèles à la pratique de devoirs religieux dont nul ne s'affranchirait sans faire acte de mauvais patriote. Pour l'administration civile, les métropolitains doivent trouver leur principale force dans le concours des commissions. Le clergé et les laïques s'entendent donc sans difficulté; ils sont associés dans une œuvre commune, comme du reste ils se trouvent réunis pour l'élection au trône œcuménique. Ce n'est même pas au nom de la foi que parle et agit surtout l'évêque; il est plutôt le représentant de l'ancien empire byzantin que d'une secte religieuse. C'est ce qui fait qu'un clergé, à bien des égards médiocre, ne provoque aucune critique chez un peuple intelligent. Le pope a toujours été en communauté d'idées avec la nation. Dans un pays où l'Église a légalement une si haute autorité, toute velléité de tyrannie religieuse est inconnue.

Comme il n'y a pas de hameau sans *épitropies,* on n'en trouve pas non plus un seul qui ne possède au moins une école primaire; le nombre des Grecs qui ne savent pas lire est très-peu éle-

vé. Ces écoles se divisent en deux classes, les unes donnent l'enseignement mutuel, les autres ce qu'on appelle dans le pays l'instruction hellénique, c'est-à-dire que leur programme renferme tout ce qu'un Hellène doit savoir : le grec ancien, l'histoire générale, l'arithmétique, les éléments des sciences naturelles. Les élèves perdent même beaucoup de temps à traduire quelques pages de latin et font des exercices français. Si imparfaite que soit cette éducation, elle entretient le goût des choses de l'esprit. Les Grecs y attachent la plus grande importance ; partout on trouve des legs faits aux écoles. Le saint-synode s'occupe souvent des programmes ; on peut voir dans la correspondance récemment publiée du patriarche Grégoire, mis à mort par la Porte au début de la révolution grecque, une longue suite de lettres qui leur sont consacrées. En 1857, le patriarche a revu le règlement général de ces institutions ; son encyclique fait autorité aujourd'hui. Quelques établissements se distinguent par une plus grande importance. Tel est à Constantinople celui que l'on appelle la *grande école de la nation,* véritable gymnase où on suit les programmes de nos lycées ; tels sont le gymnase de Philippopolis, qui possède une belle bibliothè-

que et un musée, celui d'Alexandrie, fondé par les frères Abéti, celui de Janina, qui compte déjà deux siècles d'existence et qui porte aujourd'hui le nom de ses derniers bienfaiteurs, les frères Zosimas. Le collége de Janina existait, au dix-septième siècle, sous le nom d'école de Gkiouma, grand marchand de Venise, qui avait donné l'argent nécessaire pour l'établir. En 1820, un incendie détruisit tous les établissements de la communauté grecque. Huit ans plus tard, cinq frères épirotes, Jean, Anastase, Michel, Zois et Nicolas Zosimas, fixés en Russie, où ils avaient fait fortune, attribuèrent tous leurs biens à la ville pour rétablir le gymnase et un hospice. Le premier fonds, dont une partie a été perdue à la suite des événements politiques et aussi par le fait de gestions compliquées, mais qui a reçu depuis de nouveaux legs, donne en ce moment un revenu annuel de 110,000 francs. La fondation créée par les frères Zosimas comporte un lycée de quatre classes et une école hellénique; elle compte près de trois cents élèves, elle possède une bibliothèque où on trouve tous les classiques français, nos encyclopédies, les grandes collections latines et grecques, plus de livres qu'il n'en faut pour entreprendre des travaux

sérieux. Un cabinet de physique a été acquis sur la même dotation; selon les intentions des donateurs, les professeurs ont rédigé et fait imprimer des livres qui sont donnés gratuitement aux élèves; des bourses sont attribuées aux enfants pauvres, qui logent chez des particuliers aux frais de l'institution; enfin deux jeunes Grecs qui ont fait preuve de zèle et d'intelligence vont, chaque année, compléter leurs connaissances dans une des grandes universités de l'Europe.

L'histoire de ce gymnase est celle de tous les établissements d'instruction dans les villes de Turquie, tous sont l'œuvre de particuliers généreux qui d'ordinaire ont fait fortune au dehors. Ainsi, dans un petit village situé en face d'Argyro-Castro et qui compte à peine cent maisons, la libéralité d'un Grec de Constantinople, M. Christaki Zographos, institue aujourd'hui un orphelinat et une grande école où on réunira, pour les élever gratuitement, les enfants de la contrée. De si honorables bienfaits ne sont pas destinés à être connus; en Épire même, bien des Grecs les ignorent. Un médecin de Janina, M. Lambridis, vient de publier la description du canton de Zagori; il a donné pour chaque village les sommes attribuées aux écoles; c'est par cen-

taines qu'il cite les noms de ces bienfaiteurs. De pareilles monographies qui n'arrivent pas en Europe nous permettraient cependant de mieux comprendre ce qu'est l'hellénisme. La reconnaissance des Grecs est assurée à ces dévoûments. L'école de Zosimas célèbre par des services annuels la mémoire de ceux qui l'ont fondée ou qui l'ont enrichie; leurs noms sont récités dans les prières publiques. Cette piété est générale dans toutes les communautés grecques pour les bons patriotes; ils sont les *évergètes* des temps modernes. On se tromperait bien de penser qu'ils sacrifient surtout à la gloire; ils obéissent à une passion plus haute, l'amour de leur race.

J'assistais dernièrement, en Épire, à une de ces audiences quotidiennes que les évêques donnent à leurs fidèles et qui commencent le matin pour finir avec la nuit. Dans la foule de gens de toute condition qui se présentaient devant le prélat avec cette familiarité respectueuse propre à l'Orient, se trouvait une pauvre vieille femme. Elle eut quelque peine à expliquer l'affaire qui l'amenait. Nous comprîmes enfin qu'elle avait perdu son fils Nicolas, que tous ses parents avaient de quoi vivre, et qu'elle voulait léguer

sa cabane et ses deux vaches, le peu qu'elle possédait, en tout 2,000 drachmes, à la nation. Par ce mot, elle entendait la ville d'Athènes; mais elle demandait au métropolitain de la conseiller et d'attribuer cette fortune à une œuvre qui intéressât la race tout entière. Il fut convenu que l'école pour les jeunes filles, fondée dans le royaume hellénique par M. Arsaki, recevrait 1,000 drachmes, et l'université le reste de cette fortune. Ce dévoûment à l'hellénisme se retrouve sous toutes les formes, souvent chez des Grecs qui ne savent rien de la politique ni de l'histoire. Un sentiment plus fort que toute science leur persuade que la Grèce peut beaucoup pour la cause commune. Les Hellènes, qui sous la domination turque avaient su conserver les caractères propres à leur race, ont vu enfin en 1830, après une lutte de dix années, un tiers d'entre eux affranchi. Ce royaume de si médiocre étendue, qui commence aux monts Odrys pour finir au cap Matapan, qui compte la population de trois de nos départements, devait exercer une puissante action sur le développement de l'hellénisme. Il était d'abord pour toute la race le gage d'un avenir meilleur; par cela seul qu'il se constituait, il prouvait que tout dans les espérances

des Grecs n'était pas une chimère. Il devait rester une première preuve de ce que peut une nationalité qui ne désespère pas d'elle-même. Les conditions dans lesquelles il fut créé ne lui permirent pas de mettre la force au service des raïas, encore soumis à la Porte, il n'a pu par sa diplomatie que très-peu modifier leur condition; mais il est devenu une sorte de territoire sacré où tout le patriotisme des Hellènes répandus en Europe, exilés jusque dans l'Inde ou en Amérique, a travaillé à l'œuvre de leur commune grandeur. Ce qu'ils ont voulu surtout, souvent sans s'associer aux querelles qui divisaient le pays et en déplorant les erreurs politiques de leurs frères devenus libres, c'est fonder, sur la seule terre qui leur appartient en propre, des institutions capables de servir au progrès et à la gloire de toute la race. C'est ainsi qu'ils ont établi l'université d'Athènes; elle est l'œuvre de la nation et non du gouvernement, des Grecs de tous les pays plus encore que de ceux du royaume. Quand il a fallu construire le palais où se font les cours, la Grèce propre a donné 308,000 drachmes, les souscriptions des Grecs de Turquie et de tout l'Orient se sont élevées au chiffre de 422,000 drachmes. Ces listes ont été

publiées; on y trouve l'offrande des plus petites bourgades. Ce sont les piastres du peuple entier qui ont rendu possible ce monument; ce sont elles aussi qui, après que l'édifice a été bâti, lui ont constitué une dotation. Le recteur, à la fin de chaque année, lit la liste des dons faits à l'université, des propriétés qui lui ont été léguées; à côté d'un bois situé en Valachie, on trouve un *bakal* ou cabaret perdu sur la côte de l'Asie-Mineure, des maisons dans des hameaux inconnus; à côté d'une grande manufacture comme celle d'Emmanuel Constantin, à Mansoura, vingt échoppes et de pauvres cabanes. Le total de ces revenus annuels monte à 140,000 drachmes. Une plaque de marbre placée dans le palais de l'université, au haut de l'escalier principal, porte les noms de ces bienfaiteurs qui appartiennent à des pays si divers. L'institution fondée ainsi est vraiment l'œuvre des Hellènes, l'œuvre de la nation tout entière.

C'est également par des dons qu'ont pu être entrepris à Athènes ces beaux édifices qui vont être terminés : l'académie, l'école polytechnique, le musée, monuments dignes des plus grandes villes. Le Rizarion, séminaire pour les prêtres, doit son nom au Grec libéral qui l'a doté; de

même l'Arsakeion, qui est consacré à l'instruction des jeunes filles. Athènes est l'école des Hellènes; non-seulement les professeurs qu'on y trouve sont nés pour la plupart en Turquie, mais les élèves de toutes les provinces ottomanes viennent les entendre. L'université compte quatre facultés, quarante professeurs et annuellement de mille à mille cent élèves. En 1867, sur trois cent soixante-treize candidats qui, depuis 1840, avaient passé avec succès les examens de la faculté de droit, on comptait cinq Thraces, six Macédoniens, quinze Épirotes, trois Thessaliens, six Ioniens; pour la médecine, treize habitants de Constantinople, de Philippopolis et d'Andrinople, un même nombre de Macédoniens, trente-quatre Épirotes, vingt Thessaliens. La Grèce envoie des médecins dans toutes les provinces de l'empire ottoman. Ce qui est peut-être plus important encore, c'est le nombre d'institutrices qui sortent chaque année de l'Arsakeion. Sur l'Adriatique, à Durazzo, dans le Balkan, à Philippopolis, au centre de l'Anatolie, à Angora, on trouve des jeunes filles qui ont fait leur éducation dans cette école. Elles habituent les enfants au travail domestique, à la couture, en même temps qu'elles leur enseignent les élé-

ments des lettres et des sciences. Il n'existe peut-être pas dans toute la Grèce de création plus utile que l'Arsakeion. Certes, les sœurs françaises, qui se sont établies partout, rendent de sérieux services, mais elles appartiennent à une religion qui n'est pas celle du pays; si grande que soit la confiance que les habitants leur témoignent, elles viennent d'Occident, et souvent tous leurs efforts ne peuvent triompher des obstacles qu'elles trouvent dans la différence des mœurs, des habitudes et des croyances. Aucune éducation ne vaut celle qu'un pays se donne lui-même, quand ses maîtres connaissent à la fois les meilleures méthodes des nations étrangères, et le caractère propre aux enfants qu'ils doivent instruire.

La Grèce a compris combien, par les privilèges de liberté qui lui sont assurés, elle pouvait contribuer au progrès des Hellènes de Turquie. Elle a fondé une société dont l'objet est d'établir des écoles, de publier des livres d'éducation, soit en traduisant des manuels consacrés par l'usage en Allemagne et en France, soit en en composant de nouveaux. Cette société, qui prend le nom de *Syllogos pour le progrès des lettres grecques,* a ouvert un concours sur des questions de

philologie et sur les méthodes d'éducation qu'il serait le plus convenable d'appliquer dans le pays. Les Grecs de tout l'Orient ont contribué à former les fonds nécessaires pour cette œuvre. En trois années, de 1868 à 1871, elle avait reçu 190,000 drachmes, créé seize écoles en Turquie, dépensé 17,000 dr. pour imprimer et distribuer des livres élémentaires. La tâche qu'elle entreprend avait du reste été comprise et commencée, bien que dans des conditions un peu différentes, par le Syllogos philologique de Constantinople, qui a publié d'importants comptes-rendus et provoqué par ses concours de bons travaux sur les questions nationales. Depuis trois ans, nombre de villes dans l'empire ottoman fondent des associations semblables. Il est à prévoir que la science ne doit pas toujours attendre grand profit de ces académies naissantes, que beaucoup d'entre elles n'auront pas le succès assuré à celle d'Athènes; mais il y a là un signe d'activité, une marque de bon vouloir qui ne sauraient nous laisser indifférents. La confraternité de toutes les parties de la race est mise en lumière par ces institutions qui se ressemblent toutes; on voit là une preuve nouvelle de l'intérêt que les Grecs portent à l'instruction. Nous avons du

reste à Paris la société des études grecques qui prouve, par la liste de ses membres, où figurent des Hellènes de tous les pays, la libéralité avec laquelle cette race s'associe à toute œuvre qui peut servir à la culture nationale. M. Zographos, le patriote même qui a fondé au fond de l'Épire, dans le village perdu où est née sa famille, une école richement dotée, a créé un prix qui est donné chaque année en France au travail le plus utile à l'avancement des études grecques.

Le Syllogos d'Athènes a été reconnu récemment, par ordonnance royale, institution d'utilité publique. Une circulaire du 22 mai 1871, adressée par M. Koumondouros aux consuls grecs en Turquie, leur ordonne de seconder les efforts de la société. Cette lettre officielle établit que toute propagande politique est contraire au but de l'institution; mais elle marque clairement que le représentant de la Grèce dans une ville turque doit intervenir dans l'administration de la communauté chrétienne soumise à la Porte, lui faire connaître les programmes scolaires, offrir les fonds indispensables à la création d'écoles nouvelles, aider au recrutement des maîtres. Les agents du gouvernement d'Athènes adresseront des rapports suivis à leur supérieur hié-

rarchique; ils auront soin de recueillir les antiquités, de surveiller les fouilles, de protéger les monuments. Le ministre ne parlerait pas autrement aux sous-préfets du royaume. Telle est la situation de la Turquie, qu'elle voit sans se plaindre l'étranger mêlé à ses affaires intérieures. Si de pareilles prescriptions étaient exécutées scrupuleusement, les écoles si nombreuses de l'empire ottoman seraient dirigées, en moins de deux ans, par un ministre du roi George. Cette circulaire n'aura pas des résultats aussi importants; elle trace du moins un programme que l'initiative privée réalisera en partie.

III

Comme on le voit, les principales forces de la cause hellénique en Turquie sont aujourd'hui la constitution de l'Église orthodoxe, le caractère de la race, le goût qu'elle montre pour l'instruction, enfin l'existence même du royaume de Grèce. Il s'en faut toutefois que les maux dont souffre l'hellénisme soient sans gravité. La dignité de l'évêque est souvent compromise par des préoccupations d'argent auxquelles il ne

peut se soustraire. L'usage est qu'il paie au patriarcat, le jour de son investiture, une somme qui varie de 3,000 à 20,000 francs; il lui doit chaque année des redevances considérables. Le budget publié par le Phanar en 1867 porte à 6 millions de piastres les sommes payées annuellement par les cent dix-sept évêchés de l'empire turc. Le métropolitain a de plus une clientèle et des parents qui vivent des biens ecclésiastiques ; il devient d'ordinaire un percepteur d'impôts qui donne beaucoup de temps à la rentrée de ses revenus; il va les recueillir lui-même, souvent aussi il recourt à l'autorité musulmane, qui lui prête volontiers des soldats et enchaîne ainsi son indépendance. Il est très-peu d'affaires qui ne se terminent par un déboursé d'argent de la part des fidèles qui ont eu recours à lui ; il se fait payer pour les divorces, pour les héritages, pour tous les arrêts en matière civile; l'excommunication du prêtre ou du laïque se rachète à prix d'argent; l'amende est la seule peine que l'évêque inflige. Il est bien évident que, ne recevant rien de l'État, l'Église doit vivre par les fidèles. Beaucoup d'abus qui nous choquent ont eu pour origine la nécessité. Ainsi le pope achète sa cure, c'est-à-dire que le titu-

laire d'une église doit participer pour une somme fixe à l'entretien d'un siége métropolitain, s'engager à une redevance. Ainsi il est naturel que chaque diocèse donne au trône patriarcal une partie des impôts qu'il perçoit. L'abus s'est produit le jour où ces préoccupations l'ont emporté sur le souci du progrès moral. Toutefois ces défauts n'ont vraiment de conséquences funestes que dans les pays où la race n'est pas grecque, et ici nous touchons à un des plus grands dangers qui menacent l'hellénisme.

Le caractère exclusivement hellénique de la haute Église orthodoxe devait avoir tôt ou tard des conséquences qui se produisent depuis quelques années, et qui mettent en péril la puissance du patriarcat. En trois siècles, les évêques grecs des provinces slaves n'ont rien fait pour leurs fidèles; ils n'ont fondé ni écoles, ni séminaires, le bas clergé même est resté dans une ignorance qui lui permet à peine de comprendre les offices qu'il lit. Le Grec a un si complet mépris pour le Bulgare, pour le Bosniaque ou l'ancien Serbe, qu'il n'a jamais songé que ces populations sortiraient un jour de leur torpeur. Ces peuples ont porté patiemment une double tyrannie, tyrannie militaire et adminis-

trative des musulmans, tyrannie religieuse de l'Église. Ils ne veulent pas aujourd'hui secouer la première ; la seconde leur paraît d'autant plus odieuse qu'elle est exercée par des raïas chrétiens sur d'autres raïas également chrétiens. Ils remarquent avec toute justice que, payant des sommes considérables au patriarcat et aux églises, ils ont droit aux avantages que le trône œcuménique assure aux fidèles de race grecque. Le conflit de l'Église bulgare et du saint-synode n'a pas d'autre sens ; toutes les subtilités du Phanar, toutes les erreurs de discussions des deux partis ne sauraient nous faire illusion.

Depuis vingt années environ que la lutte a commencé, elle ne paraît pas être arrivée à une solution définitive. Les Bulgares sont encore trop neufs à ces sortes de polémiques pour les conduire résolûment, pour ne pas se compromettre par de fausses démarches. Le patriarcat est assez habile pour embarrasser toujours ses adversaires. Il a fait cependant l'an dernier un pas décisif en admettant en principe la formation d'une Église bulgare indépendante qui reconnaîtrait seulement la suprématie religieuse de Constantinople. Les choses en étaient à ce point que, pour ne pas tout perdre, il fallait

transiger. Il serait du reste facile ensuite, pensait-il, de traîner en longueur la discussion; il a donc demandé aux Bulgares de fixer les limites géographiques de leur propre Église. Ceux-ci ont fait une carte, la Porte en a fait une autre, enfin le gouvernement d'Athènes a lui-même corrigé celle du patriarcat. Les deux partis, qui sont d'accord pour donner à l'église nouvelle la presque totalité des vilayets d'Andrinople et du Danube, ont surtout voulu s'attribuer le plus grand nombre possible d'enclaves dans les pays qui restent à leurs adversaires. On comprend que dans un pareil débat les contestations de limites et de nationalités puissent être éternelles. Telles ont été les espérances du patriarcat. Quelle que doive être la solution, la paix ne saurait être que temporaire et mal faite; la lutte renaîtra sous d'autres formes. Les Bulgares ont aujourd'hui des écoles, ils écrivent des livres d'éducation, des histoires nationales et des grammaires, ils se sont imposé une taxe pour l'instruction publique; ils auront demain un haut clergé qui parlera leur langue, des popes qui officieront en slave. Ainsi l'hellénisme perd près de trois millions de chrétiens.

L'Église grecque répète que les prétentions

bulgares n'ont d'autre raison que l'influence russe, elle compte qu'aucun argument ne doit plus alarmer la Turquie et l'Europe. Il est très-vrai que les représentants du panslavisme ont fait une propagande suivie chez les Bulgares, il est vrai que sous l'action du consul de Russie à Philippopolis les Slaves du Balkan auraient peut-être manqué quelque temps encore de décision ; mais cet argument n'a pas toute la valeur que le patriarche paraît y attacher. Ce que fait la Russie, l'Église grecque est coupable de ne pas l'avoir entrepris. Est-il permis d'imaginer que ces populations slaves devaient rester à jamais dans une torpeur misérable, qu'il leur fût défendu d'en sortir? C'est une étrange prétention que de condamner une race aussi nombreuse à l'ignorance absolue, que de lui reprocher ensuite d'accepter la main qui se tend vers elle. L'Europe ne s'y est point trompée ; bien qu'elle ait reconnu dans le mouvement slave de Turquie une influence étrangère qui du reste ne se cache pas ; elle a vu sans en prendre d'alarmes les efforts des Bulgares. Les raisons de haute politique que fait valoir le patriarcat ne sont pas aussi décisives qu'il le croit. Si la Russie acquiert des alliés nouveaux, elle en perd d'an-

ciens qui ont toujours eu une grande influence en Orient; puis la politique accepte les faits nécessaires quand le progrès des populations y est intéressé. Ce qui se voit en Bulgarie se produira du reste dans les autres provinces de l'empire ottoman. Tous les chrétiens non grecs de l'empire voudront se soustraire à une suprématie religieuse qui a professé pour eux une si complète indifférence. Déjà la Croatie envoie des missionnaires dans les pays qui l'avoisinent ; la Serbie commence à penser que les Bosniaques devraient avoir des écoles et un clergé instruit. Ces événements ont une conséquence très-grave, la lutte est ouverte entre le patriarcat et le gouvernement russe, l'hellénisme et le panslavisme sont aux prises ; les chrétiens orthodoxes dans l'empire se divisent en deux classes : ceux que protége la Russie, ceux qui se rallient autour du trône œcuménique et que soutient le royaume de Grèce. Le tsar est accusé de trahison : il est visible maintenant, disent les Hellènes, qu'en protégeant les orthodoxes il n'a jamais songé qu'à ses propres intérêts.

Ce qui est plus important pour nous que les démarches politiques des Bulgares racontées chaque jour par la presse d'Orient, c'est la

haine qui divise les deux parties de la nation des Romains. De chaque côté, l'exaltation est au plus haut point. Cette antipathie des Slaves contre les Grecs leurs maîtres a été l'origine même des prétentions bulgares. Un mémoire publié en 1869 par le journal d'Agram, *Narodne novine,* dit naïvement combien elle est profonde; l'auteur soutient cette thèse étrange, que la civilisation ancienne n'est pas l'œuvre des Grecs, qui ont seulement prêté leur langue à d'autres races, et son grand argument, c'est que la notoire et odieuse méchanceté des Grecs prouve mille fois combien ils ont toujours été incapables de pensées élevées et de grandes conceptions. La perversité du Grec, les plaidoyers bulgares y reviennent sans cesse; on sent qu'il y a dans ce peuple une haine accumulée et irrémédiable. Ce sont les mêmes sentiments que nous retrouvons dans un autre ouvrage de propagande imprimé récemment à Odessa. L'auteur, M. Rakovski, professe en histoire des idées toutes particulières. Il veut prouver que les Bulgares ont occupé de toute antiquité la péninsule du Balkan, qu'ils sont plus anciens que les Grecs, que dans toute la Grèce il n'existe pas une dénomination géographique qui ne soit bulgare.

Ce livre est une suite de chimères où l'on trouve en constant oubli toutes les lois historiques et les principes les plus élémentaires de philologie, mais à chaque page on y sent aussi une profonde colère contre l'hellénisme ; il nous montre combien est grande l'antipathie des Slaves du Balkan contre les Grecs.

Un récent épisode vient de donner à la polémique une nouvelle ardeur. On sait qu'en 1868 les journaux de Serbie et de Russie annoncèrent la découverte, en Macédoine, de poëmes très-anciens qui sont connus aujourd'hui sous le nom de chants du Rhodope, bien que cette dénomination ne soit pas très-exacte. Dès que le débat eut pris quelque importance, la *Revue des Deux-Mondes* signala ces nouveautés ; elle le fit avec la réserve qu'il convenait de garder, sans se prononcer sur l'authenticité de la découverte. Le seul fait d'accorder quelque attention à ces chants provoqua de vives critiques à Constantinople et en Grèce ; l'Allemagne jugea tout d'abord qu'il y avait là quelque mystification, et on répéta la longue suite de toutes les fraudes qui remplissent, depuis cinquante années, l'histoire de la poésie populaire. Les Anglais presque seuls demandèrent avec nous qu'un

slavisant impartial décidât la question. L'enquête a été faite; les premiers résultats en sont dès maintenant connus. Le rapport de M. Auguste Dozon permet de comprendre ce que sont les chants de Rhodope.

Les chants bulgares avaient été recueillis par M. Vercovitch, aidé d'un maître d'école, Yovan Gologanor. M. Dozon voulut voir dès son arrivée en Macédoine ces deux collectionneurs. De ses entretiens avec eux, il résulta pour lui qu'aucune fraude n'était possible; mais la seule preuve tout à fait décisive devait être de trouver les Bulgares Pomaks qui conservent les vieilles légendes, de les prendre au hasard dans leurs montagnes, d'écrire sous leur dictée, de constater ensuite la présence de ces pesmas dans les manuscrits de M. Vercovitch. C'est ce qui a été fait; on peut donc dire aujourd'hui avec certitude qu'il existe en Macédoine un centre de poésies populaires jusqu'ici inconnues et cependant si abondantes qu'en quelques années il a permis de former un recueil de plus de quatre-vingt-dix mille vers. Ce qui a justifié tout d'abord les défiances qui ont accueilli en Europe les chants du Rhodope, c'est l'enthousiasme passionné avec lequel les Slaves de Serbie parlaient

de ces poëmes ; ce sont aussi les prétentions qu'ils avaient de trouver dans ces compositions ce qui n'y a jamais été, ce qui ne pouvait pas y être. M. Vercovitch en particulier rencontrait à chaque pas dans ces chants des traditions qu'il croyait venir de l'Inde sans altération ; il n'inventait pas les textes, mais il en transformait le sens. Ces poésies n'ont pas le genre d'intérêt que l'auteur de la découverte y attachait ; elles en ont un autre qu'il paraît avoir complétement dédaigné : elles peignent une civilisation primitive, elles s'inspirent d'une mythologie slave à bien des égards particulière, elles sont enfin tout ce que nous possédons pour étudier le passé d'une des races les plus nombreuses de la Turquie d'Europe.

Le jour où le royaume de Grèce fut fondé, il sembla que l'Europe dût tout attendre de cette création. Seul en Orient, ce pays avait enfin la liberté que réclamaient en vain tant d'autres populations moins heureuses. Son indépendance était assurée pour toujours, au point que supposer une atteinte, si minime qu'elle fût, portée à l'intégrité de la Grèce, eût paru, alors comme aujourd'hui, une hypothèse impossible. Dans de telles conditions, le nouvel État ne de-

vait avoir qu'une politique, montrer ce que devenaient en Orient les provinces chrétiennes dès qu'elles étaient soustraites à la domination ottomane. Il fallait que l'antithèse fût complète, qu'on vît d'un côté au nord, en Thessalie, en Epire, dans toute la Turquie, la misère, le brigandage, l'injustice, les laideurs qu'entraîne l'esclavage — de l'autre côté, dans la Grèce du nord, en Attique, dans le Péloponèse, dans les Cyclades, la prospérité, la sûreté de vie, la bonne police, des caractères sérieux et honorables. L'Europe attendait beaucoup. — A des espérances trop enthousiastes ont succédé des reproches qui n'ont pas toujours été très-justes, et qui cependant ont nui au progrès de l'hellénisme. La prospérité matérielle de la Grèce ne s'est pas développée comme on le pensait. En 1830, quand la lutte eut enfin cessé, la population du royaume avait sensiblement diminué; on croyait qu'elle s'augmenterait avec rapidité, que les sujets du sultan voudraient chercher dans un pays plus heureux la liberté que la Porte leur refusait; il n'en a pas été ainsi. L'émigration a été nulle de Turquie en Grèce ; au contraire, des colons de la Grèce propre sont passés du royaume hellénique en Thessalie et

en Epire. La population de la Grèce en 1821, année où commença la guerre de l'indépendance, ne peut être déterminée avec précision; les chiffres proposés par le ministère de l'intérieur d'Athènes, d'après les pièces que laissa au gouvernement du roi Othon la régence du président Capo-d'Istria, sont loin d'être d'accord. Ils varient entre six cent soixante-quinze mille habitants et neuf cent trente-huit mille. Si on admet le chiffre moyen de huit cent mille, il fallut dix ans à la Grèce affranchie pour que sa population, tombée en 1832, d'après les statistiques officielles, à sept cent cinquante-deux mille habitants, atteignît de nouveau huit cent mille âmes. Dans la période décennale suivante, l'augmentation fut seulement de cent quarante-neuf mille habitants; en 1852, le recensement donnait un million d'âmes; en 1862, le bureau de la statistique constatait un accroissement de quatre-vingt-quatorze mille habitants. La Grèce est à peine peuplée; on y compte tout au plus vingt-cinq habitants par kilomètre carré, c'est la proportion que présentent en Europe la Russie et la Norwége seules. On objecte en vain que le pays est montagneux. Dans cette contrée déjà tout orientale, les exigences de la vie sont

très-différentes de celles qu'imposent nos climats. Le paysan, naturellement sobre, vit, comme les personnages d'Aristophane, d'herbes et d'olives; il fait par an, sans en souffrir, quatre longs carêmes, durant lesquels il ne mange ni viande, ni œufs, ni laitage. Le confortable nécessaire en Occident lui est inutile. Il ignore ce qu'est une maison bien close; il couche sur le sol battu, dans son manteau; le lit est inconnu dans les campagnes et souvent dans les villes; ce sont ces facilités de la vie qui permettent de comprendre la grande population des États de la Grèce ancienne. Pour qui a vu ce pays, il n'est pas difficile d'admettre que l'Attique de Périclès ait eu quatre cent mille habitants, que l'île d'Egine, qui compte aujourd'hui trois mille âmes, ait pu posséder, au quatrième siècle avant notre ère, une population cinquante fois plus nombreuse. La Grèce propre, à la belle époque, comptait au moins de six à sept millions d'habitants.

L'état d'abandon où est aujourd'hui l'agriculture dans le pays explique en grande partie cette population si peu élevée. Les documents publiés par le ministère ne peuvent être soupçonnés d'exagérer la grandeur du mal; ils éva-

luent à 18 millions de stremmes [1] la totalité de terres cultivables, à 7 millions seulement les terres qui sont cultivées, encore ne le sont-elles pour la plupart que tous les trois ans. Ainsi chaque année le sixième du sol productif est labouré et ensemencé. Ici encore c'est à la Russie que la Grèce doit être comparée. Un pays aussi pauvre doit demander en moyenne à l'importation pour 5 ou 6 millions de drachmes de céréales [2]. Ce n'est pas la mauvaise qualité de la terre qui force l'habitant à faire ces achats. Si médiocre que soit le système de labourage, le sol en Grèce est aussi productif qu'en France et en Allemagne, mais le paysan n'a nul goût pour le travail pénible. Les propriétés du domaine, qui sont si nombreuses et que l'État abandonne gratuitement aux particuliers et aux villages, restent presque toujours incultes par cette raison qu'elles ne paient l'impôt que sur le produit de la récolte. Cette paresse se reconnaît aussi aux taux élevés des salaires. On aura peine à croire

1 Le stremme contient 1,000 piques royales carrées ; la pique vaut 75 centimètres.

2 La Grèce a pris récemment le franc pour unité en lui conservant le nom de drachme. Dans tous les chiffres que nous citons, la drachme équivaut seulement à 90 centimes.

que la journée de l'ouvrier employé aux travaux de la campagne monte en Grèce jusqu'à 3 et 4 francs; ce n'est pas que les bras manquent, mais il faut une forte somme pour engager le Grec à travailler. Dès qu'il n'est pas menacé de rester sans ressource, les bénéfices le touchent peu; il se résigne à ne faire aucune économie, pourvu qu'il ait chaque jour le peu qui lui est indispensable. A ces défauts se joignent l'aversion qu'il ressent pour tout changement des anciennes méthodes et l'envie que porte le fermier au propriétaire. Tout le monde sait en Grèce que le journalier ne veut pas se donner de peine pour augmenter la fortune d'un patron; qu'il l'aidera aussi peu qu'il lui sera possible. On ne cite pas dans le royaume une seule grande entreprise agricole qui ait réussi, bien qu'on ait tenté d'importants essais en Eubée, en Elide et en Achaïe. L'État du reste ne fait rien pour l'agriculture; 6 millions de stremmes de forêts sont livrés aux caprices des habitants, les montagnes se déboisent tous les jours sans que la loi y porte remède. Aucun travail d'utilité publique n'est entrepris. Le coton, le tabac, ont été cultivés par instants avec plus de zèle que les céréales. Ces heureuses périodes ont

été temporaires, et bientôt on a vu ces cultures traitées comme toutes les autres. Contre ce penchant à ne rien faire, l'antiquité avait une ressource; elle employait les esclaves. C'est ainsi surtout que nous pouvons expliquer les grands produits que la Grèce tirait autrefois de son sol. Si l'Attique, les îles et l'isthme de Corinthe devaient leurs richesses au commerce, le Péloponèse et la Béotie vivaient de l'agriculture. Les anciens avaient porté cette science à une rare perfection : nous trouvons dans les écrivains les témoignages du soin et de l'habileté qu'ils y mettaient; le sol conserve partout les traces des grands travaux qu'ils avaient exécutés.

L'industrie n'est pas plus florissante que l'agriculture. Ce peuple résout un problème singulier : il tire tout de l'étranger; ses importations montent à 61 millions de drachmes, tandis que les exportations n'atteignent d'ordinaire que 27 ou 28 millions, sur lesquels le raisin de Corinthe, la seule richesse du pays, figure pour près de moitié. La Grèce, qui est couverte d'oliviers, ne vend que pour 250,000 drachmes d'huile; elle en demande pour 500,000 à l'étranger. La dernière statistique publiée par le ministère grec évalue, pour une période de dix an-

nées, la supériorité de l'importation sur l'exportation à 250 millions de drachmes. En Russie, en Portugal, en Espagne, en Danemark, en Autriche, la valeur des produits qui entrent dans le pays l'emporte sensiblement sur celle des marchandises vendues à l'étranger. Nulle part la différence ne présente une proportion aussi importante. Ce qui permet au royaume grec de vivre malgré ces conditions défavorables, c'est surtout sa marine marchande. Cette marine compte plus de cinq mille navires évalués à 300,000 tonneaux. Ce chiffre, dont les Grecs tirent grand orgueil, est insignifiant, si on le compare à celui des nations les plus commerçantes de l'Europe; il permet cependant au pays de rivaliser avec la Russie, avec l'Italie et l'empire ottoman, dont les marines marchandes réunies comptent environ 600,000 tonneaux, de faire dans toute la Méditerranée un commerce important. Ces transports donnent à la Grèce l'argent qu'elle ne tire pas de son sol, ils l'associent à de nombreuses spéculations, surtout sur les blés; ils sont le plus clair de ses revenus. Il faut ajouter à ces bénéfices les sommes peu considérables, il est vrai, mais précieuses pour un Etat pauvre, que dépensent les étrangers dans le pays. Ainsi se rétablit l'équilibre de

la dépense et de la recette dans un royaume qui achète et ne vend pas.

Cet Etat, qui n'a pas la résolution de s'enrichir, croit que, s'il possédait les montagnes de l'Epire, la plaine de Larisse et les rochers du Pinde, il trouverait dans ces nouvelles acquisitions de merveilleuses ressources. C'est là une étrange illusion. Les Grecs feraient des nouvelles provinces ce qu'ils ont fait du royaume ; s'ils ne tirent pas de leur pays ce qu'il peut donner, s'ils en laissent les cinq sixièmes en friche, c'est qu'ils ont d'autres soucis. Ce peuple, facilement affranchi des préoccupations matérielles, qui sont si rudes sous d'autres climats, s'abandonne au plaisir de ne rien faire. Le *farniente* de la Grèce n'est pas l'indolence, l'Hellène est toujours actif ; tantôt sur la place où il se promène, tantôt au *bakal* ou cabaret où il ne cherche jamais cette somnolence chère aux tavernes du nord, il parle, il discute, il s'écoute et il écoute les autres. Rien ne lui est doux comme l'oisiveté, pourvu qu'il cause. Il est arrivé à tous les voyageurs en Orient de subir de longues quarantaines où on ne trouve ni distraction ni confortable ; le Grec, même habitué à la vie luxueuse, se fait aisément à ces ennuis ; il s'étonne de vos

plaintes, car, dit-il, vous avez à qui parler, et vous pouvez vous promener de long en large. Cette activité intellectuelle se tourne naturellement vers la politique; mais ici se produit un phénomène tout particulier : comme en Grèce on ne trouve pas de partis qui aient des programmes différents et que nulle discussion de principe n'est possible, tout le monde sur les questions importantes, sur la liberté des personnes et de la presse, sur le droit de réunion, sur la nécessité de la monarchie, sur l'égalité, étant du même avis, les rivalités individuelles peuvent seules passionner les esprits. Le royaume a trois chefs politiques qui se succèdent sans cesse à la présidence du conseil. Chacun d'eux s'est fait dans la chambre une nombreuse clientèle. Les forces sont divisées de telle sorte qu'une coalition des deux premiers ministres tombés peut toujours renverser celui qui vient de parvenir au pouvoir. Il arrive même parfois que la formation d'un gouvernement est impossible; ce jeu des partis peut amener, comme on l'a vu récemment, six ministères en sept jours. Il est difficile que ces rivalités personnelles ne compromettent pas les caractères; dans ces intrigues quotidiennes, la dignité de chacun est sans cesse

en péril. Tout nouveau ministre doit des places à ses clients : de là une instabilité de l'administration qui entrave tout progrès. Il est rare qu'un fonctionnaire reste longtemps en charge : l'employé grec sait très-bien que la fortune est inconstante ; il passe sa vie à quitter les fonctions publiques et à les reprendre. En 1867, j'arrivais avec un de mes amis dans une petite ville du nord de l'Eubée. Nous avions pour compagnon de voyage un brave homme, grave, poli, résigné à tous les ennuis de la route. C'était un sous-préfet nouvellement nommé : il avait laissé sa famille à Athènes ; son bagage se composait d'un petit sac où il portait un habit noir, une cravate blanche et un code. Il déballa ces objets dans la cabane qui lui servait d'hôtel. Six semaines plus tard, nous le rencontrions à l'autre extrémité du royaume, à Santorin. Dans ce court intervalle, il était rentré dans la vie privée : il venait d'obtenir un nouveau poste. Il nous raconta qu'il avait promené la même valise dans quarante-deux sous-préfectures. Quant à sa femme et à ses enfants, il les voyait quand il était destitué.

Il est impossible qu'au milieu de ces rivalités personnelles il s'établisse une tradition adminis-

trative quelque peu sérieuse. On paie les impôts ou on ne les paie pas, et il est toujours permis d'espérer quelque heureuse combinaison qui débarrasse de tout souci le débiteur du trésor. Ce qui ajoute au mal, c'est que le système des fermes a survécu à la domination ottomane, système d'autant plus dangereux que la nation se fait une idée moins rigoureuse des droits de l'État. Les budgets se soldent chaque année en déficit; les sommes dues et non payées atteignent des chiffres considérables. En 1858, pour prendre un exemple donné par M. Spiliotakis dans un rapport officiel, sur 3,370,000 drachmes que devait produire la taxe foncière, le trésor ne toucha que 2,350,000 drachmes. Le budget était cette année de 17 millions, les sommes non payées montèrent à 4 millions 1/2, c'est-à-dire au quart de l'impôt, bien qu'en Grèce les taxes soient très-modérées. Le même fait s'est reproduit tous les ans; ces créances ne seront jamais recouvrées par l'Etat. C'est la mauvaise administration qui fait que le brigandage n'a jamais disparu de la Grèce; un pays sans route, où aucune autorité n'a un pouvoir durable, où les partis politiques veulent déconsidérer le ministère établi en montrant qu'il n'assure pas la sécurité publique, doit avoir des klephtes.

Les Grecs riches de Turquie, ceux de Trieste et de Marseille s'expriment avec sévérité sur le royaume. Leurs journaux témoignent souvent d'un singulier dédain pour les ministres helléniques. Très-peu de ces commerçants qui ont fait une grande fortune viennent se fixer en Grèce. Ce pays leur paraît livré à une administration déplorable; mais les sentiments qu'ils éprouvent pour les hommes politiques d'Athènes ne diminuent en rien leur foi en l'hellénisme. La race est supérieure à ces fautes partielles; l'habitude s'est même établie de séparer les destinées de la nation de celles de la Grèce propre, ou plutôt des aventures gouvernementales qui passionnent les sujets du roi des Hellènes. La première et la plus grave conséquence de cette manière de faire est de maintenir la fortune des Grecs en dehors de l'Hellade. Les beaux présents que font les colonies à la capitale ne peuvent enrichir le pays. Il ne se forme pas une classe qui ait intérêt à un ordre stable, qui, par son influence, puisse arrêter ces changements quotidiens de toute l'administration, qui porte dans les affaires publiques les qualités mêmes qui lui ont permis d'acquérir la fortune. Ce serait le meilleur des éléments de prospérité pour

ce pays que la présence au pouvoir de gens qui aient fait leurs preuves dans la gestion de leurs propres affaires. Un banquier, un commerçant, un industriel, seraient des hommes politiques, excellents, d'un sens sûr et d'un esprit pratique. On répond qu'il est impossible de s'enrichir en Grèce, que la fortune est à Constantinople et dans les grandes villes. Il est tout d'abord assez difficile de supposer qu'on ne puisse créer dans le royaume aucune industrie, qu'il soit impossible d'y cultiver la terre; puis, si le lien n'était pas brisé entre la Grèce administrative et les colonies, pourquoi ne verrait-on pas les commerçants de Marseille et de Trieste accepter une part dans le gouvernement? Pourquoi la Grèce resterait-elle le seul pays de l'Europe où ils ne mettent jamais les pieds? Ils pourraient faire fortune à l'étranger et cependant garder avec la mère-patrie des rapports étroits et journaliers, mais ils se détachent de tout intérêt aux crises politiques du pays et l'abandonnent à lui-même. Nous voyons ici par un exemple évident que le goût de la liberté, l'activité publique, une instruction primaire très-générale, ne suffisent point pour assurer à une nation un progrès rapide. Les Etats les plus libres, les plus heureux,

sont non pas ceux où on parle sans cesse de politique, mais ceux où le travail est continuel. Seul il développe le vrai sentiment de l'indépendance, ce sentiment qui ne devient profond et sérieux que s'il est justifié par l'estime raisonnable que chaque citoyen a de lui-même. Les luttes politiques sont l'accident et non le principal ; l'important, c'est le progrès public, le progrès de la richesse, de l'influence extérieure, de l'éducation, c'est la naturelle subordination des mérites qui porte au pouvoir un petit nombre d'hommes pour le plus grand bien de ceux qui semblent être les victimes de cette inégalité.

Les étrangers jugent souvent le royaume de Grèce comme le font les colonies helléniques de la Méditerranée. Ceux qui sont venus se fixer dans le pays, sauf quand ils se bornaient à un commerce d'entrepôt, toujours peu considérable, n'y ont jamais fait fortune. Ce sont donc, non pas seulement les capitaux d'Alexandrie et de Trieste qui s'éloignent de la Grèce, mais ceux de toute l'Europe. Mieux vaut rester pauvre que de s'enrichir en faisant la fortune de l'étranger, dit un proverbe grec. On ne citerait pas un seul établissement européen qui ait prospéré dans le royaume. On voit ce qui arrive aujourd'hui à la

compagnie du Laurium et avec quelle rigueur les Grecs veulent qu'elle disparaisse. Il est bien inutile de discuter longuement sur cette affaire; elle est d'une simplicité parfaite. Une société s'est formée pour exploiter les scories laissées par les anciens dans les pays classiques ; elle a commencé en Occident, et dans toutes ses entreprises elle a d'abord fait des contrats réguliers, puis elle n'a plus songé qu'à perfectionner ses machines. En arrivant en Attique, elle a voulu faire de même ; elle a demandé qu'on lui imposât des conditions qu'elle discuterait. Les deux parties devaient préciser leurs propositions pour qu'on arrêtât un contrat définitif et qu'on n'y revînt plus. Le gouvernement hellénique se montra très-conciliant. Aujourd'hui les Grecs voient qu'ils avaient chez eux un trésor : que cette richesse profite à des Italiens ou à des Français, ils répètent que ce vol est odieux. Les mines du Laurium sont devenues le rêve de tous les Hellènes. Ils imaginent en songe le royaume régénéré par cette heureuse fortune. Il n'est pas d'homme politique qui ose prendre sur lui l'odieuse responsabilité de transiger avec la compagnie, de dépouiller ses compatriotes. La discussion dure depuis des années ; en Grèce, la

cause la plus douteuse peut être défendue, les ressources de subtilités sont infinies; ce peuple n'a même aucun tribunal qui soit sûr de garder toute sa raison dans une affaire, si simple qu'elle soit. La France et l'Italie font la proposition la plus naturelle; elles demandent que le débat soit remis à une cour arbitrale. La Grèce répond non, et le prend de très-haut parce que, dit-elle, on soupçonne sa bonne foi. Telle est cette déplorable aventure. Il n'est pas une heureuse entreprise faite en Grèce par d'imprudents étrangers qui ne puisse avoir les destinées de l'affaire du Laurium. Le pays ne se doute pas que, par cette légèreté de conduite, il se fait plus de tort à lui-même qu'à toutes les compagnies européennes qu'il pourrait expulser.

Ce qui nuit le plus à la race grecque en Europe, et par suite à l'hellénisme, c'est la difficulté qu'ont les étrangers à bien comprendre le caractère de ce peuple, l'importance trop grande qu'ils attachent à des défauts qui sont compensés par de rares qualités. On parle beaucoup de la difficulté des relations d'affaires en Grèce, de l'incertitude de la justice, de ses lenteurs; on prononce même le mot de mauvaise foi, on ajoute que la vanité de cette race est in-

supportable, qu'il est impossible de rester avec elle en bonnes relations. Les défauts dont se plaint l'étranger, les Grecs les ont dans leurs rapports avec leurs compatriotes; il faut s'habituer à leur caractère sans espérer qu'il se mo difie jamais beaucoup, sans croire qu'il soit difficile pour l'Européen de l'accepter tel qu'il est, et dès lors de vivre en Grèce aussi commodément qu'en tout autre pays du monde.

Le peuple grec diffère beaucoup des Occidentaux; les fortes émotions lui sont inconnues, rien ne le pénètre. Il prend le malheur avec une indifférence qui nous étonne; d'horribles catastrophes semblent devoir l'accabler, il les ressent à peine; ému un instant, il reprend aussitôt ses habitudes de tous les jours. Les races qui ont une vie intérieure profonde n'admettent pas les consolations faciles; elles se raidissent, elles se révoltent, elles protestent au nom de la personnalité frappée. Dans ce pays, l'âme est trop heureuse pour connaître ces afflictions. L'antiquité avait créé le destin, les Orientaux se soumettent à la fatalité. Le Grec ruiné prend son parti le jour même et recommence sa fortune sur de nouveaux frais. S'il est atteint dans ses affections, il dit que telle est la loi de la nature.

Rien n'est plus contraire à cette forme d'esprit que la longue réflexion sur le malheur. On se trompe bien d'ordinaire quand on suppose l'Hellène agité par des passions violentes. Tous les voyageurs savent combien une fête est tranquille en ce pays. Les jeunes filles et les jeunes gens dansent en silence, lentement, au restent d'une musique très-douce qui marque les pas d'une sorte de marche cadèncée. L'homme le moins cultivé lui-même sort rarement du calme le plus complet. Il n'a pas de goût pour les boissons fortes; un Grec est rarement ivre : s'il entre au cabaret, il demande des sucreries, de l'anisette ou un verre de belle eau fraîche.

Les haines chez lui ne sont jamais durables, à moins que l'amour-propre ne s'y trouve engagé. Des chefs de partis qui se sont condamnés à mort mutuellement, condamnations qui restent presque toujours sans effet, quelques semaines plus tard se serrent la main avec de chaudes protestations d'amitié, moins par politique que par oubli. Il n'y a point d'antipathies persistantes dans la Grèce moderne, il en était de même quand Platon dînait chez Aristophane. La facilité de la critique inspire les accusations les plus graves à la presse d'Athènes. Ceux qui se per-

mettent des propos parfois odieux n'en voient pas la portée; ces injures sont prises, comme elles sont dites, avec une grande indifférence. Par contre, les affections fortes ne peuvent être dans les habitudes de ce peuple; la femme ne saurait être associée à des préoccupations qui n'existent pas, consoler des peines qui seraient imaginaires. Tout au plus peut-elle prendre intérêt aux combinaisons et aux intrigues politiques. Elle est le plus souvent une ménagère, une bonne mère de famille; quand elle se trouve mêlée à des aventures romanesques, elle y joue le rôle d'un enfant auquel l'homme demande une distraction, ou elle cède à la manie d'imiter les mœurs européennes, qu'elle comprend mal. En Grèce, les hommes ont toujours vécu d'un côte, les femmes de l'autre. Ce n'est ni aux caractères des lois antiques, ni aux Turcs, ni à l'éducation qu'on donne aujourd'hui aux jeunes filles, qu'il faut attribuer cet usage constant. Le christianisme et l'imitation des modes européennes n'y ont rien changé. L'homme de ce pays n'a pas besoin de cette communauté, de cette vie à deux que l'Occident a exaltée, et qui a créé chez nous, depuis le moyen âge, toute une poésie inconnue à l'antiquité. L'Orient hellénique

n'a jamais compris ce mot des barbares germains rapporté par Tacite : il y a quelque chose de divin dans la femme. On voit cette absence de sentiment profond dans la religion. Les hommes en Grèce sont plus religieux que les femmes, du moins plus exacts aux offices. La religion n'a rien d'intérieur; ce pays ne connaît pas les livres de piété, toutes ces littératures de l'Occident dont vivent les âmes pieuses; la confession n'est qu'une formule, la direction des consciences ne saurait exister. Ce peu d'aptitude des femmes grecques aux émotions religieuses a frappé toutes les personnes européennes chargées d'élever les jeunes filles hellènes. Les soins de l'éducation la plus scrupuleuse ne changent pas ces dispositions : comme s'il y avait entre des caractères dissemblables une impossibilité de se comprendre, une différence de langue que nul effort ne peut faire disparaître. On voit facilement que les remords doivent être inconnus à un pareil état d'esprit; ils supposeraient une grande force d'impression et une longue continuité de souvenirs. Par la même raison, une maladie comme le suicide ne doit se produire chez ce peuple que par exception; on en cite à peine quelques exemples depuis que le royaume

a des statistiques. Il est naturel que le Grec oublie les torts qu'il a eus à votre égard; le propre des hommes d'Occident est au contraire de se souvenir. Nous estimons aussi une certaine suite dans la manière de se conduire, le respect de ce que nous avons dit, le sérieux enfin. Le Grec manque vingt fois par jour à ces devoirs que nous mettons si haut et qui font pour nous l'honnête homme. Rien ne choque davantage l'Occidental, rien ne choque moins l'Hellène. On est peu au fait de l'esprit des Grecs quand on croit que les mots ont pour eux le sens qu'ils ont pour nous, leurs compatriotes ne s'y trompent pas; c'est une langue qu'il faut apprendre, et alors nulle méprise ne reste possible. Ce qui domine chez ce peuple, c'est l'intelligence; on voit bien par cet exemple ce qu'est la vie intellectuelle quand elle ne comporte pas de fortes passions. La passion arrête l'esprit sur un sujet de réflexions, lui impose des travaux difficiles, le rend solide et sérieux; l'intelligence livrée à elle-même, quand elle ne s'élève pas à une haute conception scientifique, est sans cesse exposée à tout prendre comme un jeu.

Ce qui charme surtout le Grec, c'est la dialectique, ce sont les combinaisons d'idées, les rai-

sonnements qui s'enchaînent, sans qu'il ait souvent nul souci du fond. Le Grec trouve un charme infini à la parole, il ne recherche d'ordinaire ni la déclamation, ni les effets passionnés; il préfère le discours tempéré où les nuances les plus subtiles et qui s'adressent à l'intelligence plutôt qu'au sentiment sont variées avec art. Comme il a l'instinct de l'harmonie et de la cadence, il donne à ces exercices une forme très-soignée, il en fait une musique d'un genre très-doux où il trouve des émotions inconnues dans nos pays. Parler pour ne rien dire est une de ses habitudes, sans qu'on puisse lui reprocher de manquer de finesse, de distinction même, dans ce plaisir qui le ravit. Nous comprenons très-mal tout d'abord ces longs entretiens où les interlocuteurs se donnent gravement la réplique. Avec le temps, nous voyons qu'il y a là une faculté particulière qui suppose un esprit très-délié, et qui explique bien des passages des auteurs anciens où nous cherchons aujourd'hui plus de sens que l'auteur ne voulait en mettre. On s'étonne des développements subtils qui se trouvent dans les tragiques ou chez les philosophes, même chez les plus illustres; ce sont des concessions au goût national. Sophocle et Platon eux-mêmes ne devaient pas toujours en être choqués.

Il est curieux que la grammaire ait été de tout temps une étude favorite pour les Grecs ; ils l'étudient de nos jours avec soin. Ils n'ont pas trouvé les lois savantes que la philologie moderne a établies ; ils ont cependant été très-loin dans l'analyse du langage, de la syntaxe et aussi du raisonnement par déduction. Les connaissances de cet ordre leur sont utiles pour les discours auxquels ils se plaisent, elles leur fournissent le sujet de nombreux développements, ce peuple a toujours été un maître de dialectique ; par contre les études d'observation, les sciences inductives, si on excepte Hippocrate et Aristote, ne l'ont pas séduit. Une race qui a deux mille ans de culture intellectuelle et qui n'a jamais connu la torpeur de l'esprit n'a pu trouver ces procédés si simples qui, connus chez nous dès que la pensée sortit de l'incertitude du moyen âge, restent une des marques les plus importantes du génie propre à l'Occident, peut-être même le signe principal qui marque la distinction des temps modernes et des temps anciens.

L'un des esprits les plus élevés que possède la Grèce moderne, M. Paparigopoulos, s'arrêtant au milieu de la grande œuvre nationale qu'il consacre à l'histoire de l'hellénisme pour considérer le caractère de la race, dit qu'un des mal-

heurs du génie grec est d'avoir toujours mis dans son estime le mérite intellectuel au-dessus du mérite moral. Photius et Thémistocle sont des exemples qu'il cite naturellement. Il cherche ainsi à pallier un des défauts que l'on reproche le plus à cette nation. Il est certain que le principe moral paraît ne pas s'imposer avec une rigueur stoïque à la conscience du Grec; ce peuple cependant est bon, la générosité lui est familière, il est capable de magnifiques dévoûments. Les actes de brigandage ne doivent pas nous tromper, il est doux et humain, il ignore la méchanceté longuement suivie, la cruauté froide : peu d'idées élevées le trouvent insensible; mais il en est naturellement pour lui du principe moral comme de l'affection et de la haine, l'idée du devoir ne saurait être établie chez l'Hellène sur des bases inébranlables. Toutes ces erreurs, toutes ces légèretés de conduite, ne supposent jamais une déloyauté voulue. Le Grec joue avec les idées morales comme avec les syllogismes; il se plaît dans ces subtilités de conscience où il perd la vue nette du bien. Cette sophistique ne l'aveugle jamais sans retour, à moins qu'elle ne soit au service de rares sentiments qui exercent sur lui un empire absolu.

Le Grec éprouve fortement deux passions : il a un singulier amour-propre, il aime avec une force incomparable sa nation et sa gloire. Ce sont là deux sentiments qui s'expliquent sans peine chez une race dont la vie est surtout intellectuelle. Le Grec ne comprend guère que sa forme d'esprit ; il n'arrive pas à une idée nette de celle des autres peuples, il ne peut se comparer à ses voisins. Cette race, qui se plie sans peine en apparence aux habitudes des étrangers, reste toujours elle-même : on ne citerait pas un pays qui ait subi tant de dominations successives sans en être modifié ; il a parlé français au treizième siècle, italien au quinzième, turc au seizième, il a vécu avec ses maîtres et s'est fait à leurs usages, il n'a perdu aucun de ses caractères propres. L'homme de cette race a le don des travestissements, il accepte le costume que demandent les circonstances, mais il le quitte comme il le prend. Rien donc ne peut atteindre l'estime qu'il a de lui-même ; le sentiment seul des mérites propres aux étrangers lui permettrait de se comparer à eux, de voir ce qui lui manque. Cette incapacité de se transformer a gardé la nation grecque contre tous les périls auxquels elle a été exposée. Elle est a bien des

égards ce qu'elle était autrefois ; si loin qu'elle remonte dans le passé, elle voit la gloire de ses ancêtres. Si elle regarde autour d'elle, elle se trouve des qualités d'esprit que n'ont eues ni ses maîtres, ni ses ennemis, ni ses alliés, et, comme elle ne met rien au-dessus de ses qualités, elle arrive à une estime d'elle-même et à un patriotisme passionnés. Toute tyrannie qui pèse sur elle lui paraît l'oppression de l'intelligence par la force. Elle joint à ce sentiment une activité d'esprit qui ne connaît pas de repos et qui a pour conséquence naturelle un impérieux besoin d'indépendance. Ainsi aucune conquête ne la transforme ; victorieuse ou vaincue, elle est toujours la race grecque.

On comprend dès lors ce qu'est l'hellénisme ; c'est une force que rien ne saurait détruire, qui ne disparaîtra qu'avec le dernier des Grecs. Il aspire au complet affranchissement, il l'espérera toujours ; mais il le demandera sans beaucoup d'intelligence des conditions de la politique moderne. Il n'aura de diplomatie qu'à courte vue, de plan mûri que par instants ; il ne préparera rien pour un avenir éloigné, le résultat immédiat sera toujours sa plus vive préoccupation. En Turquie, tout en restant patriote, il fera à ses

maîtres des concessions qui nous paraissent étranges. On le verra les servir, les flatter, s'allier à eux contre d'autres communautés chrétiennes. Cependant tous les employés grecs qui servent la Porte sont dévoués aux idées de leur nation, ils distinguent le gouvernement d'Athènes de la cause hellénique ; mais ils distinguent bien davantage l'hellénisme de ce qui n'est pas lui, et ils ne mettent rien au-dessus. Ils se font tous cette illusion sincère de croire qu'ils servent la cause nationale. Dans le royaume de Grèce, le peuple se refuse à voir que le moyen le plus sûr de justifier de grandes ambitions et d'en assurer le succès serait d'imposer à l'Europe une estime profonde pour un gouvernement régulier et prospère. Toute la politique extérieure des cabinets sans nombre qui se succèdent à Athènes consiste tantôt à témoigner d'une rigueur vaniteuse à l'égard des puissances étrangères, bien qu'à la longue le mauvais droit qui n'est pas soutenu par la force ait peu de chances de succès, tantôt à témoigner pour ces mêmes puissances d'une condescendance qui ne garde pas de mesure. De temps en temps, un manifeste annonce à l'Europe que les raïas se soulèvent, et lui rappelle tous ses torts envers la

Grèce ; aussitôt l'enthousiasme, la crédulité trop facile de la presse athénienne nous apprennent chaque jour des événements dont le lendemain démontre la fausseté. Tous les défauts des Grecs paraissent alors avec éclat, et nous prenons gravement en flagrant délit de mensonges une nation qui croit elle-même tout ce qu'elle invente. Nous relevons le peu de convenance de ses notes diplomatiques, la fôrme naïve de ses raisonnements, l'injustice de ses appréciations ; nous acceptons le rôle facile d'accusateurs, et les adversaires les plus injustes de la Grèce ne sont pas sans se faire écouter.

Quand l'histoire rencontre une race qui a traversé sans mourir les catastrophes les plus graves, qui a résisté à toutes les atteintes, qui conserve, après tant de siècles d'esclavages divers, sa langue, aussi vieille qu'Homère, des mœurs et une forme d'esprit que nous retrouvons dans le plus lointain passé, et d'éternelles espérances, le sentiment de respect que nous éprouvons ne doit rien à un enthousiasme facile ; il est justifié par le spectacle si différent que nous offre la vie des autres nations. Le premier mérite des Grecs est de n'avoir pas péri. Comme Israël a vécu parce qu'il possédait au plus haut point

l'absolue confiance dans la dignité de ses sentiments religieux, les Grecs ont dû de ne pas mourir à l'estime qu'ils avaient pour leurs qualités intellectuelles, à leur passion de l'indépendance. Semblables au peuple de Dieu en ce sens, qu'ils ont été comme lui les maîtres de notre éducation, ils en diffèrent en cela, qu'ils sont plus nombreux et qu'ils ont toujours poursuivi des projets de politique terrestre. Ils attendent non pas le Messie, mais la liberté de toute leur race. Ils l'attendent depuis près de dix-huit siècles, et on voit déjà que tout n'est pas chimère dans ces espérances. Ils savent bien, même quand ils se plaignent de l'Occident, que, vivant des œuvres de leur passé, nous avons fait avec eux un traité d'amitié qui a pour garant de notre part une reconnaissance déjà vieille, ils savent aussi qu'enthousiastes comme ils le sont des choses de l'esprit et du progrès, quelles que soient leurs fautes, ils auront toujours des défenseurs passionnés parmi nous, qu'à l'heure même où nous nous montrons les plus sévères pour eux, nous sommes prêts encore à répondre à leurs vœux les plus ardents, à les réaliser au moins en partie. Comme la disparition des Grecs ne saurait être une hypothèse admissible,

que le progrès est en Orient comme partou une nécessité, notre affection ne nous trompe pas.

L'hellénisme est compromis au nord par le réveil des Slaves, par les défauts de l'église orthodoxe, il a cependant fait depuis cinquante ans de grands progrès; il a été reconnu par l'Europe, qui l'a reçu dans ses conseils en lui donnant un représentant légal, le royaume de Grèce. Il a transporté chez lui l'éducation et les méthodes de l'Occident avec plus d'enthousiasme, il est vrai, que de succès, mais non sans une vue nette que là était pour lui un principe de salut. Il abuse de l'activité politique, mais il s'est donné une des constitutions les plus libérales qui soient en Europe. Il n'est ni à croire ni à souhaiter qu'il prenne jamais tout à fait l'esprit de l'Occident. La force de gouverner de nombreuses nations d'autre race, pour le bien de ces nations mêmes, lui manquera peut-être toujours; en poursuivant la *grande idée,* il atteindra des résultats plus modestes et encore heureux. Il a dû beaucoup, lors de la guerre de l'indépendance, à un peuple qui lui est à tous égards inférieur, à ces Albanais qui ont fourni de si braves soldats à la révolution; les Epiro-

tes, mélange de Grecs et d'Albanais, ont un esprit moins prompt que les Hellènes purs, leurs défauts mêmes seraient utiles à la Grèce. Les Hellènes des riches colonies, s'ils prenaient part au gouvernement du royaume, lui prêteraient le secours de leur expérience, de leur talent, de leur esprit de suite, de leur connaissance pratique des affaires ; ce sont là les souhaits les plus ardents que doive former l'hellénisme. Des mille moyens que les politiques d'Athènes imaginent pour les réaliser, le plus simple, celui qui ne demande l'aide de personne, serait de donner enfin à la monarchie une administration sérieuse, de développer la richesse publique, d'assurer ainsi aux Grecs un principe d'influence qui leur a toujours manqué, de créer en même temps dans ce pays un parti qui s'opposât de toutes ses forces à ces changements perpétuels où ce peuple s'épuise, où l'esprit de la nation compromet ses plus sérieuses qualités.

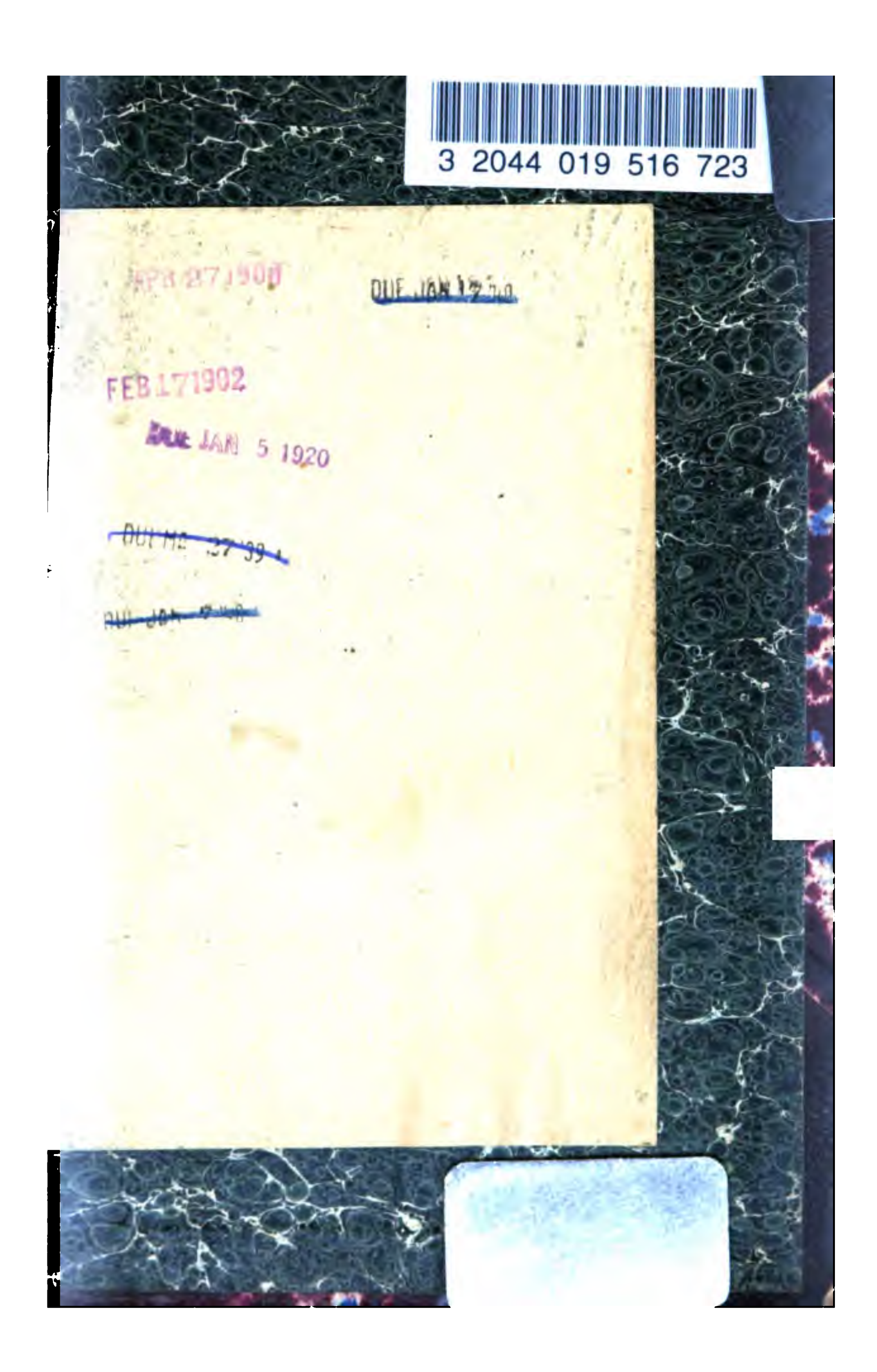
FIN.

TABLE DES MATIÈRES



LE PUY. — TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.




3 2044 019 516 723
FEB 17 1902
JAN 5 1920

